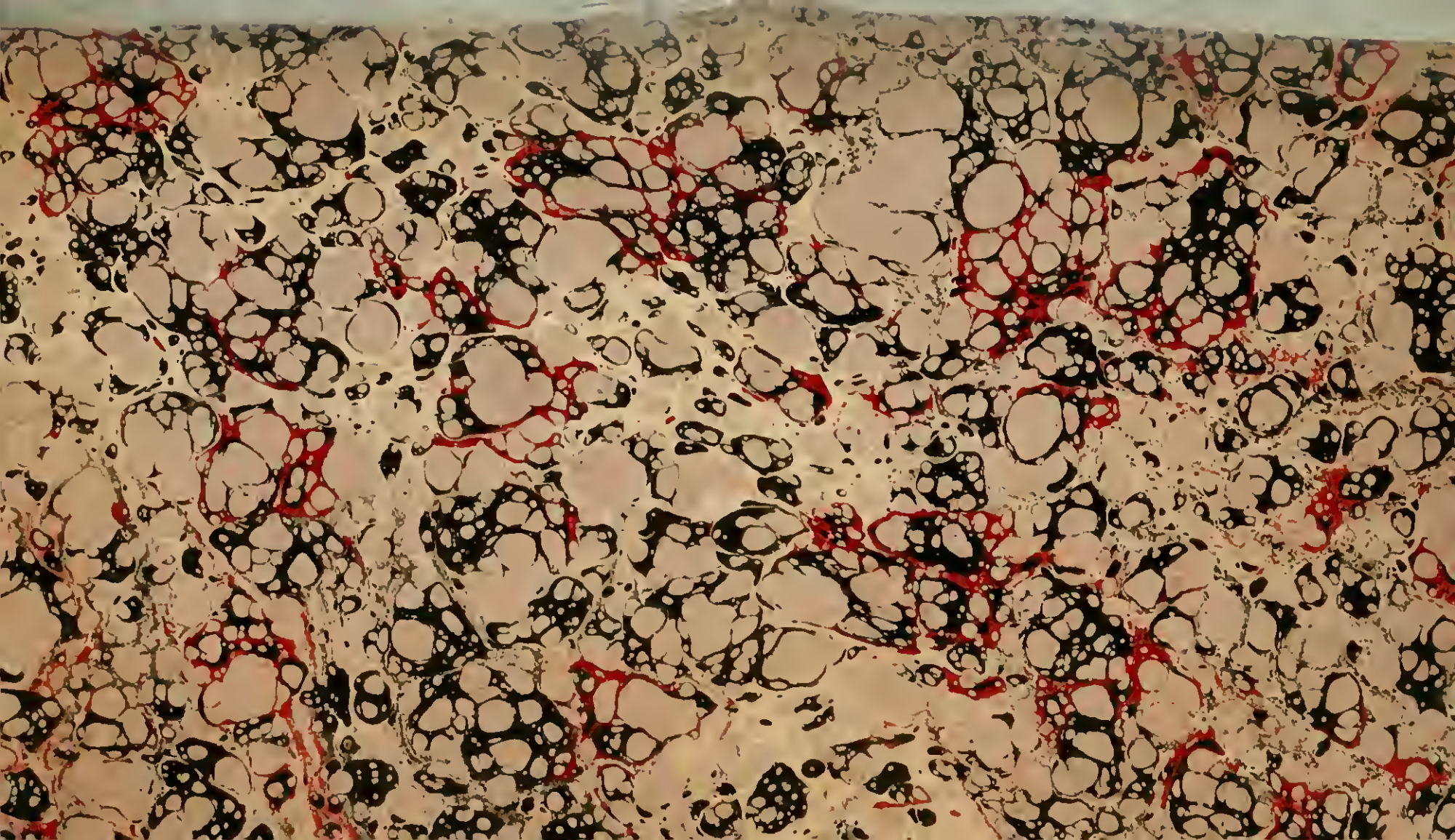
Stationers
AWA



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/almanachdesmuses1813pari

ALMANACH

DES

MUSES,

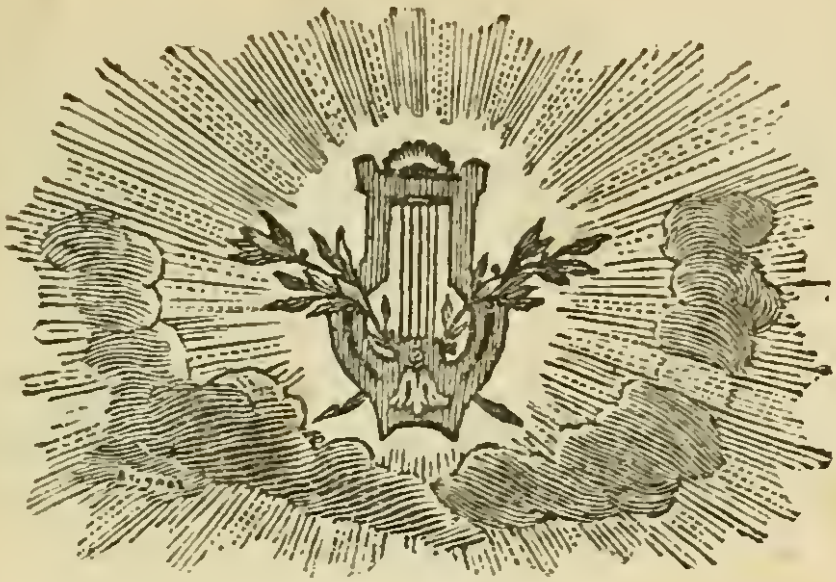
M. D. C C C. XIII.

1813

A PARIS,

Chez F. LOUIS, Libraire, Rue de Savoie N°. 6.

616614
11.8.85



ALMANACH

DES

MUSES,

OU

CHOIX DE POÉSIES FUGITIVES DE 1812.

ODE

A M. LE COMTE FRANÇAIS.

Vous, dont le cœur s'enflamme au feu d'un beau délire ;
Qui, des fils de Linus honorant les succès,
D'une puissante main affermissez la lyre
Du Tibulle français ;

Protecteur éclairé des arts et du génie,
Suivez, suivez toujours vos généreux transports,
Et renaîtront par vous des chantres d'Ausonie
Les sublimes accords.

Lorsqu'un noble mortel, que le destin seconde,
Aime à jeter sur nous un regard plein d'amour;
Il ressemble à ce Dieu qui ranime le monde
En lui versant le jour.

La terre à son aspect cesse d'être stérile,
Elle rend la verdure à tous ses nourrissons,
Et le grain, s'élançant de sa tombe fertile,
Nous donne des moissons.

Un soutien tel que vous nous fait ce que nous sommes;
Actif à protéger de généreux élans,
Vous savez féconder dans l'âme des grands hommes
Le germe des talens.

Soyez toujours sensible aux touchantes merveilles
Qu'enfante parmi nous la lyre des neuf Sœurs,
Le miel que sur l'Hybla déposaient les abeilles
Avait moins de douceurs.

Du vrai fils d'Apollon écartez l'indigence,
Et les âges futurs, charmés de ses accens,
Sauront qu'ils doivent tous à votre bienfaisance
Ses vers reconnaissans.

Il ne peut ajouter ses jours à vos années,
Mais, consacrant un hymne à votre souvenir,
Lui seul peut rattacher vos belles destinées
Aux siècles à venir.

Si l'hôte des vergers à l'arbrisseau fragile
Offre un appui fidèle et des soins bienfaisans,
L'arbrisseau plus fécond remplit son humble asile
De savoureux présens.

Comme on voit ces guerriers, vaillans dépositaires
De ce fer défenseur des peuples et des rois,
Mépriser les accens des chantres téméraires
De leurs mâles exploits;

De même tes vrais fils, auguste Polymnie,
Dédaignant les mortels nés pour des jours obscurs,
Demandent des héros dignes de leur génie
Et des siècles futurs.

Les vainqueurs de l'Elide ont enflammé Pindare,
Et Pindare avec eux triompha d'Atropos:
Sans cet illustre accord notre estime sépare
Le chantre du héros.

C'était un juste orgueil dans le vainqueur d'Arbelle,
D'empêcher l'ignorant qui peut tout abaisser,
De dégrader les traits que le crayon d'Apelle
Pouvait seul retracer.

Honorer le talent c'est partager sa gloire ;
Oui, les vrais protecteurs de nos chantres fameux,
Sur les trônes brillans du temple de mémoire
Vont s'asseoir auprès d'eux.

Leurs noms ont retenti sur la double colline ;
Et dans leur souvenir les mortels ont uni
Et Mécène à Virgile, et Colbert à Racine,
Et Français à Parny.

M. Falaise (de Vernenil).*

* Mort à vingt-quatre ans, ce jeune poëte donnait de justes espérances. C'est une perte pour les Muses, c'en est une aussi pour la société, où il se faisait remarquer par la vivacité de son esprit, la douceur de son caractère, et la sûreté de son commerce. (*Note de l'éditeur.*)

LA CRÉOLE IMPÉNITENTE.

Il est trop vrai que la belle Seymours,
Créole aimable et languissante,
N'est que d'hier convalescente,
Et toutefois déjà rêve aux amours.
« Çà, lui dit un gros moine austère en ses discours,
Renoncez à jamais aux tendres bagatelles,
Et consacrez à Dieu le reste de vos jours.... »
— Mon père, les nuits en sont-elles ?

M. de Piis.

ESQUISSE SUR LA MALMAISON.

Heureux qui peut rêver !.. qui n'a connu d'un songe
La douce illusion, l'aimable volupté !
Cherchons du moins la fleur en un riant mensonge;
L'épine si souvent est dans la vérité !
Grâce à l'erreur qui plaît, et que l'esprit prolonge,
Tout cède à nos penchans, fléchit sous notre loi :
La chaumière est palais, le berger devient roi.
Les yeux clos à demi, le souriant Morphée,
De projets en projets égarant mes désirs,
A travers ses pavots me versait des plaisirs.
Sur son char m'apparaît une élégante Fée,
Et telle qu'à nos Preux il s'en offrait jadis,
Au temps des Troubadours, des vaillans Amadis.
Sur ce char qui t'attend, que l'Amour soit ton guide,
Dit-elle. Amour s'avance, et d'une main rapide
Saisit les rênes, part, vole à la Malmaison.
Je me crus transporté dans les jardins de Gnide.
Tu ne te trompes pas, reprend le Dieu fripon,
Cet Olimpe terrestre est l'asile des Grâces ;
L'air, les bois, le gazon, tout respire leurs traces;
L'arbre en est réjoui, l'écho redit leur nom.
A l'aspect de ces lieux, le poëte en délire,
Sous ses doigts étonnés sent résonner sa lyre;
Le peintre avec transport ressaisit ses crayons.
C'est ici que Zéphyr, en caressant la plaine,
De la fleur qui l'émaille embaume son haleine;

Et quand l'astre du jour, dardant tous ses rayons,
Voit l'épi jaunissant flotter sur les sillons,
L'urne en main, la Naïade y vient rajeûnir l'herbe.
Non loin d'elle, vois-tu le cygne au front superbe,
Roi, père, en ses états voguant en souverain,
Joyeux de ses enfans et fier de son destin ?
Mais courons admirer dans leur prison brillante,
De ces captifs ailés la parure élégante :
L'un, d'un front azuré m'étale le trésor,
L'autre son sein de pourpre, et d'émeraude et d'or;
Et tous, de leurs concerts variant les merveilles,
Enchantent à la fois mes yeux et mes oreilles.
Plus loin, sous cet abri, palais riant des Fleurs,
L'Europe fraternise avec l'Inde et l'Afrique ;
La Flore de l'Asie et celle du Tropique,
De leurs doux vêtemens confondent les couleurs :
Telle une sœur aimable auprès de sa sœur brille.
La Nature en ce lieu, des bouts de l'Univers,
Appelle les enfans de sa vaste famille,
Et consacrant leurs noms et leurs berceaux divers,
Enchaîne le Printemps et trompe les Hivers.
Mais la riche Pomone à son tour y domine,
A l'ambre de ses fruits joint leur saveur divine;
Sa délicate main en sut fixer le choix.
L'ananas y mûrit pour la table des Rois.
J'y vois sourire encor la pomme éblouissante
Qui jadis, en roulant, triompha d'Atalante ;
Et des fruits et des fleurs l'harmonieux hymen,
Change ce lieu champêtre en un nouvel Eden.
A ce luxe se mêle un luxe plus utile :

Quel brillant Muséum, des Arts moderne asile,
S'ouvre et frappe mes yeux enchantés et surpris!
Quels trésors immortels chaque siècle y dévoile!
Phydias est joyeux d'y rencontrer Zeuxis,
Et le marbre éloquent parle près de la toile.

. . . . . .

M. Dupuis des Islets.

A UNE DE MES MALADES.

De ses brûlans accès la fièvre vous tourmente;
De jour en jour, pourtant, votre état est plus doux:
Vous guérirez, femme charmante.
Hélas! le Médecin, je le dis entre nous,
Qui vous fait en tremblant sa visite fréquente,
Est bien plus malade que vous.

M. Larue de Rochebrune.

IMPROMPTU

En voyant un Tableau célèbre et peu décent.

Au charme puissant qui l'attire,
Chacun voudrait pouvoir céder;
Mais si vous voulez qu'on admire,
Faites qu'on puisse regarder.

M. P. A. Vieillard.

A Mme DE CROUZ.....

Vous connaissez cette Emilie
Que Voltaire immortalisa,
Et pour laquelle s'épuisa
En madrigaux son fertile génie.
Du Châtelet, riche, aimable et jolie,
Savait fort bien juger un opéra,
Un poëme, une tragédie;
Tantôt parlait physique, et tantôt falbala;
Mode, beaux-arts, pompons, astronomie;
Histoire, bal, et cœtera....
Ce phénomène est vrai peut-être;
Par l'assemblage heureux des plus rares talens;
La célèbre marquise étonna les savans;
Toutefois j'en doutais avant de vous connaître.
Un auteur, dont l'amour a troublé le cerveau,
Veut me forcer à croire un prodige nouveau;
Ne puis-je pas le nier sans scrupule?
Mais aujourd'hui ce fait miraculeux
Se renouvelle sous mes yeux,
Je ne dois plus être incrédule.

M. DE DESSEY DU LEYRIS.

L'OPTIMISTE.*

On me dit qu'un homme est un sot ;
— A médire l'esprit invite :
Qu'il sait à peine dire un mot ;
— A trop parler savoir excite :
Qu'il est avare ; — vice affreux,
Mais dont un héritier profite :
Qu'il est prodigue ; — au dernier gîte
Arriver nu n'est pas fâcheux :
Qu'il est querelleur ; — on l'irrite :
Qu'il est poltron ; — on meurt si vite !
Qu'il est intrigant ; — eh ! tant mieux ;
L'intrigue tient lieu de mérite :
Qu'il est égoïste ; — de soi
Il est bien juste qu'on s'occupe :
Qu'il est défiant ; — je conçoi
Qu'on ait toujours peur d'être dupe :
Qu'il est flatteur ; — franc-parler nuit :
Qu'il est gourmand ; — bon mets séduit :
Qu'il a penchant vif pour la femme ;
— Dieu dit : Aimez votre prochain :
Qu'ambition poigne son âme ;
— Chacun veut faire son chemin :
Qu'il est paresseux ; — ne rien faire

* Cette pièce et celles du même auteur imprimées dans ce volume, font partie du recueil complet de ses poésies qui va paraître.

A.

Est assez doux : qu'il est colère ;
— On est souvent contrarié :
Qu'orgueil enfle son caractère ;
— On l'a sans doute humilié.

Ainsi, dans l'œuvre de nature,
J'approuve tout, ne blâme rien ;
Et m'estime heureux de conclure
Qu'en ce bas monde *tout est bien.*

M. Vigée.

A ****.

Il t'en souvient, je te disais, naguère :
« Si dans ton cœur jamais nouvel amour
S'ouvrait accès ; sans feinte, sans détour,
Viens m'avouer qu'un autre a su te plaire. »
Ainsi parlant je comptais sur ta foi,
Fier d'être au port je craignais peu l'orage ;
Mais à présent que je te crois volage,
Tremblant, hélas! d'être éclairé par toi,
Dans ma frayeur je change de langage,
Et seulement je te dis : Trompe-moi.

M. Mezès.

LE RÉVEIL DU TROUBADOUR,

CHANT LYRIQUE.

A MON PÈRE.

INTRODUCTION.

« O LYRE tendre !
Qui, sans efforts,
Jadis sus rendre
De doux accords,
A ma paresse
Arrache-moi.
Tu sais la loi
Qu'à ma tendresse
Impose un jour,
Dont le retour
Déjà me presse.
Obéissons :
A mes chansons
Unis les sons
De l'allégresse ;
Soutiens ma voix
Long-temps muette ;
O lyre ! et sois
Mon interprète
Comme autrefois.

Comme autrefois,
Puisses-tu plaire !
Et, pour salaire,
Si tu reçois
Des mains d'un père
Un prix flatteur ;
L'heureux chanteur,
Dans le silence
Long-temps plongé,
Par l'indulgence
Encouragé,
A l'espérance
Se livrera
Et s'écrîra :
Lyre sonore,
Reprends tes droits ;
Je t'aime encore
Comme autrefois. »

RÉCITATIF.

C'était ainsi qu'un jeune Troubadour,
Fils d'un guerrier, honneur de la patrie,
Rendant pour lui sa lyre à l'Harmonie,
Préludait à son chant d'amour.

Il s'arrête... et bientôt sa donce mélodie
Frappe en ces mots les échos d'alentour.

ROMANCE.

« J'ai d'une mère, épouse fortunée,
Aux jours de mai, fait le portrait charmant;

Dit les vertus dont elle fut ornée,
Et qui du monde en ont fait l'ornement;
J'ai peint l'esprit qu'embellit la décence,
Et la raison qu'anime l'enjoûment;
J'ai réuni la grâce au sentiment.....
Et tous ont dit : *Gloire à la ressemblance !*
C'était beaucoup, mais cependant
Tout beau portrait veut un pendant.

» Je peindrai donc le Guerrier dont la lance
S'est signalée au chemin de l'Honneur;
Près de la Gloire, on verra la Prudence,
Et la Pitié désarmant la Valeur :
Mille bienfaits, digne emploi de sa vie,
Seront tracés; puis au fond du tableau,
La Vérité lèvera le rideau
Que sur ses traits jetait la Modestie.
Et c'est ainsi que maintenant
Le beau portrait a son pendant. »

CONCLUSION.

Comme il allait chanter encore,
On dit qu'un baiser paternel
Interrompit le Ménestrel;
Ce qu'il ajouta, je l'ignore :
En vain j'écoutai; cependant
Jusqu'à trois fois je crus entendre
L'écho redire son air tendre,

Et murmurer en se perdant:
« Le beau portrait a son pendant. »

M. Arsène.

L'IVROGNE et SA FEMME.

Dans un hameau d'où l'œil sans peine,
Plonge sur la liquide plaine,
La cloche de l'horloge avait huit fois tinté;
Chacun travaillait : maître George,
Qui la veille avait bien pinté,
Dormait encore au lieu d'être à sa forge.
Sa femme l'entendant ronfler à pleine gorge,
A son chevet va le trouver,
L'éveille en sursaut, le querelle:
« Ivrogne, paresseux, veux-tu donc te lever?
N'as-tu pas honte, lui dit-elle,
De dormir à l'heure qu'il est?
En voilà quatre au moins que le Soleil paraît.
Tout beau, ma femme, s'il vous plaît,
Reprit George soudain; je n'aime pas qu'on gronde:
Si le Soleil se couchait dans le vin,
Ainsi qu'il se couche dans l'onde,
Il ne sortirait pas de son lit si matin. »

M. Ponsardin-Simon.

LE SINGE ET L'OURS,

FABLE.*

Un bouffon à la foire avait ouvert boutique ;
Et, sa baguette en main, frappant sur un tableau,
Il criait aux passans, d'une voix emphatique :
« Messieurs, venez voir du nouveau,
Venez voir un spectacle unique.
Ce sont des animaux rares, intéressans,
Que j'amène de la Guyane.
Vous admirerez leurs talens.
Je n'en excepte point une âne ;
Car mon âne, Messieurs, est savant jusqu'aux dents. »
Cet homme, en parlant de la sorte,
Connaissait bien l'esprit des gens
Qui venaient assiéger sa porte.
Du reste, ses acteurs étaient assez plaisans ;
Mais le premier de tous, le héros de la troupe,
Qu'un Ours, maître à danser, portait souvent en croupe,
Etait sire Jacot, Singe de son état :
Jacot par mille tours égayait l'assistance,
Et, grimacier par excellence,
Il aurait fait rire un Sénat.
Sous l'habit militaire, il fallait voir mon drôle,
Le chapeau tourné de travers,

* Extraite d'un nouveau livre de Fables *inédites* que l'Auteur se propose de publier.

La giberne au côté, le fusil sur l'épaule,
Imiter d'un soldat les mouvemens divers.
Il avait une adresse égale,
Pour s'escrimer, le sabre en main.
Il eût pu défier enfin,
Le plus fameux prévôt de salle.
A ce metier là, par malheur,
Jacot, devenu diable à quatre,
Se montre insolent, querelleur;
Bref, il ne songe qu'a se battre.
D'abord, il cherche noise au boue, son compagnon,
S'imaginant faire merveille,
D'un revers de son espadon,
Il lui rase la barbe au niveau du menton;
Puis, envers maître Aliboron,
Il se permet gentillesse pareille.
Que dis-je? hélas! le maudit garnement
Lui fait sauter un bout d'oreille.
Le docteur en avait de reste heureusement.
Loin de punir ces incartades,
On en rit, et dès lors à tous ses camarades
Le Singe fait mille bravades.
A l'Ours même il jette le gant,
Et lui porte des estocades.
« En garde, beau danseur! » dit-il, en se moquant.
L'Ours, comme on sait, n'entend pas raillerie:
Armé de son bâton, il le charge à l'instant.
Jacot pare le coup, et, soudain, ripostant,
Crève un œil à sa seigneurie.
L'Ours fait retentir l'air de sa voix de Stentor;

Il revient à l'assaut avec plus de furie :
Ajax fut moins terrible, en combattant Hector.
Cependant c'est en vain que l'animal colère
Veut empoigner son agile adversaire ;
Le Singe l'esquive toujours,
Et maintenant, de loin, il fait la moue à l'Ours.
Celui-ci dépité, sur la maligne bête
Lance enfin son bâton, mais l'ajuste si bien,
Qu'en l'atteignant au front, il lui casse la tête.
Ainsi périt Jacot, cet insigne vaurien,
Et pour ses compagnons ce fut un jour de fête.

Tout faux brave, tout spadassin,
Dans mes vers doit se reconnaître.
Je lui prédis la même fin.
Tôt ou tard, il trouve son maître.

M. LE BAILLY.

A MON AMI GABRIE,

En lui présentant une immortelle la veille de sa Fête.

Du doux sentiment qui nous lie,
Cette fleur est l'emblême heureux,
Ami, cultivons-la tous deux,
Jusqu'à la fin de notre vie.

M. THURET.

MA JUSTIFICATION

Sur quelques Epigrammes qui me sont échappées.

DIALOGUE.

Quoi ! vous, poli, doux, honnête, traitable,
De l'épigramme envenimer le trait
Et le lancer ! Je le dis à regret,
Telle action n'est pas très-charitable.
— Oui, gardons-nous d'un dangereux penchant ;
Rien l'on ne gagne à passer pour méchant.
Mais épigramme est arme de défense ;
C'est l'arc mobile à mon dos suspendu,
Qu'avec plaisir je laisse détendu :
Si je le tends, c'est contre qui m'offense.

M. Vigée.

A Mme LA MARQUISE DE MARIGNY.

1773.

Marigny, plus je vous observe,
Plus je vois qu'à vos yeux mille hommages sont dus:
Baissez-les, vous êtes Minerve ;
Levez-les, vous êtes Vénus.

Sédaine.

FRANCHISE POUR FRANCHISE,

ANECDOTE HISTORIQUE.

Jadis vivait un comte de Grammont,
Homme célèbre. Une ancienne chronique
Raconte un trait de lui neuf et comique,
Qu'à mes Lecteurs quelques vers offriront.
Sire Grammont était un très-bon sire,
Franc, généreux, brave et point rodomont,
Même au combat ayant le mot pour rire,
Soldat français, en un mot, c'est tout dire.
Ayant acquis, par maint brillant exploit,
La dignité de maréchal de France,
Il fut chargé d'un siége d'importance.
Ne me souviens du nom ni de l'endroit;
Ceci, d'ailleurs, n'importe à mon histoire.
Le maréchal, ainsi qu'on peut le croire,
Poussa le siége avec tant de vigueur,
Qu'en peu de temps, Monsieur le gouverneur
Capitula. Mais, pour clause première,
Il demanda les honneurs de la guerre,
Il les obtint; puis telle autre faveur,
Et puis telle autre; et le Français vainqueur,
Accorda tout sans délai, sans remise.
Le gouverneur tout joyeux de surprise,
Quand leur accord fut bien exécuté:
« Monsieur, dit-il, je dois avec franchise,

Vous avouer ici la vérité ;
A terminer si j'ai dû me résoudre,
La cause en est que je manquais de poudre.
Et moi, lui dit le comte de Grammont,
Avec franchise aussi je dois vous dire,
Qu'à votre accord s'il m'a plu de souscrire,
La cause en est que je manquais de plomb. »

M. Famin.

ÉPIGRAMME.

Un filou, s'il n'est pas trop bête,
Aisément devient un voleur.
Un voleur, que personne et ne voit et n'arrête,
Est riche en peu de temps ; et riche, il a l'honneur
D'être, chez nous, un homme honnête.

M. Drobecq.

SUR UN CHIEN

QU'ON DONNAIT A L'AUTEUR.

Quitté par mes amis, trahi par mainte belle,
Toujours je fus trompé ! bon chien, sois-moi fidèle...

M. Charles Simon, de Bayeux.

BILLET

A une Dame qui m'avait envoyé une Couleuvre artificielle que je lui avais gagnée dans une gageure.

Au temps passé la jeune Eve, dit-on,
Fit un faux pas. Ce n'est grande merveille,
Car la pauvrette eut affaire au Démon,
Qui pour surcroît lui parlant à l'oreille,
De la louange y souffla le poison.
Quoi! direz-vous, le Démon en personne?
Oui, lui, Satan. Voyez la trahison!
Ce n'est le tout; pour mieux tromper la Nonne,
D'une couleuvre il prit le corps brillant,
L'œil expressif, et l'innocente allure.
Ce n'était point la hideuse figure
De ces dragons au regard flamboyant,
Au triple dard, et dont la gueule impure
Sans cesse exhale un venin dévorant.
Quand le Printemps rajeunit la Nature,
Vous avez vu sur un gazon mouvant
Une couleuvre au corsage élégant,
Parmi les fleurs laisser sa robe obscure,
Et déployant sa nouvelle parure,
Aux feux du jour dormir nonchalamment,
Ou bien poussant un timide murmure
A votre aspect se cacher en fuyant.
Tel Belzébuth s'offrit à notre mère,
Quand il rêva le malheur des humains:

Et telle encor j'ai reçu de vos mains
Celle qui court sur mon vieux secrétaire.
Mais que j'admire ici votre candeur !
Plus sage qu'Eve et non pas moins jolie
Vous résistez au rusé tentateur,
Et l'excitez à lutiner ma vie.
Or, dites-moi, si vous l'avez vaincu,
Est-ce raison d'éprouver ma vertu,
Vertu si faible, et si mal établie ?
En vérité c'est une perfidie.
Quoi qu'il en soit, le serpent aura tort,
S'il croit troubler ma raison chancelante.
Nouvel Adam, je me sens le plus fort ;
Ce n'est pas lui, c'est Eve qui me tente.

M. Nephtali (de Troyes).

IMPROMPTU

A Madame Christine D***, qui voulait que je lui fisse en quatre vers le portrait de la Femme que je désirerais épouser.

Il faut remplir le vœu de la Nature.
Sous ses lois, quelque jour, l'Hymen m'asservira.
Mais sur mon sort je me rassure,
Si je puis épouser qui vous ressemblera.

M. G. Menard de Rochecave.

LA MODESTIE.

AIR *D'Anacréon suivant les traces.*

ACCEPTE, aimable Modestie,
L'hommage que je viens t'offrir;
Un éloge sans flatterie
Ne doit pas te faire rougir :
A te chérir tout nous invite,
Et, pour mieux te faire admirer,
Quand chacun vante ton mérite,
Toi seule sembles l'ignorer.

Si l'adroite coquetterie,
Sous ses lois sait nous engager,
Notre amour n'est qu'une folie;
C'est un caprice passager :
Pour nous soumettre à son empire,
Souvent, malgré tout son pouvoir,
En vain elle veut nous séduire,
Toi, tu nous plais sans le vouloir.

Des vertus compagne fidèle,
Des talens tu doubles le prix;
Sans toi, des charmes d'une Belle,
Rarement nos cœurs sont épris :
Par ton secours, femme jolie
Fait taire la rivalité :

Tu sais, en désarmant l'Envie,
Embellir même la Beauté.

M. Joseph.

AUX AUTEURS DU JOURNAL DE PARIS,

SUR LES HISTOIRES D'ÉLÉPHANS.

De vos histoires d'éléphans,
J'en conviendrai, la suite est curieuse,
Mais ce seraient contes d'enfans,
Sans la moralité que j'en crois précieuse.
Si tout est compensé, comme Azaïs l'écrit,
Nous devons dire avec franchise :
Les bêtes font preuve d'esprit,
Les gens font preuve de bêtise.

M. de Piis.

LE GASCON PACIFIQUE.

« Eh bien donc, mons de marouflet!
Te souvient-il de certain camouflet,
Que de ma main, hier... Voyons, veux-tu te battre?
— Moi, mé vattré, sandis! pour un simplé souflet...
Jé né mé vattrais pas pour quatre. »

M. Boutroux.

ARIANE,

Cantate exécutée dans une séance publique des Beaux-Arts de l'Institut.

RÉCITATIF.

Phébé s'enfuit, déjà l'horizon se colore ;
Le soleil, à son tour, va s'emparer des cieux ;
D'un jour pur et serein, la plus brillante aurore
Annonce l'éclat radieux.
Un vent léger s'élève, et le flot qu'il caresse
Sur ces tranquilles bords s'agite sans fureur.
Cette nuit, dans un songe, ô présage enchanteur !
Par ce vent protégée, au doux pays de Grèce,
Je voguais avec mon vainqueur.
Thésée !... où donc est-il ? Ariane, craintive,
Près d'elle, à son réveil, le voyait chaque jour....
Ah ! sans doute, empressé de voler sur la rive,
Il prépare déjà la voile fugitive
Qui doit, loin de Naxos, m'emporter sans retour.

CANTABILE.

Fils de Vénus, ô toi qui m'as choisie
Pour sauver d'un héros les destins précieux !
Amour ! tu veux encor lui consacrer ma vie :
J'obéis.... Qui pourrait résister à des Dieux ?
N'en doute point, Thésée, oui, celle qui t'adore,
Au bout de l'univers te suivrait sans effroi ;

Et je le sens, ce que j'ai fait pour toi,
A ce cœur enivré te rend plus cher encore.

RÉCITATIF.

De l'Amour quelle est donc l'invincible douceur!
Quoi! des plus saints devoirs osant rompre les chaînes,
D'une vierge timide abjurant la pudeur,
La fille de Minos s'exile dans Athènes,
Et bientôt.... Mais que fait ce tyran de mon cœur?
Que ne m'éveillait-il pour le suivre au rivage?,..
Je l'aurais suivi sans effort,
J'aurais aidé moi-même aux apprêts du voyage,
Et peut-être déjà serions-nous loin du port!...
Thésée!... Et cependant la mer étincelante,
Du jour réfléchit tous les feux;
Le vent s'accroît, frémit sur la vague écumante....
Je n'entends point sa voix, rien ne s'offre à mes yeux.
Thésée!.. Ah! cher Thésée! accours vers ton amante;
Sans toi, je meurs d'effroi dans ces sauvages lieux!

CAVATINE.

O mon protecteur! ô mon guide!
Viens rassurer, par ton retour,
Un cœur sans toi faible et timide,
Mais qui peut tout avec l'Amour.
Dans tes dangers, héros aimable,
Si mon bras te fut secourable,
L'Amour me prêtait son appui.
Ce Dieu me ranime ou m'accable,
Et je n'existe que par lui.
O mon protecteur! etc.

RÉCITATIF.

Thésée!... Ah ! c'en est trop ! et mon impatience
Accuse justement un si cruel retard.
Du haut de ce rocher je puis, d'un seul regard,
Embrasser et Naxos et cette mer immense....
Où donc est ton vaisseau ?... Tout est muet, désert...
Hier mes yeux l'ont vu sur cette plage aride....
Mais quel objet au loin semble fuir sur la mer ?
C'est ce vaisseau fatal... c'est lui-même... Ah! perfide!...
Veillé-je ?... Un songe affreux trouble-t-il ma raison ?...
Quoi ! ce lâche étranger, ce cruel, cet impie,
A qui j'immolai tout, mon honneur, ma patrie,
Et les liens du sang et l'orgueil de mon nom,
M'abandonne pour prix d'avoir sauvé sa vie !...
O crime inconcevable !... horrible trahison !
Et cependant il fuit !... Ah ! puisse la tempête
Engloutir le vaisseau de ce monstre odieux !
Que Jupiter vengeur, sur sa coupable tête,
De son tonnerre assemble tous les feux ;
Ou si le Dieu des mers protége les perfides,
S'il touche au port malgré tous ses forfaits,
Vengeresses du crime !... ô saintes Euménides !...
Ecoutez les vœux que je fais.

AIR.

Déesses !... que votre colère
Seconde un si juste transport !
Que dans le palais de son père
Il trouve, en abordant la terre,
Le trouble, le deuil et la mort !

Que dans l'exil et la misère
Il expire en proie au remord!
Alors mon ombre redoutable,
A ce parjure, à ce coupable,
Rendra les maux que j'ai soufferts,
Et de sa vengeance implacable
Le poursuivra jusqu'aux enfers.

M. DE SAINT-VICTOR.

SUR UN MÉTROMANE

ATTAQUÉ D'INSOMNIE.

VERSAC, tourmenté d'insomnie,
L'est aussi de métromanie.
En vain, pour l'endormir, la docte faculté
Lui fait avaler ses breuvages;
Ce malheureux auteur, toujours plus agité,
Chaque nuit au bon sens fait de nouveaux outrages.
Ah! si des médecins j'avais l'autorité,
Pour sa gloire et pour sa santé,
Il retirait tous ses ouvrages.

M. Fabien PILLET.

LA CHARITÉ ET L'HUMANITÉ,

Fable composée à l'occasion du mot *Humanité*, substitué à celui de *Charité* par les Philosophes.

Une bourse à la main, on peint la Charité,*
La Charité, vertu tendre et religieuse,
Qui du ciel, dans nos maux, imite la bonté.
Un jour, que de sa main pieuse
Elle comblait de dons une vaste cité,
Où depuis peu régnait une disette affreuse,
Elle aperçut l'Humanité,
Qui montrait un zèle affecté
Pour cette cité malheureuse.
Dans la place publique on voyait celle-ci
Qui, sur de hauts tréteaux, faisant mainte harangue
Au peuple languissant, par la faim poursuivi,
Ne l'assistait que de la langue,
Et, sans bouger du lieu qu'elle s'était choisi,
Voulait qu'il accourût à sa voix éloquente.
L'autre, au contraire, allait sans bruit
Distribuer du pain de réduit en réduit;
Et modeste en son air, autant que bienfaisante,
L'œil humide de pleurs, le bras toujours tendu,
Comptant pour rien son revenu,
Parlait peu, mais était nuit et jour agissante.

* Tout le monde connaît les beaux vers du LUTRIN, sur la Piété. (*Note de l'auteur.*)

L'Humanité, dans ses discours,
Se vantait hautement d'être compatissante
Pour l'univers entier, tandis que l'insolente,
La main vide et l'œil sec, ne portait des secours
A pas un habitant de la ville indigente
Dont la faim menaçait les jours.*
Tous à la Charité bientôt eurent recours,
Tous en elle bientôt mirent leur confiance;
Et chacun d'eux, voyant le ciel bénir ses soins,
Invoqua désormais, dans ses plus grands besoins,
Cette seconde Providence.

M. l'abbé AUBERT.

* C'est ce qu'exprime avec énergie, dans la comédie des DEUX GENDRES, la vive apostrophe de Frémont au philanthrope Dervière:

Eh! vos écrits, monsieur, ne font vivre personnne:
Le plus beau des discours ne vaut pas une anmône;
Et quand un malheureux vient vous tendre la main,
Laissez là vos écrits, et donnez-lui du pain.

ÉPIGRAMME.

UN mince auteur disait à son confrère:
Tes écrits, franchement, n'ont point de caractère;
Ils ressemblent à tout. L'autre dit: J'en conviens;
Mais les tiens, mon ami, ne ressemblent à rien.

REVIENS, MA FILLE!

ROMANCE.

Air : *Bouton de rose.*

Reviens, ma fille!
De ton exil j'ai trop gémi;
Reviens consoler ta famille:
Je ne suis père qu'à demi....
Loin de ma fille!

Reviens, ma fille!
Auprès de ton meilleur ami,
Du tendre chef de ta famille!...
Ta place est près.... tout près de lui....
Reviens, ma fille!

Reviens, ma fille!
Ce cœur, flétri par la douleur,
Etait sans appui, sans famille....
Reviens, j'ai retrouvé mon cœur....
Avec ma fille!

Revoir sa fille
Pour être triste en la quittant,
Pour faire une double famille....
Est-ce voir?... C'est à chaque instant
Quitter sa fille!

J'ai vu ma fille
Dormir sous le toit paternel ;
Pour moi, quel jour pur naît et brille!
Quel ange est descendu du ciel!...
J'ai vu ma fille!

Ma chère fille!
Le plus funeste coup du sort
Dans le deuil plongea ta famille;
Puissé je être ta mère encor.....
Ma chère fille!

Oui, chère fille!
Celle que je n'ose nommer,
Au ciel précédant sa famille,
M'a laissé son cœur pour t'aimer....
Ma pauvre fille!

M. LE PRÉVOST-D'IRAY.

NAÏVETÉ.

J'AI mis sur votre scène une pièce fort bonne ;
Ami Directeur, s'il vous plaît,
Connaissez mieux votre intérêt,
Et ne la donnez plus quand il n'y vient personne.

M. FALAIZE (de Verneuil.)

IMITATION

De l'Ode d'Horace : *Sic te diva potens Cypri, etc.*

Puisse la reine de Cythère,
Et les frères d'Hélène, amis des matelots,
Diriger ta course légère !
Puisse le Dieu des vents, d'une haleine prospère,
Enfler toujours ta voile et t'aplanir les flots,
O navire chargé du plus cher des dépôts,
Navire qui portes Virgile !
Qu'un voyage heureux et tranquille
Vous rende aux murs sacrés que Minerve a bâtis ;
Que des Dieux la bonté suprême
Veille sur vos destins désormais réunis,
Et conserve avec toi la moitié de moi-même !
Sans doute il eut un cœur armé d'un triple acier,
Celui qui, las d'un sort paisible,
Au courroux d'une mer terrible,
Sur un frêle vaisseau s'exposa le premier ;
Qui vit, avec des yeux stoïques,
De l'humide désert tous les monstres affreux,
Contempla de sang-froid les flots adriatiques
Battus par les vents furieux ;
Des hyades en pleurs brava les noirs présages,
Et des rochers d'Epire affronta les naufrages !
C'est en vain qu'un Dieu prévoyant

Mit, entre les humains dispersés sur la terre,
Les profondeurs de l'Océan:
La rame sacrilége a franchi la barrière
De l'insocial élément!
L'homme, dans son audace à lui-même funeste,
S'exerce à tout souffrir, et brise tous les freins.
En dérobant le feu de la voûte céleste,
Le hardi Prométhée a changé nos destins.
Aussitôt, sur les pas de la Fièvre livide,
Parut l'affreux Dégoût et la triste Maigreur;
Et la Mort, qui suivait le Temps avec lenteur,
Vient d'un pas plus rapide
Moissonner l'enfant dans sa fleur.
Dédale s'est donné des ailes
Pour fendre le vide des airs;
Du sombre empire des enfers
Hercule a violé les ombres éternelles:
Rien n'est inaccessible aux profanes humains.
Nous portons jusqu'au ciel notre orgueil téméraire;
Et nos crimes, des Dieux irritant la colère,
Ne laissent point dormir la foudre dans leurs mains.

M. D.

A TEL AUTEUR.

Je bâille quand tu lis; est-ce un tort? Non, sans doute;
C'est la preuve que je t'écoute.

M. Vigée.

MORCEAU

Détaché d'un Poëme sur les Arts, chant de *la Poésie*.

Par l'attrait du passé, de volupté saisie,
Elle aime (la Poésie) à revoler vers son antique Asie;
A revoir Babylone et l'altière Sidon,
Où l'ombre de Sychée appelle encor Didon;
Elle aime à voir encor la Troade envahie,
Et Sion tressaillant à la voix d'Isaïe,
Et le divin Tabor, et le terrestre Eden.
Oh! qui la portera vers ce pieux Jourdain,
Où du plus saint des rois la harpe détendue,
Aux rameaux du palmier murmure suspendue!
Souvenir immortel du gendre de Laban,
Religieux Sina, vieux cèdres du Liban,
Combien vous lui plaisez! Sur vos augustes faîtes,
Monts sacrés, offrez-lui les ombres des prophètes;
Ne pourrai-je plus voir à travers vos sapins,
Dans un nuage errer leurs fantômes divins,
Et du Cédron, roulant parmi vos roches saintes,
Le torrent n'a-t-il plus sa douleur et ses plaintes?
Mais, sans chercher au loin des souvenirs si chers,
La France offre à nos yeux la source des beaux vers.
Là, m'égarant au fond d'un bois mélancolique,
Je crois revoir encor Bradamante, Angélique,
Roland, le bon Roger, tous les Preux du vieux temps;
Je vois les grands châteaux pleins de faits éclatans.

N'entends-je pas au pied de leurs nobles tourelles,
Le gothique refrain des tendres pastourelles ?
Ces vallons, ces hameaux, où s'écoulaient leurs jours,
Tous ces lieux enchantés nous content leurs amours.
Aux bords de ce ruisseau, non loin de ces vieux saules,
Des Bardes ont chanté les souvenirs des Gaules ;
Là, brûlant de chercher quelques périls nouveaux,
Des chevaliers errans et par monts et par vaux,
Peut-être, en ces sentiers tout noircis de bruyère,
Ont promené jadis leur gloire aventurière ;
Peut-être, apercevant ce gothique manoir,
De quelque grand fait d'arme ils ont nourri l'espoir.
Je les vois s'avancer, la visière baissée,
En invoquant la dame objet de leur pensée.
Le cor résonne, un pont s'est abaissé soudain ;
Ils entrent, sont reçus par un vieux paladin,
Dont les filles leur font un accueil plein de charmes,
Leur versent l'hypocras, et détachent leurs armes.
Dirai-je du château les fêtes et les jeux ?
C'est le jour où le paon reçoit d'augustes vœux
Des preux, recommandés par une gloire insigne,
Des Templiers fameux, des chevaliers du Cygne ;
Des troubadours galans, témoins de ce beau jour,
Chantent leurs grands exploits, et surtout leur amour.
C'était peu cependant de ces fêtes vulgaires ;
Dans les brillans tournois, simulacres des guerres,
Il fallait voir, aux yeux d'un public enchanté,
Rivaliser l'amour, l'audace et la beauté :
Là, Français, Espagnols, Anglais et Scandinaves,
Accouraient tous en foule au rendez-vous des braves.

Les dames à l'envi, rayonnantes d'atours,
Des échafauds dressés déjà couvrent les tours;
Déjà cherchent des yeux les guerriers dont l'armure
Présente leur couleur, brille de leur parure.
Déjà, prêt à voler, chaque escadron rival
Attend que du combat résonne le signal;
Cet héroïque amour, dont les âmes sont pleines,
Fait battre tous les cœurs, brûle en toutes les veines.
Un cri soudain s'élève: *Honneur aux fils des preux!*
Tout part. La lance au poing, cent guerriers valeureux
S'élancent, pleins d'ardeur, se heurtent, se renversent;
Les casques sont brisés, les armes se dispersent.
Un hérault crie à tous, échauffant ces combats:
Imitez vos aïeux, ne dégénérez pas.
Bientôt cartels mêlés, jeux, castilles, redoutes,
Pas d'armes, carrousels, combats, brillantes joûtes,
Par l'éclat des hauts faits, des coups prodigieux,
Enivrent tous les cœurs, ravissent tous les yeux.
Chaque Belle animant celui qui l'intéresse,
Lui jette un brasselet, une écharpe, une tresse.
Enfin un guerrier seul a le prix du tournois:
Déjà mille beautés se disputent son choix;
Déjà récompensé de sa valeur extrême,
Il cueille un doux baiser sur la bouche qu'il aime;
Et son roi, qui l'embrasse, honorant son grand cœur,
Remet entre ses mains la palme du vainqueur.

M. Parseval.

IMPROMPTU

A une jolie femme qui montrait à l'auteur une tabatière où l'Amour était représenté sans ailes.

Zélie, on dit qu'à vos genoux
Il déposa ses ailes,
Et qu'il abjura près de vous
Ses erreurs infidèles :
Son attrait pour le changement
L'a conduit sur vos traces ;
Le fripon était sûr, vraiment,
D'y rencontrer les Grâces.

Feu Mme de Bourdic-Viot.

RÉPONSE IMPROMPTU

Aux vers précédens.

A l'immortalité vos chants
Ont des droits légitimes ;
Bourdic et Sapho, dès long-temps,
Sont chez nous synonymes.
On sait qu'Apollon, en secret
Pour vous monte sa lyre ;
Or, si vos chants ont tant d'attrait,
C'est qu'un Dieu les inspire.

M. Boinvilliers.

DIALOGUE.

Hola!-Qu'est-ce?-Es-tu prêt?-Qui m'appelle?-La Mort.
-Ha!-Monsieur est surpris! La Fontaine a donc tort:
« La Mort ne surprend point le sage ;
» Il est toujours prêt à partir. »
- Toujours! c'est beaucoup, sans mentir :
D'être aussi sage au moins je n'ai pas l'avantage.
- Eh mais! tu peux t'en souvenir,
Tu m'appelais jadis comme un port dans l'orage.
- J'étais bien malheureux, tu trompas mon désir :
Aujourd'hui consolé, je dois en convenir,
Je ne me croyais pas encor sur ton passage.
- Çà, raisonnons, qui peut te retenir?
Es-tu trop jeune?-Non, les mourans n'ont point d'âge.
Un an va sur ma tête à huit lustres s'unir :
Que d'hommes ont reçu moins de jours en partage!
- Peut-être tu voudrais terminer quelque ouvrage?
- Ce serait à n'en pas finir.
- As-tu quelques projets à faire réussir?
- Non. - Quelque espoir? - Pas davantage.
- Sans espoir ni projets! que fais-tu donc? - Je vis.
Je goûte obscurément de simples jouissances ;
J'aime, je suis aimé : ce bien, à mon avis,
Vaut cent projets brillans, cent folles espérances.
- Demain? après-demain? - Mêmes afflictions
Me feraient chérir la lumière.
- Et toutefois...- J'entends, il faut que nous partions:

Me voilà ; hâtons-nous, de grâce ! - La prière
Est neuve autant que singulière.
- Sûr de mourir, ou mort, c'est tout un à mes yeux :
Le dernier vaut encor le mieux.
Tu n'es laide vraiment qu'autant qu'on t'envisage ;
Mort imprévue et prompte est un bienfait des cieux.
- Prends-tu cela pour du courage ?
- C'est du bon sens.-Plus tard, tâche d'en faire usage.
- Comment ? - Tout ceci n'est qu'un jeu ;
Ton tour n'est pas venu. - L'aimable badinage !
- Cherches-en la morale. Adieu.

- La voici : Sans bassesse et sans forfanterie,
Sans regret du passé, sans peur de l'avenir,
Sachons faire du bien, aimer, penser, jouir,
Des terreurs de la mort ne point troubler la vie,
Et d'un pas assuré sortir
A la fin de la comédie.

M. Eusèbe Salverte.

ÉPITAPHE D'UN CHASSEUR.

Ci-gît le chasseur Adrien,
Qui de tuer fit son bonheur suprême ;
Qui, faute de gibier, avait tué son chien,
Et qui vient de finir par se tuer lui-même.

M. Blanchard de la Musse.

STANCES A L'AMITIÉ.

Sentiment pur et magnanime,
Des nobles cœurs tendre lien ;
Toi, des vertus la plus sublime,
Si tu n'étais le plus doux bien,
Amitié ! permets que ma lyre,
Interprète d'un saint délire,
En ce jour célèbre ta loi ;
Et si jamais je t'ai bénie,
Inspire à mon faible génie
Quelques accords dignes de toi.

Amitié ! l'univers atteste
Et ton pouvoir et tes bienfaits.
Pylade immortalise Oreste,
Et fait oublier ses forfaits;
Le siècle des métamorphoses
Nous redit les apothéoses
Et de Pollux et de Castor:
En eux, honorant ton image,
La Grèce t'offrit un hommage
Que la terre consacre encor.

En des temps non moins héroïques,
Sur un sol fécond en lauriers,
On a vu tes lois pacifiques
Unir les généreux guerriers :

Par toi leur main était armée ;
Aux fastes de la renommée,
Leurs noms ensemble étaient inscrits :
Rivaux chéris par la victoire,
Ils te servaient comme la gloire,
Et n'étaient héros qu'à ce prix.

Eh ! qui par un plus doux empire
Mérite un culte solennel ?
Tu reçois le premier sourire
Et les premiers vœux du mortel ;
Quand les plaisirs et la tendresse,
S'enfuyant avec la jeunesse,
Cessent d'accompagner ses pas,
De nouveau tu deviens son guide,
Et tu remplis le cours rapide
Des ans qu'il dérobe au trépas.

Charmant nos humbles destinées,
Et nous tenant lieu des grandeurs,
De nos plus brillantes journées
Sachant augmenter les douceurs,
Toujours prête à marquer ton zèle,
Tu sembles, Déité fidèle,
Nous protéger de tes regards ;
Désignant un prix à nos veilles,
Tu fais éclore ces merveilles
Dont s'enrichissent les beaux-arts.

Les biens que ta faveur enfante,
Du malheureux sont les trésors ;

Il gémit à ta voix touchante :
Calme ses funestes transports.
C'est toi, saine Philosophie,
Qui m'apprends à souffrir la vie
Dont les maux allaient m'accabler ;
Mais toute ma douleur me reste :
C'est toi seule, Amitié céleste !
Que j'attends pour me consoler.

Loin de moi, censeur éphémère,
Qui, dans ton erreur affermi,
Ne prétends voir qu'une chimère
Dans l'existence d'un ami !
Infortuné, qui te crois sage,
Ah ! si le ciel dans ton partage
Ne comprit pas un don si grand,
De ton cœur, charmant la tristesse,
Consens à le chercher sans cesse,
Et meurs du moins en l'espérant !

Feu Mme Desroches.

OBSERVATION.

Les vices, la sottise, et souvent la folie,
Du revenu public font la grande partie.

M. F. Mayeur.

RONDEAU.

En l'air, on fait mainte chose en la vie :
On donne en l'air parole qu'on oublie,
Au moribond qui demande à guérir,
Au créancier dont l'aspect humilie,
Au vieil amant qu'on est prêt de trahir.

Que de fripons on a vu s'enrichir,
Qui devraient bien, pour désarmer l'envie,
Et figurer et se faire applaudir
En l'air !

Voyage en l'air me semble une folie ;
Mais si l'Amour, ô ma charmante amie !
M'avait donné les ailes de Zéphir,
De mes rivaux, trompant la jalousie,
On me verrait doucement te ravir
En l'air !

M. de Wailly.

LA PROMESSE.

A MA MÈRE.

Jamais, ô ma première amie !
Jamais je ne pourrai les quitter pour toujours,
Ces lieux où je te dus la vie,
Où je te dus mes plus beaux jours !
En vain une rive étrangère,
Du séjour de l'Eden à mes yeux enchantés,
Sans cesse déploierait les célestes beautés,
Je n'en pourrais long-temps jouir loin de ma mère :
Je ne trouve l'Eden qu'à ses chastes côtés.
Là, seulement, là, s'ouvre à de pures délices
Ce cœur qui dans le sien se plaît à s'épancher,
Ce cœur dont elle eut les prémices,
Et dont les derniers vœux l'iront encor chercher.
Que le sort envers moi, comblant son injustice,
M'ôte jusqu'à l'espoir de vaincre ses rigueurs,
S'il me faut sans ma mère, esclave des grandeurs,
De ma fortune au loin élever l'édifice !
Des douleurs qui de près suivent l'adversité,
J'ai bien profondément éprouvé la souffrance;
J'ai plus profondément encore regretté
L'heureux pouvoir qu'on doit à la prospérité,
De pratiquer la bienfaisance :
Mais le retour flatteur de ma douce opulence,
S'il m'enlevait à toi, serait trop acheté.

Comment te le ferais-je entendre,
Sans périr de douleur sur ton sein maternel,
L'adieu tout à la fois si cruel et si tendre,
L'adieu que je saurais devoir être éternel!
Eh! quel bien au trésor de tes chères tendresses
Se pourrait-il donc égaler!
Quels plaisirs, quels honneurs me pourraient consoler
De l'absence de tes caresses!
Tu le sais, objet adoré,
Mon amour à tout te préfère,
Rien ne m'a pu ravir à ton culte sacré,
Je n'aimai jamais rien comme j'aime ma mère.
Dans l'âge des illusions,
Mon esprit, amoureux d'une illustre chimère,
Du Pinde idolâtra les douces fictions;
Mais si la gloire sut me plaire,
Si j'osai, me livrant à l'espoir le plus doux,
Embrasser des beaux-arts la douteuse carrière,
Adèle, plus tendre que fière,
Ne voulait qu'apporter leur palme à tes genoux.
Alors que d'un fils la naissance
Vint m'offrir un nouveau bonheur,
J'en connus mieux encor tous tes droits sur mon cœur.
Que de fois, dans le cours de sa première enfance,
Quand ses débiles bras, à mon cou suspendus,
Quand ses faibles soupirs dans ses sanglots perdus,
De mes secours constans imploraient l'assistance,
Je me suis écriée avec reconnaissance:
« Ces soins, ma mère aussi me les a tous rendus! »
C'est l'un par l'autre ainsi que doublent leur puissance,

Et l'amour filial, et l'amour maternel.
Malheur au dur et froid mortel
Qui, déchirant le sein dont il reçut la vie,
Dans ses projets ambitieux,
Loin du foyer de ses aïeux,
Va se créer une patrie!
Que, désavoué par les Dieux,
Il éprouve partout le sort impitoyable,
Ta fille, de ces torts ne sera point coupable!
Ma mère, l'indigence en vain pèse sur moi;
Tu m'as consacré ta jeunesse,
Je veux embellir ta vieillesse,
Et vivre et mourir près de toi.

Mme DUFRENOY.

SUR UN ANONYME

DANS l'ombre, le méchant prospère,
Mais tôt ou tard il se trahit;
Quand sur lui le jour nous éclaire,
Il est en horreur, on le fuit:
Tel est l'insecte qui murmure
Et lance un trait qu'il croit aigu;
Il expire sur la blessure;
Il pique, mais il est perdu.

M. A. M.

LONGUE ÉPITAPHE

GRAVÉE SUR UN PETIT TOMBEAU.

« Fleur d'innocence et de jeunesse,
Minois fripon, regard malin,
Esprit, grâces et gentillesse,
N'ont pu fléchir la rigueur du Destin ;
La trahison, la ruse, l'artifice,
Sous un air de candeur un petit cœur bien faux,
Devaient-ils irriter la céleste Justice !
L'indulgente Amitié pardonnait ces défauts ;
Quand les perfides ont des charmes,
Malgré nous leur trépas nous arrache des larmes :
Aimable victime du sort,
Ainsi tu trahissais ceux qui pleurent ta mort. »

Mais sur quel monument pensez-vous que j'inscrive
Ces vers qu'une Muse plaintive
Vient inspirer à ma douleur ?
« Sans doute, direz-vous, blessé d'un trait vainqueur,
Vous regrettez cette jeune Thémire
Qui joignit mille attraits au cœur le plus ingrat ? »
Vous vous trompez, la cruelle respire,
Et l'épitaphe est pour un chat.

M. A. B.

L'ANNIVERSAIRE

DE

LA NAISSANCE DE S. M. LE ROI DE ROME.

Les campagnes du ciel brillaient d'or et d'azur,
Et l'astre d'orient, sur les pas de l'année,
Ramenant pour la France une illustre journée,
Se levait dans les airs plus riant et plus pur.
En ces instans, du haut de la voûte sacrée,
On dit que de nos murs la Patronne adorée,
Invisible, s'ouvrit un lumineux chemin,
Et descendit vers nous, des palmes à la main.
Dans ses yeux rayonnaient la joie et l'espérance;
L'abeille symbolique, attribut de la France,
Voltigeait autour d'elle en bourdonnant essaim,
Et la rose des champs parait encor son sein.
Elle a touché la terre, et sa sainte houlette
Ouvre devant ses pas la royale retraite.
Louise sommeillait sous l'or de ses lambris:
L'illusion d'un songe à ses sens attendris,
Venait de retracer les heures de souffrance
Où ses larmes payaient le bonheur de la France.
Rendue à ces momens si cruels et si doux,
Elle voyait encor la pâleur d'un époux;
Elle entendait encor ce cri: *Sauvez la mère!...*
« Jeune Reine, lui dit la céleste Bergère,

» Lève-toi, viens au temple en ce jour solennel,
» Présenter avec moi ton fils à l'Eternel.
» Je protégeais ce fils, même avant sa naissance ;
» Pour lui, dans tes jardins de parfums embaumés,
» Des soleils du printemps je hâte l'influence ;
» Pour lui mes doux agneaux, symbole d'innocence,
» En paisibles coursiers désormais transformés,
» Guident le char propice où son auguste enfance
» Captive le regard des habitans charmés.
» J'ai fêté dans les cieux ta pompe nuptiale ;
» Un jour je reviendrai sur le front de ton fils
» Etendre de mes mains cette onction royale
» Que des cieux autrefois j'apportai pour Clovis. »
Elle dit; et posant la palme tutélaire
Sur ce berceau chargé des destins de la terre,
Remonte avec lenteur aux éternels parvis.
Des prophètes sacrés la troupe réunie
Redit ses plus beaux chants d'allégresse et d'amour,
Et des lyres du ciel l'ineffable harmonie
De l'instant fortuné salua le retour.
Jérémie essuyant ses larmes prophétiques,
De sa Jérusalem oublia les malheurs;
Il chantait, et sa harpe, aux lugubres cantiques,
Pour la première fois se couronna de fleurs.

M. Millevoye.

LA DOUBLE GASCONNADE,

CONTE.

Deux Gascons, francs chasseurs (à ces titres, pour plaire
Vous soupçonnez déjà que chacun exagère),
Après un bon repas et les propos joyeux ,
Racontaient leurs exploits, mentaient à qui mieux mieux,
Je me souviens, dit l'un , d'une étrange aventure
Qui m'arriva jadis ; le fait n'est pas douteux ,
Quoique fort étonnant ; c'est la vérité pure,
Mais ce sont des hasards qui n'arrivent qu'à moi:
En pourriez-vous douter quand j'en donne ma foi?
Foi de Gascon est chose sûre.
Je revenais un soir , mon fusil sous le bras ;
Mon chien , en sautillant , me suivait par derrière.
Je vis non loin de moi.... peut-être à trente pas ,
De timides perdreaux une troupe légère ;
Je les ajuste au vol , aucun d'eux n'échappa :
Mais ce qui de surprise encor plus me frappa,
C'est que du même coup je couchai sur la terre
Un lièvre qui fuyait à cent pas devant moi.
Il n'est rien d'étonnant à tout ceci , je croi ,
dit l'autre; ces hasards sont des plus ordinaires ,
Et je l'ai cent fois éprouvé ;
Mais si le fait est faux, il est fort bien trouvé.
Une histoire incroyable et des plus singulières,
Où l'adresse elle seule, et non pas le hasard ,

Mes amis, eut toute la part ;
La voici : — C'est à moi qu'elle arriva ; je pense
Que de la vérité vous êtes sûrs d'avance.
Un jour, manquant de plomb, j'aperçus un levreau
Sur ses pates dressé pour frotter sa fourrure
A l'écorce d'un arbrisseau.
Je me disais: Sandis! cet animal est beau,
Le manquer serait chose dure.
Comment faire! Aussitôt je pris de ma chaussure
Deux clous dont je bourrai mon fusil sur-le-champ.
Venez, après cela, me vanter vos merveilles !
J'ajustai l'animal, et sur l'arbre à l'instant
Je lui clouai.... les deux oreilles.

M. A. Desfougerais.

LE SERMENT EXPLIQUÉ.

Devais-je en croire tes discours ?
Disait Lycas à sa bergère.
Le serment de m'aimer toujours,
Qu'hier tu fis encor sur la verte fougère,
Tu l'as déjà trahi, Perfide, et les Amours
Ont fui comme une ombre légère !...
Ce serment qui sut te charmer,
Tu ne l'as pas compris, répond la pastourelle:
Il est bien vrai, j'ai juré de t'aimer,
Mais non, Lycas, de te rester fidèle.

M. A. Mouflé le jeune (de Chartres).

ÉLOGE DE L'EAU.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

QUAND tous les peuples en délire,
De Bacchus chantent la gaîté ;
Quand tout veut célébrer l'empire
D'une funeste Déité,
Moi, repoussant l'erreur commune,
Je prends un essor tout nouveau ;
A Bacchus joppose Neptune,
Je chante les bienfaits de l'eau.

Ah ! c'est à l'eau que la nature
Doit sa splendeur et sa beauté ;
Les prés lui doivent leur verdure,
La terre sa fécondité :
Par elle tout se vivifie,
Les fleurs, les fruits et le raisin ;
Sans une bienfaisante pluie,
Vous n'auriez pas d'aussi bon vin.

Voyez dans la brûlante plaine
Cet infortuné voyageur,
Haletant, respirant à peine,
Mourant de soif et de langueur,
Ce vin qu'à l'eau chacun préfère,
Irrite sa soif de nouveau ;

A tous les trésors de la terre
Il préfère une goutte d'eau.

Lorsque dans le cristal de l'onde
Se désaltère la Vertu,
Souvent les meilleurs vins du monde
Sont chez le Crime parvenu :
Aux vins exquis de l'Opulence,
L'honnête homme préfère alors
L'eau de la modeste Innocence,
Que l'indigent boit sans remords.

De l'eau l'utilité suprême
Commence pour nous en naissant ;
C'est, dit-on, par l'eau du Baptême
Que l'homme devient innocent.
La Vérité, trop méconnue,
N'ayant chez nous plus de réduits,
Dans l'eau se plongea toute nue ;
Son sanctuaire fut un puits.

L'eau d'une modeste fontaine,
Du poëte fait la boisson ;
En buvant l'eau de l'Hippocrène,
On est favori d'Apollon.
Toi, dont l'humeur est si galante,
Français, ne te souvient-il plus
Que du sein de l'onde écumante
Neptune fit jaillir Vénus?

M. Frédéric Bourguignon.

LE PORTRAIT DE BATHYLE,

TRADUCTION D'ANACRÉON.

De mon Bathyle, ô peintre ingénieux !
Fais le portrait, et d'une main fidèle
Suis mon récit, car un si beau modèle,
Pour mon malheur, est absent de ces lieux.
Humide encor de parfums précieux,
Sa chevelure, aussi douce que fine,
Par son éclat doit éblouir les yeux :
Que de l'ébène, à sa tendre racine,
Elle ait d'abord la brillante couleur ;
Puis, par degrés, dans l'or qui les termine,
De ses rameaux fais pâlir la noirceur ;
Dispose-les en boucles ondoyantes ;
Et confiant au Zéphire léger
De leurs anneaux les formes caressantes,
Seuls, au hasard, laisse-les s'arranger.
Moins éclatant est le serpent flexible,
Lorsqu'il s'anime aux feux brûlans du jour,
Que le sourcil dont la courbe insensible
Doit de son front suivre l'heureux contour.
Que son œil noir lance un regard sévère,
Où du dieu Mars étincelle l'ardeur ;
Mais que Vénus, par un effet contraire,
A ce regard mêle tant de douceur,
Que, si d'abord on en craint la colère,

D'espoir bientôt il embrase le cœur.
Qu'un fin duvet de sa joue arrondie
Rende plus doux l'incarnat enchanteur;
Des feux légers d'une aimable pudeur,
Si tu le peux, fais qu'elle soit rougie.
Quant à sa bouche, attends.... en vérité,
Je ne sais trop comment la bien décrire.
A la fraîcheur unis la volupté,
Mêle à ces dons un éloquent sourire :
Ici tu dois à tel point exceller,
Qu'en son silence elle semble parler.
Que d'Adonis son cou d'ivoire efface
Le cou brillant de blancheur et de grâce.
A tous les Dieux faisant d'heureux larcins,
De ce Mercure imite-moi les mains ;
Emprunte encor sa poitrine charmante.
Prends à Pollux ses traits nerveux et fins.
Exprime ici la mollesse attrayante,
L'aspect plus doux, les traits plus incertains
De ce Bacchus dont la grâce m'enchante.
Qu'un si beau corps, d'où partent mille feux,
Des feux vainqueurs qui consument les âmes,
Par plus d'un signe annonce l'âge heureux
Où de Vénus on sent déjà les flammes.
C'est un malheur que ton art séduisant
N'ait le pouvoir de faire aussi paraître
D'un dos parfait l'albâtre éblouissant :
C'est ce qu'il a de plus charmant, peut-être.
D'irai-je encore ses pieds si délicats ?...
Non : prends plutôt le prix que tu voudras ;

Et retouchant (la chose est bien facile)
Cet Apollon, de lui fais un Bathyle;
Puis de Samos, consacrée à Junon,
Si quelque jour tu vois le beau rivage,
Mets à profit ce fortuné voyage,
Et de Bathyle alors fais Apollon.

M. DE SAINT-VICTOR.

LA MÉPRISE.

Au long d'un bois m'égarais avec Lise,
Risquant aveu timide autant que doux,
Jurant qu'aimer en moi n'était feintise,
Disant : Amour, viens en tiers avec nous.
Amour m'entend, paraît, de loin nous guette;
De son carquois tire soudain sagette,
Ajuste, lance.... Et qui l'eût dit ? Est moi,
Au fond du cœur, qui sagette reçoi.
Bien que frappé de souffrance et surprise,
Ne me plaignis ; aimais si tendrement,
Que m'écriai, ravi de mon tourment :
Ah ! te rends grâce, Amour, de ta méprise !

M. VIGÉE.

LA PIÈCE DE BŒUF,

FABLE.

Soit dînant table.

Sans la pièce de bœuf, il n'est pas de dîné ;
Combien en fait de bœuf n'a-t-on pas raffiné !
En plus de cent façons je crois qu'il s'accommode :
L'un veut qu'en miroton le bœuf soit mitonné ;
L'autre, qu'en vinaigrette il pique assaisonné ;
Moi, j'aime le bœuf à la mode.
Le bœuf grille en Espagne ; en Allemagne, il bout ;
A la Chine, en France, partout,
Point d'enfant gâté qui n'en mange,
Pourvu qu'on l'apprête à son goût :
J'en dis autant de la louange.

Honnêtes gens qui m'écoutez,
L'aimez-vous moins que moi ? Disons, sans honte fausse
Que pour ce mets aussi, jamais les dégoûtés
Ne disputent que sur la sauce.

M. Arnault.

Recueil de ses Fables a paru en 1812 — in 12 — 3.e v. 3. L. 17 janvier 1813.

SUR UNE PERSPECTIVE

DU COLLÉGE D'ÉTON,

ODE IMITÉE DE GRAY.

Clochers lointains, créneaux antiques,
De l'étude asile chéri,
Qui vois errer sous tes portiques
L'ombre du sixième Henri;
Et toi, qui du haut des collines,
Superbe, avec Windsor domines
Sur des bocages enchanteurs,
Où la Tamise révérée
Promène son onde azurée
A traver l'ombrage et les fleurs;

Salut, campagne verdoyante,
Où je coulai des jours sereins,
Où ma jeunesse imprévoyante
Fut étrangère aux noirs chagrins.
De tes zéphyrs l'aile embaumée
Fait dans mon âme ranimée
Couler l'ivresse de mes sens;
Et ramené vers mon enfance,
Riche de joie et d'innocence,
Je respire un second printemps.

Tu vois une troupe folâtre
Errer au gré de ses désirs,
Et ton rivage est le théâtre
De ses jeux et de ses plaisirs.
L'un fend le sein mouvant de l'onde,
L'autre, habile à tourner la fronde,
A l'oiseau lance le trépas;
Et cet autre, en sa course agile,
Fait rouler le cerceau docile
Qui fuit toujours devant ses pas.

Tandis que l'enfance avec crainte
Relit ses classiques travaux,
Dans ces momens dont la contrainte
Doublera le prix du repos,
Celui que le génie inspire,
De l'instinct franchissant l'empire,
De la raison hâte les fruits :
Déjà, dans son âme attentive,
S'éveille la pensée active,
Qui s'effarouche aux moindres bruits.

Bercés d'images mensongères,
Plus douces que la vérité,
Ils n'ont que des peines légères,
Qu'efface un rayon de gaîté.
Une santé toujours fleurie,
L'enjouement et l'étourderie
Eclatent sur leur teint vermeil;
L'ardeur du plaisir les enflamme,

Et la sérénité de l'âme
Les suit dans les bras du sommeil.

Leur ignorance fortunée
Ne songe pas au lendemain :
Pour eux, le soir d'une journée
Est aussi pur que son matin.
Bientôt, de l'humaine misère
Payant le tribut nécessaire,
Du sort ils subiront les coups.
S'ils savaient, au sein de leur joie,
Que le malheur attend sa proie,
Qu'ils sont hommes ainsi que nous!

Des passions l'horrible engeance,
Porte le ravage en nos cœurs :
L'amour, la haine, la vengeance
Sans cesse y couvent leurs fureurs.
Ici, la sombre jalousie,
Et sa sœur, l'implacable envie,
Dans leur rage n'ont pas de frein ;
Plus loin, au sein du misérable
Le désespoir inconsolable
Enfonce le dard du chagrin.

L'ambitieux qui par le crime
Venait de combler son espoir,
A son tour funeste victime,
Tombe des marches du pouvoir.
Mais c'est peu : l'amitié perfide
Montrant une joie homicide,

Insulte encore à son malheur ;
Et l'insupportable démence ,
Sans voir, sans penser qu'elle offense ,
Rit à l'aspect de sa douleur.

Là, s'étend la sombre vallée ,
Où les ministres du trépas
Ont moissonné dans la mêlée
Les humains foulés sous leurs pas.
Voyez cette horde ennemie ,
Qui même au berceau de la vie ,
Nous verse un poison destructeur ;
Tandis que la froide vieillesse
Seule , et livrée à sa faiblesse ,
Marche à la tombe avec lenteur.

Quel homme , en ce malheur extrême ,
N'a pas besoin de quelque appui ?
Le cœur dur gémit sur lui-même ,
Le cœur sensible sur autrui.
Félicité trop peu durable ,
Hélas! avec l'enfance aimable
Tu fuis pour ne plus revenir !
C'est un secret qu'il faut lui taire....
Pourquoi dévoiler le mystère
De l'impénétrable avenir ?

M. Fayolle.

LA TARENTULE,

Fragment du IVe chant d'un Poëme sur les Insectes.

Aux champs de Torento, qu'Horace a célébrés,
De leur antique éclat lieux si dégénérés,
L'arachné doit aux feux de la température
Le funeste venin que verse sa morsure;
De sa bouche sortis, douze aiguillons serrés
Exhalent les poisons dont ils sont pénétrés.
Fuyez, fuyez surtout quand de la canicule,
Dans les airs embrasés, le feu brûlant circule;
Par ses naseaux l'insecte, aspirant la chaleur,
Sent de ses dards aigus redoubler la fureur.
La peau qu'ensanglanta sa piqûre homicide,
Se couronne d'abord d'une tumeur livide;
Dans un mélancolique et morne accablement,
Le malade engourdi tombe insensiblement;
De son pouls, par degrés, la force diminue;
Il pâlit, perd la voix, le mouvement, la vue;
Sa respiration s'arrête.... il va périr,
Il périt. Quel secours lui pourrons-nous offrir?
Des Sylva, des Tronchin, la science inutile
Déjà n'a déployé qu'un appareil stérile.
Art heureux, qui forças, par ton divin pouvoir,
Les forêts à marcher, la pierre à se mouvoir,
Parais, et la Santé, grâce aux dons du génie,
Va descendre du ciel sous le nom d'Harmonie.

O Della Maria ! toi qu'un souffle brûlant
Dessécha dans la fleur de l'âge et du talent,
Toi de qui je crois voir l'ombre errante et plaintive,
Des Thermes à Passy * voltiger fugitive
(Car celui qui charmait et l'oreille et les cœurs,
N'a pas même un tombeau pour recueillir nos pleurs),
Si tes doigts éloquens sur le clavier sonore,
Par ta verve agités, pouvaient errer encore,
S'ils pouvaient moduler ces airs doux et chéris
Qui ravissent et Vienne, et Florence et Paris,
A l'âme te frayant la route la plus sûre,
C'est toi qui d'arachné guérirais la morsure !
Mais, hélas ! je me perds en regrets impuissans;
L'Achéron te retient ; ta lyre et tes accens
Ne raniment pas ta cendre réchauffée :
Pluton n'est pas deux fois attendri par Orphée.
Après de vains essais, dès qu'un accord vainqueur
A frappé le malade et pénétré son cœur,
Ses membres détendus se meuvent en cadence ;
Il se lève, et soudain la fureur de la danse
Lui fait, sans s'arrêter, précipiter ses pas.
Cet accès prolongé causerait son trépas,
Si le bras qui l'étreint avec force et vitesse,
Au repos qu'il fuyait ne livrait sa faiblesse.

* *Les Thermes*, maison de campagne de M. Duval, auteur du PRISONNIER.

Passy, qu'habitait M. d'Epinay, ami de Della Maria, qui a composé chez lui son dernier ouvrage, en trois actes, attendu si impatiemment par les amis des arts. (*Notes de l'auteur.*)

D'un sommeil salutaire il goûte les douceurs ;
Du poison, par degrés, s'éteignent les ardeurs :
Il n'en garde pas même un souvenir pénible,
Et la santé sourit à son reveil paisible.

M. E. Aignan.

A M. DE SAINT-VICTOR,

Sur son élégante Traduction des Odes d'Anacréon.

Fier de se voir traduit en vers frais et charmans,
Anacréon disait, sur les sombres rivages :
« La France, enfin, connaîtra mes ouvrages !
» Défigurés par de tristes pédans,
» Ils n'étaient vus qu'à travers des nuages :
» Saint-Victor les dissipe, et ses heureux talens,
» Redonnant la vie à mes chants,
» Leur assurent tous les suffages.
» Mais le grec va souffrir de ces brillans succès ;
» On l'apprenait souvent pour me lire et m'entendre ;
» Et l'aimable enchanteur a si bien su me rendre,
» Que l'on ne voudra plus me lire qu'en français. »

M. Philippon de la Madeleine.

DIALOGUE

DE DEUX SCULPTEURS.

1788.

Qui te cause, mon cher, cet air sombre et distrait ?
— La perspective, hélas ! d'un travail bien maussade.
Le chevalier de la Tremblade
M'a, ce matin, commandé son portrait.
— Qui ? ce seigneur d'un physique si fade,
Dont le langage entre nous est si plat,
Et qui, la veille d'un combat,
A point nommé s'est prétendu malade ?
—Lui-même ; et j'ai promis qu'il l'aurait dans un mois.
Que je le fasse en marbre, en bronze, en stuc, en terre,
Il laisse absolument la matière à mon choix,
Pourvu qu'à ses traits toutefois
On devine son caractère.
— Eh mais ! vraiment, c'est te donner beau jeu !
Pour le traiter comme il désire,
Cours de ce pas le modeler en cire,
Il aura toujours peur du feu.

M. de Piis.

LA BONNE ET LA MAUVAISE PLAISANTERIE.

J'AIME assez la plaisanterie
Qui corrige un sot orgueilleux ;
Mais je hais toute raillerie
Qui blesse un être malheureux.
Citons, d'après cette maxime,
Deux mots plaisans, deux traits d'esprit ;
L'un, je voudrais bien l'avoir dit ;
L'autre, je m'en ferais un crime.
Voici d'abord le second trait,
Ce mot plaisant qui me déplaît.

Un Quidam était mis en cause
Par-devant juge au criminel.
Ce n'était pour petite chose.
Il avait, un jour solennel,
Fait grand scandale dans un temple,
Insulté son digne pasteur.
La loi voulait que, pour l'exemple,
On le punît avec rigueur ;
Mais aussi, d'après l'ordonnance,
Il pouvait prendre un défenseur.
Il en prit un plein de jactance,
Qui, s'étant fait payer d'avance,
Lui dit : — « Mon cher, n'ayez point peur :
« De ce procès qu'on vous intente,

» Vous sortirez, j'en suis garant,
» Blanc comme neige. » — Vaine attente.
On coudamna le délinquant
A faire, aux portes de l'église,
Amende honorable en chemise.
Tandis qu'il est en cet état,
Parmi la foule, avec surprise,
Il reconnaît son avocat.
« Voyez, lui dit le pauvre hère,
» Dans quelle honteuse misère
» Vos belles promesses m'ont mis !
» — Moi ! dit le membre du collége,
» J'ai tenu ce que j'ai promis,
» N'êtes-vous pas blanc comme neige? »
Le mot est gai, mais peu décent,
Et je crois que mon sentiment,
A cet égard, sera le vôtre.
J'ai promis deux traits, voici l'autre,
Il consolera du premier.
Dans la ville de Montpellier,
En doctes médecins féconde,
Pour sa santé, pour son plaisir,
De tous pays la foule abonde.
C'est là, qu'un jour on vit venir
Un jeune homme en riche équipage;
De Paris datait son voyage.
Ses gens, qu'en route il avait pris,
Ne le connaissant davantage,
L'appelaient Monsieur le Marquis:
Il n'était pourtant, le cher homme,

Que le fils d'un marchand de vin,
En son vivant Monsieur Chopin;
Mais d'argent une forte somme,
Qu'il avait laissée en mourant,
Tourna la tête au survivant.
Il voulut prendre un nouvel être,
Changer de nom, n'être plus lui,
Comme tant d'autres aujourd'hui.
Plutôt qu'on pût le reconnaître,
Il eût été jusqu'aux enfers.
Ainsi, quittant la capitale,
Et ses bons voisins de la Halle,
Et sa boutique rue aux Fers,
Pour voyager vers la frontière,
Mon riche et nouveau parvenu
A peine hors de la barrière,
De Chopin etait devenu
Le marquis de la Chopinière.
Sous ce nom, qui fit quelque bruit,
Bientôt il se vit introduit
Dans plusieurs maisons de la ville.
C'est là que, d'un air important
Sur tout objet grave ou futile,
Il allait jugeant, disputant,
Ne souffrait point qu'on lui tînt tête,
Voulait toujours avoir raison.
Mais tous nos jours ne sont de fête:
Avec lui dans une maison,
Un soir, par un hasard unique,
Se trouve un docteur de Paris,

De son père ancienne pratique,
Qui reconnaît notre marquis
Pour l'avoir vu dans sa boutique.
Ce jour-là même, on discutait
Important et grave sujet.
Le Marquis, à son ordinaire,
Parlait bien haut, criait bien fort
On ne pouvait le faire taire,
A maint raisonnable adversaire,
Qui lui prouvait qu'il avait tort,
Répondait avec insolence.
Lorsque enfin perdant patience,
Et choqué de tant de hauteur :
« Allons, allons, dit le docteur,
» Point d'injures, point de colère;
» Imitez monsieur votre père,
» Qui mettait de l'eau dans son vin. »
A ce mot, pâle, rouge et blême,
Notre marquis-cabaretier
Quitta la salle à l'instant même,
Et le lendemain Montpellier.

Ces deux traits suffiront, je pense,
Pour faire voir la différence
Du bon et du mauvais plaisant;
On rit de l'un avec estime,
On rit de l'autre en le blâmant.
Du sage, telle est la maxime :
« Toujours plaisanter à propos,
Sans fiel, sans dures épigrammes;

» Respecter, même en ses bons mots,
« Les hommes, et surtout les femmes. »

M. Famin.

A S. M. LE ROI DE ROME,

En lui faisant hommage de l'Hymen et la Naissance, Poésies en l'honneur de leurs Majestés Impériales et Royales.

Le jour où, couronné de roses,
Le Printemps, vainqueur des Hivers,
Couvrit de ses trésors divers
La pourpre auguste où tu reposes,
Les Muses, quittant les bosquets
Connus de Virgile et d'Horace,
T'offrirent aussi leurs bouquets,
Tribut des enfans du Parnasse.
Réunis en un seul faisceau,
Notre amour les fait reparaître ;
Des fleurs qu'en naissant tu fis naître,
Permets-lui d'orner ton berceau.

M. Arnault.

IMPROMPTU

A Mademoiselle H***, qui me demandait de lui trouver sur la sphère la ville d'Amathonte.

AIR : *Un soir, dans la forêt prochaine.*

Toi qui, sans être jamais lasse,
Charmante Eglé, d'un œil savant
Parcours sur ce globe mouvant
Le monde entier et sa surface ;
Dis-moi, ce lieu cher à l'Amour,
L'ignores-tu sans quelque honte,
Et peux-tu chercher Amathonte
Sans reconnaître ton séjour ?

Lorsque dans ton aimable empire
Tous les mortels sont attirés,
Aux lieux qui te sont consacrés,
Dois-je moi-même te conduire ?
Eh bien ! je vais guider Cypris
Dans cette ville enchanteresse,
Et moi, pour servir la déesse,
J'y serai guidé par le fils.

M. H. DE MONCLA.

LES DEUX RUISSEAUX,

FABLE.

Deux ruisseaux, maigres fils d'un mont du voisinage,
Côte à côte fuyant l'orgueil de leur berceau,
Parmi les joncs d'un marécage
Traînaient en gémissant leur mince filet d'eau.
L'un d'eux s'échappe à gauche; et voici qu'à sa vue
Un champ de verdure et de fleurs
A déployé soudain son immense étendue,
Et sa robe de cent couleurs.
« Adieu, mon frère, adieu; cette route nouvelle
Me sourit, et je cours où sa beauté m'appelle. »
Il dit, et ses flots amoureux
Descendent mollement au sein de la prairie.
Tant d'attraits variés tentent sa douce envie,
Pour les caresser tous, en détours sinueux
Il va, vient, fuit, revient, s'étend ou se replie,
Ne peut quitter des lieux si beaux,
Et liquide Prothée, en vingt petits ruisseaux
Se divise et se multiplie :
Mais imprudent qui suit la pente des désirs !
Bientôt le sol avide a bu l'onde épuisée.
Ruisseau se plaint trop tard à la plaine arrosée;
Il meurt, hélas ! au sein des fleurs et des plaisirs.
Cependant l'autre, plus sage,
Allait sans bruit son chemin,

S'en tenant au lit sauvage
Où le Hasard, un matin,
Lui dit : « Cours, et bon voyage ! »
Sur sa route, à la vérité,
Peu d'aimables métamorphoses ;
Roseaux fangeux, roc mal planté,
Bien plus d'épines que de roses.
Mais du petit trésor de ses modestes flots
Rien ne se perd. C'est peu ; des côteaux qui l'entourent
Les eaux en descendant viennent grossir ses eaux ;
Bientôt même à la fois, mille ruisseaux accourent,
Dans son sein élargi, verser en murmurant
Le tribut passager de leur limpide argent ;
Et de ruisseau qu'il fut lui-même,
Fleuve immense aujourd'hui, roulant majestueux,
Il porte sans péril aux vastes champs qu'il aime,
L'espoir, l'abondance et les jeux.

La volupté nous caresse,
Mais son sourire est trompeur ;
La raison parfois nous blesse,
Mais sous l'épine est la fleur.

M. Deguerle.

INVOCATION A LA SAGESSE.

Admirable Sagesse
Qui rends mon sort si beau,
Eclaire-moi sans cesse
De ton divin flambeau.
O déesse chérie !
L'homme, par tes faveurs,
Aux ronces de la vie
Mêle encor quelques fleurs.

Descends à ma prière,
Descends du firmament ;
Embellis ma chaumière
De ton aspect charmant.
Sans toi, ce lieu champêtre
Est dépourvu d'appas ;
Le bonheur peut-il être
Où la vertu n'est pas.

Viens dans ma maisonnette
Sourire à Fénélon,
Le plus digne interprète
Qu'eut jamais la raison.
Daigne en cet ermitage
Fixer la liberté,
Et le trésor du sage
La médiocrité.

Inspire-moi la joie
Qu'en mon petit manoir
Maint chantre ailé déploie
Du matin jusqu'au soir ;
Que ta main immortelle
M'accorde un autre bien,
La santé, sans laquelle
Tout le reste n'est rien.

Viens surtout, viens m'apprendre
A régler mes désirs,
A quitter, à reprendre
La coupe des plaisirs.
Viens, sous mon toit tranquille,
Qu'ombragent deux ormeaux,
Charmer avec Delille
Mon loisir et mes maux.

Loin de m'être importune
Comme à tes ennemis,
Tiens-moi lieu de fortune,
De maîtresse et d'amis.
Remplis mon cœur novice,
Mon cœur si combattu,
De haine pour le vice,
D'amour pour la vertu.

L'orage sur ma tête
Doit-il fondre soudain,

Permets qu'à la tempête
J'oppose un front serein.
Permets plutôt, Minerve,
Qu'au gré de mes souhaits,
Jusqu'au bout je conserve
Les douceurs de la paix.

Dans ce monde frivole
Guide mes pas errans;
Que ta voix me console
Au déclin de mes ans.
Fais qu'à ma dernière heure,
Si j'ai suivi ta loi,
La céleste demeure
Soit ouverte pour moi.

M. Dupont.

LE GASCON PRÉVOYANT,

ÉPIGRAMME.

Certain gascon, sans logis, sans manteau,
Restait immobile à la pluie.
Quelqu'un de crier : Gare l'eau.
— Où voulez-vous, cadédis! que je fuie ?
Il pleut partout, j'attends qu'il fasse beau.

M. Louet.

HOMMAGE A M. DELILLE.

Couronné d'un laurier fertile,
Pope élevait un temple au chantre d'Ilion :
Vous naissez, immortel Delille ;
Bientôt, dans vos accords, émule d'Amphion,
S'élève à votre voix un autel à Virgile,
Et vous êtes l'égal du cygne d'Albion ;
Vous n'étiez qu'interprète, et vous étiez modèle ;
La Nature vous dit : « Deviens original. »
Simple, riant, fécond et sublime comme elle,
Tel que l'astre du jour, vous brillez sans rival.
O chantre dont le ciel voulut orner la terre,
Qu'il daigne encor long-temps vous laisser parmi nous !
Vous nous consolez de Voltaire....
Qui nous consolerait de vous !

M. J. B. D. Lavergne.

MOT DE RIVAROL.

Un jour, qu'entouré d'érudits,
Rivarol avait peine à se faire comprendre :
« Ils sont là, disait-il, huit à dix beaux esprits
Qui se cotisent pour m'entendre. »

M. Kérivalant.

A GASCON, GASCON ET DEMI;

CONTE.

Tous les Gascons sont-ils menteurs ?
Je n'en sais rien ; mais ils sont grands conteurs.
Trois exemples, je crois, vont démontrer la chose.
Primò, certain Gascon, fier à bras, sans esprit,
Principal objet de ma glose;
Puis celui qui l'interrompit,
Et moi, comme eux Gascon, qui pourtant me propose
De vous faire du tout un fidèle récit.
Fidèle? direz-vous, on ne saurait le croire;
Il est Gascon, cela ne se peut point.
Eh bien ! ne croyez pas, mais riez de l'histoire:
Vous amuser c'est le grand point.
Voici le fait : Des bords de la Garonne,
Depuis deux jours dans les murs de Paris,
Venait d'arriver un *Pays*
Qui se vantait de ne craindre personne.
Dans un cercle nombreux admis,
Notre héros, que rien n'étonne,
Se met à conter ses exploits :
Non ses exploits réels, mais exploits qu'il invente.
Lui seul avait mis l'épouvante
Dans deux bataillons à la fois;
Et s'en fût-il présenté trois,
Sa victoire, aussi sûre, eût été plus brillante.

Si l'on excepte la mort,
Le grand homme avait du sort
Subi toutes les épreuves,
Et de son cœur indompté
Il avait, avec fierté,
Chaque fois donné des preuves.
Le redresseur des torts, le défenseur des Veuves,
Le protecteur de la Beauté,
Le fameux chevalier de la Triste-Figure,
Sur lui ne l'eût point emporté;
Et pour une seule aventure
De nos paladins d'autrefois,
Le nôtre en pouvait conter trois,
Chacune plus digne de gloire,
Plus illustre, et surtout plus difficile à croire.
Il les rapportait sans pitié;
Le détail du combat, celui de la victoire,
L'*in manus* des mourans étaient dans sa mémoire,
Et dans son long discours rien n'était oublié.
Remarquez qu'entre chaque histoire
Il se gardait de mettre une interruption,
Et qu'habile dans l'art de la transition,
Il imposait silence à tout son auditoire.
Un autre Gascon, mieux appris,
Se trouvait dans la compagnie;
Il avait dès long-temps pris les mœurs de Paris:
Quoiqu'il gardât un peu l'esprit de sa patrie,
Il n'avait presque plus d'accent,
Montrait assez de modestie;
Enfin, voyez quel changement

Pour un homme de la Garonne !
Il parlait de lui rarement,
Payait ses emplettes comptant,
Et n'allait dîner chez personne.
De son pays pourtant, comme je vous l'ai dit,
Il conservait un peu l'esprit.
Voici comment : il mentait à merveille ;
Il s'aperçut que le conteur,
Depuis long-temps, de l'auditeur
Fatiguait l'attentive oreille.
Il n'osait l'interrompre, il était trop poli ;
Mais il conçut un plan, et le voici :
De son mensonge il faut lui faire honte,
Dit-il tout bas, et je veux l'empêcher,
S'il s'interrompt pour se moucher,
De reprendre le fil du conte.
Il fut heureux, car l'autre se moucha.
Prenant aussitôt la parole :
C'est peu de chose que cela ;
Votre aventure est assez drôle,
Mais ce n'est rien que faribole
Au prix de ce qui m'arriva.
Un soir, revenant de Marolle,
Ecoutez.... Avec soin le premier écouta,
Espérant mettre cette histoire
Quelque jour dans son répertoire :
Voyons s'il s'en emparera.
J'étais sur mon cheval, la nuit était obscure,
Et par un chemin creux il me fallait passer ;
Je craignais mauvaise aventure,

Et je ne cessais d'y penser,
Quand j'aperçus, à certaine distance,
Trois Egrillards, de qui la contenance
Semblait me menacer.
Ils étaient trois, j'étais seul : comment faire?
Heureusement ils étaient divisés.
A tous, séparément, il faut avoir affaire,
Me dis-je, et sous mes coups ils seront écrasés.
Me voilà donc, nouvel Horace,
Tout prêt à repousser le premier Curiace.
Dans mon calcul, j'avais raison.
Un pistolet à chaque arçon
Pouvait, en ce péril extrême,
Renverser le premier et tuer le second:
Mon sabre me restait pour tuer le troisième.
J'approche fièrement, et le premier larron
De mon cheval saisit la bride;
Je l'étends sur le sable, il va trouver Pluton
Le second, d'un air intrépide,
S'avance, et je m'avance aussi.
Je lâche un coup; mais celui-ci,
En baissant la tête, l'esquive.
Se tenir sur la défensive,
Ce n'était pas le cas ici;
Le troisième pouvait ainsi
Gagner du terrain; puis en traître,
Avec l'autre devenu maître,
Me frapper à bras raccourci.
Pour éviter cet accident funeste,
Prenant mon grand sabre à la main,

Je m'élance avec feu contre le plus voisin,
Et déployant la force qui me reste,
Je l'étends mort sur le chemin,
Fier d'avoir délivré l'Etat de cette peste.
Ici le conteur s'arrêta.
L'autre Gascon, rempli d'une surprise extrême,
S'écrie incontinent: Mais que fit le troisième?
— Oh! le troisième.... il me tua.

M. Buhan.

LE RETOUR DU PRINTEMPS,

Célébré par un Septuagénaire.

Éole a renfermé dans ses grottes profondes
Les tyrans dont le souffle emprisonna les ondes;
Zéphyre va régner. Je crois voir aujourd'hui
Le Printemps, sur un char paré des mains de Flore,
Dans nos champs parfumés descendre avec l'Aurore;
Et je crois renaître avec lui.
Philomèle a gémi, la Nature s'éveille.
De ce jeune tilleul, que les rameaux sont verds!
Qu'il rafraîchit mes yeux!.... C'est ainsi qu'à l'oreille
Plaît un son répété qui termine un beau vers.
Théone me sourit; sur sa bouche vermeille
Se fond la glace des hivers.

M. Ximenez.

LES CHEVALIERS FRANÇAIS,

CHANT HÉROÏQUE.

Quand de Napoléon le règne nous rappelle
Des anciens Chevaliers les plus brillans succès,
De dix siècles de gloire historien fidèle,
Comment ne pas chanter les Chevaliers français ?

On célèbre en tous lieux leurs exploits, leur vaillance,
Et leurs douces vertus dans le sein de la paix ;
On voit les peuples, même étrangers à la France,
Citer avec transport les Chevaliers français.

Bayard!... à ce nom seul quel Français ne s'enflamme?
Bayard, franc chevalier, ne se dément jamais ;
Fidèle à son pays, à son prince, à sa dame,
S'il succombe, il périt en Chevalier français.

Ainsi Montebello, ce guerrier dont l'histoire
A nos derniers neveux redira les hauts faits,
Reçut le coup mortel dans les bras de la gloire,
Et mourut en héros, en Chevalier français.

Tout nous rappelle enfin les jours si mémorables
Où les rois combattaient au rang de leurs sujets,
Et se rendaient encor plus grands, plus redoutables,
En s'honorant du nom de Chevalier français.

M. Blanchard de la Musse.

ATYS ET CYBÈLE,

TRADUCTION DE CATULLE.

Atys précipitant sa course vagabonde,
Sur son navire ailé franchit le sein de l'onde,
Et des bois phrygiens perce la profondeur.
Là, d'un caillou tranchant il arme sa fureur;
Là, dans l'horreur des bois, sa rage est assouvie;
Sa rage a mutilé l'organe de la vie.
Déjà son sang rougit tous les lieux d'alentour;
Il fait frémir le fifre et gronder le tambour,
Pousse des cris aigus, et sa voix effrénée
Rassemble autour de lui sa troupe efféminée.
« Volez et bondissez sur la cime des monts,
» Du Dyndymène altier, ô troupeaux vagabonds!
» Amis, vous qui, suivant mon ingrate fortune,
» Avez bravé pour moi la haine de Neptune;
» Vous qui tous insultant aux faveurs de Vénus,
» Dans ses piéges lascifs n'êtes plus retenus,
» Tous, suivez votre maître au temple de Cybèle.
» Entendez-vous de loin sa voix qui nous appelle?
» Au bruit de la cymbale, aux sons perçans des cors,
» Le mode phrygien joint ses graves accords.
» La Ménade seconde un front chargé de lierre;
» Ses cris roulent au loin dans la forêt entière;
» L'ivresse à redoublé ses pas tumultueux;
» Joignons à ses transports nos bonds impétueux. »

A peine avait parlé la nouvelle Bacchante ;
Que s'agite à grands cris sa troupe impatiente ;
A d'effroyables chants la danse se confond ;
Le tympanum mugit, la cymbale répond.
Furieuse, égarée, horrible, haletante,
Du tambourin léger frappant la peau tonnante,
Atys franchit des bois le sommet escarpé,
Comme un taureau fougueux à son joug échappé.
Mais la fatigue enfin domptant leur cœur rebelle,
Ils tombent épuisés sur le seuil de Cybèle ;
Leurs yeux appesantis cèdent aux noirs pavots,
Et leur féroce ardeur s'éteint dans le repos.
Déjà l'astre au front d'or, de ses clartés fécondes,
Remplissait et les cieux, et la terre, et les ondes ;
Déjà ses prompts coursiers de l'orient vermeil
Repoussaient l'ombre humide et le léger sommeil ;
Atys s'est éveillé.... quelle surprise extrême !
Il regarde, il rougit, il se cherche lui-même,
Jette un cri d'épouvante, et courant vers les flots,
A d'impuissans regrets mêle de longs sanglots.
« O ma chère patrie ! ô fortuné rivage !
» Bords charmans que j'ai fuis, comme on fuit l'esclavage,
» Je ne vous verrai plus ! Au fond d'affreux climats,
» Sous ces monts orageux, hérissés de frimats,
» Éperdu, furieux, errant à l'aventure,
» Je dispute aux lions leur sanglante pâture.
» Patrie ! où te chercher, t'adresser mes regrets ?
» Du moins si mes regards, traversant les forêts,
» Au milieu de mes pleurs, dont j'inonde la terre,
» Apercevaient de loin le palais de mon père !

» O mon père ! ô patrie , ô désirs superflus !
» Stade , arène , palais , je ne vous verrai plus !
» Les Dieux ne m'ont laissé que l'horrible démence ;
» Malheureux ! ton supplice atteste leur vengeance !
» Moi , dans la fleur de l'âge , et si cher à l'Amour ;
» Moi , la gloire du ceste et l'honneur de ma cour ;
» Moi , dont les courtisans , sous le royal portique ,
» Briguaient d'un seul regard la faveur magnifique ;
» Moi , que des chants flatteurs invitaient au sommeil ,
» Dont les fleurs au matin parfumaient le réveil ;
» Vil ministre des Dieux , servante de Cybèle ,
» De moi-même moitié stérile et criminelle ,
» Je partage en ces lieux , que j'ai remplis d'effroi ,
» Les antres des lions , moins barbares que moi. »
Il exhalait ainsi sa plainte injurieuse ;
Elle indigne les cieux. Cybèle , furieuse ,
Détache de son char un lion rugissant ,
Et redouble en ces mots son courroux menaçant :
« Va , cours , punis l'ingrat ; rends-lui mon esclavage ,
» Enfonce dans son sein l'aiguillon de ma rage ;
» Que ta queue en fureur frappe tes vastes flancs ;
» Que ton cou musculeux roule tes crins sanglans ,
» Que ta terrible voix jette au loin l'épouvante. »
Elle a dit : Le lion , dans sa rage écumante ,
Part , court , vole , bondit , renverse les forêts ;
Déjà regarde Atys , s'indigne à ses regrets ,
S'élance.... Atys s'enfuit , le monstre sur l'arène
L'atteint , et pour toujours la déesse l'enchaîne.
O reine de l'Ida , tu vengeas tes honneurs ;
Mais écarte de moi tes pieuses fureurs ;

Déesse, porte ailleurs tes transports frénétiques ;
Tu vends trop cher, hélas! tes faveurs prophétiques.

M. C. L. Mollevaut.

Catulle, traduction de M. C. L. Mollevaut, se trouve chez *F. Louis*, Libraire, rue de Savoie, n° 6.

VERS

Au jeune Alfred RÉGNIER.

Un Alfred, brillant dans l'histoire,
Fut législateur et guerrier ;
Dans quinze ans, à tes vœux la gloire
Ouvrira ce double sentier.
De tes aïeux, l'un* à la France
Donne son sang et ses exploits ;
L'autre**, noble organe des lois,
Toujours veille pour l'innocence.
Heureux enfant ! tu choisiras.
Mais de Thémis, mais de Pallas,
Le front est quelquefois sévère ;
Pour l'adoucir, tu leur diras :
Mesdames, regardez ma mère.

M. Evariste Parny.

* Le maréchal duc de Tarente.

** Le grand-juge, duc de Massa.

INÈS ET ROGER.

ROMANCE.

Dès mes plus jeunes ans,
Oui, c'est vous seul que j'aime,
Mon cœur est, je le sens,
Plus à vous qu'à moi-même :
Vous eûtes mes amours,
Vous les aurez toujours.

C'est en ces mots qu'un soir,
Dans la forêt de Chelle,
A Roger de Beaunoir,
Parlait Inès la belle ;
Et près d'eux, dans le bois,
Courait un chien danois.

Mais voici qu'un guerrier
Survient par aventure,
Et du beau chevalier
Convoite la future.
Allons, cède-la moi,
Dit-il, ou défends-toi.

Viens, lui répond le preux,
C'est moi qui te défie.

Et tandis qu'autour d'eux
L'herbe est déjà rougie,
Inès tranquillement
Attend le dénouement.

Mais lorsque vint la nuit :
Tiens, dit son adversaire,
Crois-moi, veux-tu, sans bruit,
Terminer cette affaire ?
Que la Dame entre nous
Fasse choix d'un époux.

Eh bien ! soit, j'y consens :
Choisis, ma Colombelle.
A ces tendres accens
Cette amante fidèle,
Pour suivre l'étranger
Abandonne Roger.

Roger, en bon chrétien,
Supportant cette offense,
Fort triste, avec son chien,
S'éloignait en silence ;
Quand l'étranger maudit
Le rappelle et lui dit :

Ce beau chien me plaît fort ;
Pardon, si je t'en prive.
Ah ! dit Roger, d'accord ;
Mais pourvu qu'il te suive.

Laissons à mon danois
La liberté du choix.

Aussitôt l'indiscret
Y consent et l'appelle :
Mais un chien ne saurait
Changer comme une belle.
Celui-ci, sans bouger,
Resta près de Roger.

Mesdames, qui de vous
N'aurait eu sa constance?
Certes, nous savons tous
Ce qu'il faut qu'on en pense.
Soyez donc sans remords,
J'ai peint les mœurs d'alors.

M. S. E. Géraud.

LA SAGESSE MÉCONNUE.

A M***.

Je crois voir, à l'aspect d'un sage,
Un arbre nourricier qui balance son fruit,
Et répand une propice ombrage
Sur le front de l'ingrat dont le bras le détruit.

M. Ch. Mullot (de la Gironde).

LES FLÈCHES DE L'AMOUR.

TRADUCTION D'ANACRÉON.

Pour Cupidon, dans sa forge sacrée,
Avec le fer, Vulcain faisait un jour
Des traits légers. La belle Cythérée
Dans un miel pur les trempait tour à tour;
Et, dans un coin, l'impitoyable Amour
Mêlait le fiel à leur pointe acérée.
Ce furieux qui préside aux hasards,
Mars, brandissant sa lance meurtrière,
Encor souillé de sang et de poussière,
Entre, et d'abord rit de ces faibles dards.
« Tu vas juger, pour prix de ton audace,
» Si celui-ci mérite tes mépris, »
Lui dit l'amour; le trait suit la menace.
Mars est frappé; de ses lèvres Cypris
Laisse échapper un sourire céleste;
Mars abattu, dit, poussant un soupir:
« Ote ce trait, je ne puis le souffrir. »
« Il est bien là, dit l'Amour, qu'il y reste. »

M. de Saint-Victor.

SAPHO.

CANTATE.

En proie aux tourmens de l'amour,
De Lesbos la Muse immortelle
A vu fuir et fuir sans retour
Le beau Phaon, à son ardeur rebelle.
Nuit et jour, la mort dans le cœur,
Elle gémit, elle soupire;
Et les sons mourans de sa lyre
Disent encor le nom de son vainqueur.

Rien ne peut calmer sa souffrance:
Son âme, morte à l'espérance,
Ne vit plus que pour les douleurs:
C'est en vain que, dans son délire,
Elle veut préluder: les pleurs
Ont détendu les cordes de sa lyre.

Adieu, doux espoir du bonheur!
Adieu plaisirs, talens, dit-elle;
Phaon, hélas! est infidèle;
Il prend ma vie en reprenant son cœur!

Je me vois la triste victime
De ma crédulité;
Et Phaon me punit du crime

De l'avoir écouté.
A la faiblesse de mon âme
Je dois son changement,
Et l'excès même de ma flamme
Me ravit mon amant.
C'est en vain que ma voix, ma faible voix t'implore;
Le parjure Phaon se dérobe à mes feux,
L'ingrat, de Sapho qui l'adore,
Dédaigne les soupirs et repousse les vœux.

Lorsque sa voix enchanteresse,
Sa voix, cet organe imposteur,
Dans tous mes sens portait l'ivresse,
Portait l'amour dans tout mon cœur,
Ravi de le voir, de l'entendre,
De sa constance trop certain,
Ce cœur, hélas! fidèle et tendre,
Défiait les coups du Destin.

Que n'ai-je mieux connu son âme
Avant de connaître l'amour!
Je ne sentirais pas la flamme
Qui me dévore nuit et jour.
Victime désormais d'un destin inflexible,
Gémissant sous le poids d'un trop lent repentir,
Je succombe à mes maux, et deviens insensible
A force de sentir.

Leucade, mets fin à mes peines,
Rocher, l'effroi des matelots;

Le feu qui consume mes veines,
Ce feu s'éteindra dans les flots.

Vaste sein d'Amphitrite, empire de Neptune,
Qui de Vénus fut le berceau,
De la triste Sapho, que poursuit l'infortune,
Deviens aujourd'hui le tombeau.

Et toi, l'artisan de ma mort,
Cruel amant, amant volage,
Si le destin ou le remord
Te ramène sur cette plage;
De ce rocher, puisse l'écho,
Sensible à ma juste prière,
Te dire le nom de Sapho,
Et te poursuivre encore à ton heure dernière.

Mme DE VALORI.

A TEL COMPOSITEUR.

Mes vers sont mauvais, tu le dis;
Peut-être l'argument n'est-il pas sans réplique:
Mais fais-moi le plaisir de les mettre en musique,
Chacun sera de ton avis.

M. VIGÉE.

L'AMI DU JOUR,

OU

LE FERMIER ET LE CHAT;

FABLE.

La flamme avait détruit une maison des champs
Dont l'hôte infortuné n'avoit plus de ressource.
Pas un sou vaillant dans sa bourse,
Adieu, valets, amis, parens;
Tout l'abandonne en proie à sa douleur cruelle.
Quoi! les bêtes comme les gens?
Non, j'en excepte un chat qui, par des cris perçans,
Annonce qu'à son maître il est toujours fidèle.
—Toi seul, mon cher Mitis! ne m'as donc point quitté?
S'écria le pauvre homme, en lui faisant caresse.
Que n'ai-je encor quelque richesse,
Pour mettre un digne prix à ta fidélité?
Du moins, que l'amitié partage
Ce que possède l'amitié.
Du trésor qui me reste accepte la moitié:
C'est peu de chose, hélas!... un morceau de fromage.
— Bon! je l'avais flairé, dit à part-soi le chat,
S'avançant d'un air hypocrite.
A peine sur la table a-t-on servi le plat,
Que notre animal scélérat
Saisit le tout et prend la fuite.

M. LE BAILLY.

LE TASSE,

ODE*.

L'aigle immortel de Méonie,
Le chantre d'Achille et d'Hector,
Sur les campagnes d'Ausonie
A déployé ses ailes d'or :
Au sacré tombeau de Virgile **
Il vole, du laurier fertile
Cueille le plus jeune rameau,
Et vient dans les murs de Sorrente
Parer de sa feuille odorante
Le front d'un enfant au berceau.

A peine tes jeunes années
Auront fui sur l'aile du temps,
Enfant aux nobles destinées,
La gloire applaudira tes chants.
Telle, sous le ciel de Golconde,
La tige naissante et féconde

* Cette Ode a remporté le premier prix de poésie au jugement de l'Académie des Jeux Floraux ; elle a obtenu l'*unanimité* des suffrages. (*Note de l'éditeur.*)

** *Sacrés murs* que n'a pu conserver mon Hector.
Racine, *Andromaque.*
(*Note de l'auteur, ainsi que toutes les suivantes.*)

S'enrichit d'heureuses primeurs ;
Le jour le plus pur la colore ,
Et les fruits qu'elle fait éclore
Devancent la saison des fleurs.

J'entends le clairon héroïque.
Clorinde , Tancrède , Aladin ,
L'Asie et l'Europe et l'Afrique
Se choquent aux bords du Jourdain.
Dans les profondeurs du Tartare
La trompette rauque et barbare
Appelle aux combats les enfers ; *
Et des milices immortelles
L'Archange aux flamboyantes ailes
Guide les drapeaux dans les airs.**

Mais sur les plaines de Neptune
Quel char aux suaves odeurs
Porte aux îles de la fortune ***
Ce guerrier qu'enchaînent des fleurs ? ****
Renaud , oubliant l'Idumée ,

* Chiama gli habitator de l'ombre eterne
Il rauco suon de la tartarea tromba :
Treman le spatiose atre caverne , etc.
Canto IV.

** Canto XVIII.

*** *L'isole di Fortuna* (les îles de la Fortune) , expression adoptée par le Tasse comme plus poétique que celle d'*isole felici* (îles fortunées) , dont il se sert pourtant ailleurs.

**** Canto XIV , st. 68 , 69 , 70.

(1) Il rauco suon de la tartarea tromba

De la pelouse parfumée
Y foule la molle fraîcheur :
Vainement sa gloire en soupire ;
Armide a vaincu d'un sourire
Ce bras qui semait la terreur.

Ah ! d'une Armide plus touchante
Il connut le charme vainqueur,
Le jeune Cygne de Sorrente.
Heureux, s'il cachait son bonheur !
Léonor *, ta douce féerie
Le retient dans l'île fleurie
Où s'ouvre la rose d'amour.**
O revers ! ô terreur profonde !
L'île s'ébranle, le ciel gronde,
Et le charme fuit sans retour.***

Dans ces cachots, dans ces ténèbres,
Quel est ce criminel aux fers ?
Il pleure... Sur ces murs funèbres
Sa main vient de tracer des vers !
Ah ! c'est le peintre d'Herminie,
C'est le Tasse, c'est le Génie ;
Mais c'est le Génie insensé.****
Les douleurs ont usé son âme :

* Sœur d'Alphonse, duc de Ferrare.
** *Cogliam d'amor la rosa*, etc. Canto XVI.
*** Allusion aux dernières stances du même chant.
**** *Non sano di mente*, etc. *Voyez* la Vie du Tasse.

De longs regrets, un cœur de flamme
Restent seuls au Tasse éclipsé.

Barbare Alphonse ! dont l'outrage
Ote un grand homme à l'Univers,
Tremble ! le monde d'âge en âge
Entendra le bruit de ses fers.
Vengeur du faible qu'on opprime,
Dieu ne garde pas seul au crime
Une affreuse immortalité :
Comme lui, l'histoire équitable
Condamne un prince inexorable
A l'infernale éternité.

Aux yeux de l'auguste victime
Le Destin, lassé de punir,
Fait briller l'espoir légitime
D'un plus favorable avenir.
Sur ces bords que le Tibre arrose,
Où l'ombre d'Ennius repose
Dans le tombeau de Scipion,
J'entends la ville aux sept collines,
Répéter les hymnes divines *
Du chantre immortel de Sion.

Oui, Rome ! devance l'histoire,
Venge le Tasse, il vit encor :

* Je croyais entendre le divin Orphée chanter les *premières hymnes*, etc. *Emile*, tome III, page 105 de l'édition in-12 de Genève.

Hâte-toi.... sur le char d'ivoire
Porte-lui la couronne d'or.
Qu'une pompe auguste et chrétienne
Rende à la roche tarpéienne
Ses vieux triomphes abolis ;
Et toi, Capitole sublime !
Ouvre à l'Homère de Solyme
Tes portiques enorgueillis.

Le Capitole !... sur la route
Que le char devait parcourir,
Trois fois l'airain sonne... j'écoute...
Un saint temple vient de s'ouvrir.
De l'enceinte silencieuse
Une lampe religieuse
Eclaire le dôme noirci.
J'entre à sa paisible lumière,
Et je lis, penché sur la pierre :
« Les os du Tasse sont ici.* »

Qui que tu sois, mortel célèbre,
Qu'opprime un sort injurieux,
Devant cette pierre funèbre
Apprends à pardonner aux Dieux.
Cet astre que le Perse adore,**
Et que le Samoyède implore
Dans la longue nuit des hivers,

* *Torquati Tassi ossa hîc jacent.*

** Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

BOILEAU.

Céleste image du Génie,
Voit-il sa lumière impunie
Eclairer en paix l'univers?

Non, non, vaincu par la tempête
Au sein de l'empire étoilé,
Souvent le Dieu cache sa tête,
Lumineux encor, mais voilé.
Entouré de flammes livides,
Au fond des ténèbres humides,
Il semble décroître et pâlir:
Sous le voile impur qui l'outrage,
Il marche d'orage en orage,
Et la nuit vient l'ensevelir.

O Tasse! voilà ton histoire,
Ta mort, ton immortalité.
Il reçut des mains de la gloire
La coupe de l'adversité.
Enfin son triomphe s'apprête:
De chants de victoire et de fête
Un peuple entier remplit les airs.
Arrête, peuple magnanime!
Le triomphateur.... la victime
Expire au bruit de tes concerts.

Tout près de son heure dernière,
« Brûlez, disait-il, mes écrits:
» Le temple obscur d'un monastère

» Cachera mes pâles débris.* »
L'infortuné, dans l'humble asile
Où du moins la vertu tranquille
Echappe à ses persécuteurs,
Sous la pierre étroite et modeste,
Redoute encor l'éclat funeste
D'un nom payé par tant de pleurs.

Hélas! quand déjà l'espérance
Lui promet des lauriers lointains,
Si le grand homme, à son enfance,
Pouvait lire dans ses destins,
Quels maux! quelle orageuse vie!
Ah! qu'avec terreur du génie
Il repousserait le flambeau!...
O toi dont la gloire est l'idole,
Va d'un pas ferme au Capitole;
Ne regarde pas ce tombeau.

M. Victorin Fabre.

* Le Tasse demanda comme une faveur d'être enseveli sans pompe dans l'église du couvent de Saint-Onuphre. Il pria le cardinal Cinthio de brûler son poëme sur la Création, qu'il laissait imparfait. Il ajouta même la prière de rassembler le plus qu'il serait possible des exemplaires de sa *Jérusalem*, et de les livrer aux flammes.

IMAGE DE LA VIE,

Imitation de ces vers de MÉTASTASE : *L'onda dal mar divisa, etc.*

Du vaste océan séparée,
L'onde, pour long-temps égarée,
Arrose montagne et vallon ;
Elle voyage dans les plaines,
Ou s'arrête dans les fontaines
Qui la retiennent en prison.
Jamais on ne la voit tranquille :
On l'entend gémir, chaque jour,
Jusqu'au moment de son retour
A la mer, son premier séjour,
A la mer, son dernier asile.

Ainsi l'homme, après bien des maux,
Arrive au bout de sa carrière,
Et n'a qu'à son heure dernière
L'espérance d'un doux repos.

M. J. BLONDEAU (de Commercy).

A SOPHIE.

Quoi ! par l'Amour vous défendez
Que mon cœur se laisse conduire !
A l'ennui des froids procédés
Avec vous il faut me réduire !
Jeune Sophie ! y pensez-vous ?
Non, j'en suis certain. Entre nous
Raisonnons un peu ; la Prudence
Ne saurait le désapprouver :
Raisonner, c'est déjà prouver
Que je respecte la défense.
Vous êtes belle, je le vois ;
Mais je me suis dit mille fois :
A la beauté, sot qui s'attache.
La beauté trop souvent nous cache
Un esprit méchant, un cœur faux,
Sous un agrément cent défauts.
Sauriez-vous feindre ? Je l'ignore.
Je vous observe dès long-temps ;
Je trouve en vous cent agrémens,
Et pas un seul défaut encore.
Si j'en crois nos hommes charmans,
Un vernis de coquetterie
A la femme la plus jolie
Donne des traits plus séduisans.
Eh bien ! vous, contre l'ordinaire,
Car, à votre âge, de flatteurs,

E.

De soupirans, d'adorateurs,
S'entourer est la grande affaire ;
Sans le vouloir, vous savez plaire ;
Et si vous fixez tous les cœurs,
Franchement vous n'y pensez guère.
Je fais très-grand cas des talens ;
Oh ! je les aime à la folie.
Par exemple, à de doux accens
Lorsqu'un tendre instrument s'allie,
Je n'y tiens pas.... Sur tous mes sens
J'éprouvais bien cette puissance
Hier, dans un de ces instans
Où sans dessein, par complaisance,
Vous me chantiez une romance
Dont je me souviendrai long-temps.
A présent, que vais-je vous dire ?
Que, même de la liberté
Amant épris jusqu'au délire,
Je pourrais me laisser séduire
Par un agréable sourire,
Par des yeux où la volupté
Parle et se tait, craint et désire,
Par une taille où l'on admire
Et la grâce et la majesté
De l'aimable Divinité
Qui range tout sous son empire ;
Mais réunissez chaque trait
Que j'imagine et multiplie
Pour faire une femme accomplie,
Que verrez-vous ? Votre portrait.

Il n'est donc plus temps de défendre :
Malgré vous j'ai dû m'enflammer ;
Puisque je porte une âme tendre,
Malgré vous je dois vous aimer.
A tort vous me croiriez coupable
Quand je ne suis que malheureux ;
Cessez, s'il se peut, d'être aimable,
Et je cesse d'être amoureux.

M. Vigée.

VERS

A Madame B***, le jour de son Mariage, en lui adressant l'Art Épistolaire.

Au mois de mai, du sein de Flore
On voit naître jolis boutons ;
Ainsi d'aimables rejetons
De vous ne manqueront d'éclore.
J'ai pour ces gentils nourrissons,
Non pour vous, écrit ces leçons :
A vous, semblables bagatelles !..
Ce serait un grossier écart ;
Comment vous présenter un *Art*
Dont vous offrez tant de modèles ?

M. Hyacinthe Morel.

LE DÉPART.

Pays charmant, humble séjour,
Asile heureux de l'innocence,
Où j'ai vu ma paisible enfance
S'envoler ainsi qu'un beau jour ;
Toi qui redis à ma mémoire
Ces rêves d'amour et de gloire
Qui m'enchantèrent tour à tour,
Je te fuis; et dans ma tristesse,
Sur tes coteaux délicieux
Je n'ose plus jeter les yeux.
Et toi qu'adora ma jeunesse,
Toi, mon bien, ma vie et mes Dieux,
Unique objet de ma tendresse,
Reçois mes pénibles adieux.
Hélas ! mon âme se déchire
En quittant ce lieu de bonheur !
Plaisir, espoir, tendre délire,
Vous ne charmerez plus mon cœur ;
Dans mes mains, brise-toi, ma lyre,
Je n'emporte que ma douleur !

M. Wa....

STANCES A MA MÈRE.

Je vous salue, ô champs où mon enfance
Trouva long temps de paisibles destins :
Joli verger, cher à ma souvenance,
Témoin discret de mes jeunes larcins !
Avec plaisir je revois ce bocage ;
Ma mère, ici, chaque jour vient errer :
Arbres fleuris, je sens qu'à votre ombrage,
L'air est pour moi plus doux à respirer.

J'ai parcouru des lieux que la nature
Sut embellir de ses dons précieux ;
Ce beau vallon, où l'onde encor murmure
Les chants divins de Pétrarque amoureux :
Mais là, mon cœur souffrait loin de ma mère,
D'un plaisir pur il ne palpitait pas ;
Car sans espoir j'aurais, sur cette terre,
Voulu saisir la trace de ses pas.

On croit en vain que la rive étrangère
Charme les yeux par un aspect nouveau ;
De l'homme, ici, l'existence éphémère
Sur tous les bords offre même tableau :
Il peut goûter, banni de sa patrie,
Mêmes plaisirs en de lointains climats,
Peut-être aussi retrouver une amie,
Sa mère, hélas ! il ne la trouve pas !

D'autres, suivant la Fortune infidèle,
Voudront changer de patrie et de cieux ;
Près de ma mère un sort plus doux m'appelle,
Près d'elle sont mon pays et mes Dieux.
Heureux celui que la soif de connaître
N'entraîne pas loin du natal séjour !
Sans cesse il voit celle qui l'a fait naître,
Et pour tous deux la vie est un beau jour.

M. René.

L'ENFANT ET LE LINOT.

FABLE.

Depuis long-temps captif dans une étroite cage,
Un linot suppliait Fanfan
De le rendre à la vie, à l'amour, au bocage.
Que fit notre petit tyran ?
Car l'homme, hélas ! l'est à tout âge,
Ce que font tous les jours de bons maris, dit-on,
Pour rendre leurs moitiés sages en dépit d'elles,
Il lui rogna d'abord les ailes,
Ensuite il ouvrit sa prison.

M. T. Q.

LE TOMBEAU DE L'INCONNU,*

ÉLÉGIE.

Bois où le chantre de Julie
Promena long temps ses douleurs,

* Une aventure qui porte avec elle un touchant intérêt, contribue à répandre un air sombre et mélancolique dans les bois d'Ermenonville, tout peuplés, d'ailleurs, des douloureux souvenirs qu'y a laissés un homme peut-être plus étonnant par la bizarrerie de ses mœurs que par ses écrits, sublimes productions du génie!

Un jeune homme, dont le nom est encore ignoré, après avoir passé à Ermenonville quelques jours consacrés à la bienfaisance, s'y donna la mort, priant, par une lettre trouvée sur lui, qu'on voulût bien l'enterrer dans la forêt. Ce désir a été accompli, et l'on voit encore son tombeau, appelé par les habitans *le Tombeau de l'Inconnu.* Plusieurs années après ce triste événement, deux femmes arrivées en chaise de poste, s'étant fait conduire vers le lieu où repose cet infortuné, l'une d'elles écrivit sur le mausolée le quatrain suivant:

Loin que mes larmes se tarissent,
Le temps ajoute à ma douleur;
Et plus tes cendres refroidissent,
Plus je sens consumer mon cœur.

Elles s'en allèrent ensuite sans faire les moindres révélations sur ce jeune homme, qu'elles paraissaient cependant avoir bien connu. (*Note de l'auteur.*)

Et vit s'éteindre dans les pleurs
Le triste flambeau de la vie !

Bois où l'on aime à s'égarer !
Venez me couvrir de vos ombres ;
Dans vos retraites les plus sombres ,
Permettez-moi de pénétrer.

Tout , de mon âme désolée ,
Tout ici nourrit la langueur ;
Tout respire une sainte horreur
Dans le fond de cette vallée.

Là se groupent de noirs rochers ;
Là , du sensible auteur d'*Emile* ,
L'ombre , au milieu d'un lac tranquille ,
Semble errer sous les peupliers.

J'entends sa voix douce et plaintive
Soupirer encor ses adieux ,
Et par des sons mélodieux
Attendrir l'écho de la rive....

Mais qui vient donc troubler la paix
De ma solitude profonde ?
Quoi ! je retrouverai le monde
Jusque dans le sein des forêts !

Que vois-je ?... Découvrant sa tête ,
Qu'il incline pieusement ,

Vers un funèbre monument
Un vieillard s'avance, il s'arrête.

En ces lieux, qui peut l'attirer?
Quel but? quel intérêt si tendre?
Approchons. « Dis-moi quelle cendre,
Bon vieillard, tu viens honorer?

Sur ce rivage solitaire,
Quel mortel a vu de ses jours
Tout à coup s'arrêter le cours?
Dis-moi qui dort sous cette pierre? —

Portez un pas silencieux,
Mon fils, au fond de cette allée,
Et respectez ce mausolée,
Dernier séjour d'un malheureux.

Trahi par la beauté chérie,
Il s'exila loin de ses yeux,
Et d'un voile mystérieux
Voulut envelopper sa vie.

Mais bientôt sur ce triste bord,
Conduit par la Mélancolie,
Lui-même, d'une main hardie,
S'ouvrit les portes de la Mort.

Ecarte de lui ta vengeance,
O mon Dieu! S'il fut criminel,

Par les rigueurs d'un sort cruel
Il a mérité ta clémence.

Criminel ! lui dont les secours,
Dont la touchante bienfaisance,
Contre les maux de l'indigence
Ont su prémunir mes vieux jours!

Ah! mon fils, mon âme oppressée
Dans ces lieux aime à s'épancher ;
La fleur qu'ombrage ce rocher,
Croît de mes larmes arrosée! »

Soudain, pour cacher ses douleurs,
Quoiqu'il détournât son visage,
Au milieu des rides de l'âge
J'aperçus des ruisseaux de pleurs.

Répondez, Riches de la terre,
Grands si vains et si dédaigneux,
Quand vos restes, de vos aïeux
Iront rejoindre la poussière,

Peut-être, une dernière fois,
Entendrez-vous la flatterie
Lâchement louer votre vie,
Stérile en vertus, en exploits.

Mais, en sortant de sa chaumière,
Le pauvre viendra-t-il jamais

Exhaler de tendres regrets
Sur votre tombe solitaire ?

Etranger à vos vains plaisirs,
Loin d'un monde ingrat et volage,
Je reviendrai sous cet ombrage
Cacher ma peine et mes soupirs.

M. Gallois-Mailly.

L'OFFRANDE A APOLLON,

FABLE.

Au pied de l'autel d'Apollon,
Un Sage de la Grèce avait offert un don,
Implorant ses bontés divines.
Les vœux qu'il adressait étaient des plus pressans ;
Mais lorsque d'une main il prodiguait l'encens,
De l'autre il bouchait ses narines.
Un Augure, qui vient à s'en apercevoir,
Lui dit : Crains-tu l'odeur qu'exhale l'encensoir?
— Sans doute, répondit le Sage :
« L'encens avec justice honore les autels ;
» Mais s'il est pour les Dieux un légitime hommage,
» C'est un poison pour les mortels. »

M. le Bailly.

RÉPONSE

Au billet qu'on ne m'a point écrit.

Que de beautés, quel charme doux et tendre
Dans le billet qu'on ne m'a point écrit !
De son attrait je n'ai pu me défendre,
Il a séduit mon cœur et mon esprit.
Que je vous plains, ô vous, amant vulgaire,
Qui d'un billet mendiez la faveur,
Qui d'un billet pouriez-vous satisfaire.
Moi je suis loin d'y trouver mon bonheur.
On vous écrit sans chaleur, sans délire ;
On considère, on pense, on réfléchit,
Le cœur s'enflamme, on s'arrête, on rougit...
On ne dit pas tout ce qu'on voudrait dire !
Peut-on écrire un billet jusqu'au bout ?
Un cœur épris est toujours dans l'ivresse ;
On veut écrire avec délicatesse,
L'esprit s'en mêle, et l'esprit gâte tout.
Des passions quand on ressent l'empire,
On est muet, on ne peut s'exprimer ;
Et je soutiens qu'on ne sait point aimer,
Alors qu'on peut en parler ou l'écrire.
Pour moi je vois, je vous l'ai déjà dit,
Le sentiment et la délicatesse,
La passion, l'excès de la tendresse,
Dans le billet qu'on ne m'a point écrit.

M. F. Mayeur.

FRAGMENT

D'un poëme inédit sur PÉTRARQUE.

(Las d'être en butte aux rigueurs de Laure, Pétrarque prend enfin le parti de quitter Avignon, et d'aller vivre, dans le silence de la retraite, loin de l'objet de son amour.)

De Vaucluse bientôt l'aimable solitude
Vient offrir un asile à son inquiétude ;
C'est là qu'il va chercher un remède à l'amour.
Vaucluse ! lieu chéri, délicieux séjour !
Favorise les vœux de l'amant, du poëte ;
Puisses-tu voir Pétrarque, au sein de la retraite,
Savourer désormais les douceurs du repos,
Et trouver le bonheur dans l'oubli de ses maux !
Solitaires bosquets ! prêtez-lui votre ombrage ;
Pour le charmer, venez, sous leur épais feuillage,
Venez, heureux oiseaux ! soupirer vos chansons ;
Fleurs ! naissez sous ses pas ; croissez, tendres gazons !
Et toi, Zéphyr ! pour lui, viens, de ta douce haleine,
Parfumer le coteau qui domine la plaine.
Mais, hélas ! tel qu'un daim qui, dans le bois lancé,
Ne peut se délivrer du trait qui l'a blessé,
Pétrarque, atteint d'un trait plus douloureux encore,
Ne peut guérir son cœur d'un tendre amour pour Laure.
Ce n'est point cet amour effronté, suborneur,
Qui flétrit l'innocence, outrage la pudeur :

C'est cet amour fondé sur la délicatesse,
Que n'égare jamais une indigne faiblesse
Dont il laisse la honte aux vulgaires amans;
J'en atteste les vers si doux et si coulans,
Où Pétrarque inspiré par son heureux génie,
Plein de Laure, et fidèle au Dieu de l'Harmonie,
Sait prendre, varier le ton du sentiment,
Et nous fait admirer la maîtresse et l'amant.
Quel poëte, avant lui, sut mieux à la décence
Allier, dans ses vers, la grâce, l'élégance?
Quel autre connut mieux, du langage du cœur,
Et l'heureux abandon et l'aimable douceur?
Harmonieux, correct, tendre, mélancolique,
Son vers a la couleur du stile poétique;
Ce qu'il pense, il l'exprime en poëte, en amant,
Et le mot n'affaiblit jamais le sentiment.
Oh! comme ils sont touchans les accens de sa Muse!
Comme il sait attendrir les rochers de Vaucluse!
Lorsque les yeux en pleurs, soupirant ses amours,
Il s'écrie: Ah! sans Laure, il n'est point de beaux jours,
Sans elle rien ne peut m'attacher à la vie;
Tout m'afflige; la paix de mon cœur est bannie.
Vois ton ouvrage, Amour! sans cesse je me plains,
Je brûle, je soupire, et j'espère et je crains;
Je suis, de plus en plus, odieux à moi-même,
Et la mort est, enfin, pour moi le bien suprême.

M. Chas.

INVITATION A SOUPER.

Cœnabis bellè, etc.
MART., lib. XI, ep. 52.

Ami, chez moi soupe aujourd'hui,
Si tu n'as rien de mieux à faire;
Tu ne feras pas bonne chère,
Mais tu ne craindras point l'ennui.
La fraise odorante et vermeille,
Des légumes tout frais cueillis,
L'acide et piquante groseille,
La cerise au vif coloris,
De Palès l'onctueux laitage,
Les œufs durs et les œufs mollets,
Avec le modeste fromage,
Composeront nos premiers mets.
Faut-il mentir pour que tu viennes?...
Au second service, un jambon,
Les huîtres des plages lointaines;
Près de la truite et du saumon,
Le rouget vêtu d'écarlate,
Et la sarcelle délicate;
La gélinotte et le chapon,
Engraissés par la ménagère;
Une carpe prise en rivière;
Des tourterelles, des perdrix,
Et tout ce qu'aux tables splendides

De nos Gastronomes avides,
On sert de friant et d'exquis.
Je te promets bien davantage :
Après nos joyeux entretiens,
Tu me liras ton bel ouvrage....
Je ne te lirai point les miens.

M. DE KÉRIVALANT.

LA VALEUR GASCONNE.

Au moment d'aller à l'assaut,
Un gascon éprouvant à la fois mille alarmes,
Tremblait en saisissant ses armes,
A tel point que chacun riait du pauvre sot.
Mais notre enfant de la Garonne,
Voit que de son effroi tout le monde s'étonne :
Tout beau, Messieurs, dit-il au même instant ;
Votre erreur est un peu légère,
Je ne tremble pas ; seulement
Je frémis d'horreur en songeant
Au carnage que je vais faire.

H. JOS. CHAMBET.

LES VŒUX.

Imitation de Juvénal, fragment de la Satire X.

Parcourons l'univers du couchant à l'aurore,
Des bords fleuris du Gange aux rives du Bosphore,
L'erreur est en tous lieux. L'homme, dans ses liens,
Ne sait pas des vrais maux distinguer les vrais biens;
Sa raison, recevant de fréquentes atteintes,
Ne dirige jamais ses désirs ni ses craintes :
Le ciel est trop facile à ses vastes souhaits,
Et sa perte souvent suit les vœux qu'il a faits;
Le talent dans plusieurs est puni comme un crime,
Et de ses bras nerveux Milon est la victime.
Le riche voyageur, dans l'ombre de la nuit,
Palpite à chaque pas, s'effraie au moindre bruit,
Quand le pauvre tranquille, en poursuivant sa route,
Brave par ses chansons le voleur qui l'écoute.
Les vœux les plus communs dont on charge les cieux,
Vœux, hélas! trop souvent exaucés par les Dieux,
Les voici : « Dieux puissans, redoublez vos largesses,
Faites à mes voisins envier mes richesses! »
Ah! ce n'est point l'argile où se boit le poison!
Trop aveugles mortels! tremblez avec raison,
Quand d'un vin précieux la sève pétillante
Sourit dans un cristal à vos yeux qu'elle enchante;
Tremblez! pour son travail ce vase renommé,
Tient pour vous dans ses flancs le trépas renfermé.

. . . . . .

. . . . . .

« Prolongez de mes jours les restes languissans,
Dit aux Dieux le vieillard affaissé sous les ans. »
Que de maux toutefois assiégent son grand âge !
Les rides à longs traits sillonnent son visage ;
Sa peau n'offre à nos yeux qu'un masque desséché,
Semblable au tronc de l'arbre à la terre arraché.
Toujours quelque avantage embellit la jeunesse ;
C'est la beauté, la force, ou la grâce, ou l'adresse.
Mais voyez les vieillards, ils se ressemblent tous ;
Leur front chauve est courbé sur leurs tremblans genoux,
Leurs yeux sont sans couleur, leur voix faible et tiuui
S'éteint à chaque mot dans leur bouche livide,
Leur estomac débile implore le secours
Des seuls mets dont l'enfance alimente ses jours.
Des plus tendres accords la douce mélodie
Vient frapper vainement leur oreille engourdie ;
Les vins les plus exquis sont pour eux sans attraits ;
L'Amour, pour les percer, épuise en vain ses traits.
De la plus longue nuit remplissant la carrière,
Vénus même en leurs bras passerait toute entière,
Que Vénus elle-même y perdrait ses efforts,
Tant l'âge de leur âme a glacé les ressorts !
La fièvre seulement, dans ses accès funestes,
De leur sang appauvri peut ranimer les restes.
Oh ! combien d'autres maux qui, conjurés entre eux,
Attaquent à la fois un vieillard malheureux !
Quand même la vigueur le suivant avec l'âge,
De ses sens jusqu'au bout lui laisserait l'usage,

Que de malheurs encor s'attachent à ses pas !
Là, c'est un fils qu'il aime et qui meurt dans ses bras;
Ici, c'est un ami, c'est une épouse tendre,
Dont il faut à la tombe accompagner la cendre ;
C'est une fille, enfin, dont les aimables soins
Devaient de son grand âge adoucir les besoins.
Qu'une extrême vieillesse est un malheur extrême !
La Mort veut se venger sur tout ce qui nous aime;
Elle emplit nos maisons de débris et de deuil,
Et comme par lambeaux nous entraîne au cercueil !
Si Priam eût vécu quand, pour ravir Hélène,
L'audacieux Pâris fit voile pour Mycène,
Eût-il vu Troie en flamme et ses murs abattus ?
Son ombre eût joint en paix l'ombre d'Assaracus ;
Hector, environné de ses superbes frères,
L'eût fait porter en pompe au tombeau de ses pères ;
Et devant lui, Cassandre et Polixène en pleurs,
Des Troyennes en deuil auraient conduit les chœurs.
Il vit : il voit crouler l'éclat qui l'environne ;
Et trop faible guerrier, dépouillant sa couronne,
Il s'arme, et dans son sang honteusement traîné,
Tombe aux pieds de ses Dieux, qui l'ont abandonné,
Comme un bœuf vieillissant, rejeté des prairies,
Qu'égorgent sans pitié les mains qu'il a nourries !....
Ah ! ne demandons rien, et laissons faire aux Dieux :
Ils savent mieux que nous ce qui convient le mieux ;
Ils donnent ce qu'il faut, l'homme veut ce qu'il aime.
L'homme est plus cher aux Dieux qu'il n'est cher à lui-même;
Quand nous les implorons, sachons borner nos vœux;
Ayons un esprit sain dans un corps vigoureux,

Un cœur inaccessible à ces craintes serviles
Que la peur de la mort inspire aux âmes viles,
Et préférons toujours, s'il nous faut faire un choix,
Les fatigues d'Hercule aux mollesses des rois.
Pour aller au bonheur, qui dans nous seul réside,
Ecoutons la Sagesse, il n'est pas d'autre guide;
Dédaignons la Fortune, et brisons les autels
Qu'obtiennent ses faveurs des vices des mortels.

M. DE SAINT-MARCEL.

MADRIGAL IMPROVISÉ.

A Mesdemoiselles DECRÈS et KARAMI.

Couple aux appas purs et modestes,
Qu'un sort heureux rassemble ici,
Doux portrait des Vierges célestes,
Jeunes Decrès et Karami!
L'Amour, en balançant ses ailes,
Se fixe sur vos traits vainqueurs,
Surpris de voir en deux mortelles
Tous les charmes de ses trois sœurs.

M. MOREL (de BÉLESME).

L'AUTOMNE.

Déja les troupeaux languissans
Quittent ce vallon solitaire ;
Et de nos bosquets jaunissans
La froide haleine des Autans
Fane la parure légère
Dont les couronna le Printemps.

Les Aquilons, par intervalle,
Remplacent les tièdes Zéphyrs ;
Et l'Aurore, au front triste et pâle,
Rappelle en vain les doux loisirs
Sur la cabane pastorale.

Un brouillard sombre et nébuleux,
D'une teinte mélancolique,
Flétrit le tableau romantique
Que j'ai sans cesse sous les yeux.
Ces hameaux, ces vastes campagnes,
Me semblent maintenant déserts :
Bientôt le sommet des montagnes
Sera blanchi par les hivers.

Déjà la rose pâlissante
Que le Zéphir caresse en vain,
Sur sa tige faible et mourante
Penche son calice incertain.

Déjà tout languit sur la terre ;
Et l'arbre au front majestueux,
Qui naguère ombrageait ces lieux,
Voit se rouler sur la poussière
Sa dépouille errante et légère
Qu'entraîne l'Aquilon fougueux.

Triste image de notre vie
Et de l'inconstance du sort,
Partout la nature est flétrie
Par le souffle bruyant du Nord.
L'homme, qui bientôt cesse d'être,
Comme elle subit le trépas ;
Mais le Printemps la fait renaître,
Et nos jours ne reviennent pas.

Mme DE MANDELOT.

LE GASCON PRÉVOYANT.

CERTAIN Gascon était malade.
Un jour l'hôte qui le logeait
Vint lui signifier, d'un ton assez maussade,
De signer le montant de ce qu'il lui devait.
Le Gascon à ces mots faisant laide grimace,
Et de signer l'écrit se mettant en devoir,
Au bas du compte mit : « Si je meurs, je le passe;
» Mais si j'en reviens, à revoir. »

M. BOUTROUX.

LA CLOCHE DU MONASTÈRE.

ROMANCE.

« Que cet antique monastère,
» M'inspire un doux recueillement !
» Et de sa cloche solitaire,
» Que j'aime le balancement !
» Au châtel où j'ai pris naissance,
» Il me souvient que le beffroi
» Annonçait ainsi ma présence
» Quand je revenais du tournoi.

» Mais combien la cloche natale
» Pour mon âme aura plus d'attraits,
» Quand de ma fête nuptiale
» Elle ordonnera les apprêts !
» Héloïse ! ô ma bien-aimée !
» Seul trésor qu'implorent mes vœux,
» Oui, bientôt ma mère charmée
» Bénira de si tendres nœuds. »

Revenant de la Terre-Sainte,
Sous des habits de pélerin,
Ainsi parlait Gérard de Xaiute,
Aimable et jeune paladin.
La neige avait blanchi la terre,
Et loin du paternel séjour,

Il gagnait un vieux monastère,
Heureux d'espérance et d'amour.

Mais une lugubre harmonie,
Au sein du cloître a résonné.
La cloche tinte l'agonie
De quelque pauvre infortuné.
Il s'avance, et malgré la neige,
Aperçoit, au détour du bois,
Un long et funèbre cortége
De prêtres et de villageois.

— Mes amis, quel soin vous réclame?
Quel deuil vous rassemble aujourd'hui?
— Pélerin, priez pour une âme
Que le Seigneur rappelle à lui.
Ici près, meurt à son aurore
Un beau jeune homme comme vous:
Ah! du moins, s'il respire encore,
Venez l'assister avec nous.

Gérard les suit dans la vallée,
Plein de l'image du trépas;
Vers une chaumière isolée
Le cortége a guidé ses pas.
Il entre, ô fatale surprise!
Sous le manteau d'un troubadour,
Il reconnaît son Héloïse
Que la mort va priver du jour.

O Gérard! Gérard! lui dit-elle ;
Il est donc vrai ! Je te revoi.
Combien ton amante fidèle
A versé de pleurs loin de toi !
Sous cet habit, plus courageuse,
J'étais venue en ce séjour
Prier la vierge bienheureuse,
Et faire un vœu pour ton retour.

Mais tu le vois, plus d'espérance !
Mon heure dernière a sonné.
Adieu ; garde la souvenance
De notre amour infortuné.
Toi-même, au prochain monastère,
Place mon corps dans le saint lieu....
Elle dit, et quittant la terre,
Son âme s'envola vers Dieu.

Dès ce moment, la même enceinte
Reçut les vœux du chevalier.
Là, sans proférer une plainte,
Il passait les jours à prier.
Mais la nuit, si l'airain sonore,
Par les vents était balancé ;
Au fond des bois, jusqu'à l'aurore,
Il fuyait comme un insensé.

Enfin, de cette âme affaiblie,
Le ciel plaignit les longs tourmens ;

Une sombre mélancolie
Avança ses derniers momens :
Et cette cloche, qui naguère
Pour son amante avait sonné,
Apprit bientôt au monastère
Le trépas de l'infortuné.

M. S. Edmond Géraud.

MOT DE L'ABBÉ DE V....

Certain abbé, bel esprit très-mondain,
Au corps chétif, à l'étroite encolure,
Malgré cela gourmand outre mesure,
Tomba malade au sortir d'un festin.
Son Esculape aussitôt le condamne
A diète austère, avec juste raison,
Et veut, en sus, que pinte de tisane
Soit, le matin, son unique boisson.
Mon cher docteur, de ma frêle machine,
Lui dit l'abbé, vous avez, sur ma foi,
Décidément résolu la ruine;
Y songez-vous? m'ordonner pinte, à moi!
Hélas! mon corps tient à peine chopine.

M. Agniel.

ODE

A LA NYMPHE DE BLANDUSE.

O FONTAINE sacrée, ô toi qui me vis naître,
Nymphe de ce beau lieu!
Il faut nous séparer, et je te dis peut-être
Un éternel adieu.

Vespasien m'enlève à mon humble fortune;
Belle Nymphe, je pars:
Que la pompe des Cours va sembler importune
A mes tristes regards!

Quand les Muses en deuil, loin de Rome exilées,
S'enfuyant aux déserts,
Sur le penchant des monts, dans le creux des vallées,
Soupiraient leurs concerts;

Tu me vis rechercher, ô Nymphe de Blanduses!
Loin de la cour des rois,
La fraîcheur de tes bords, le doux loisir des Muses,
Le silence des bois.

Je cachais mon bonheur dans ta vallée obscure,
Et du monde oubliés,
Tous mes jours s'écoulaient comme cette onde pure
Qui s'enfuit à mes pieds.

Que de fois sur l'émail de tes rives fleuries,
Couché négligemment,
Je me laissai charmer aux longues rêveries
D'un vague enchantement!

Alors, cédant au Dieu dont le souffle m'inspire,
Je chantais, et mes vers
Suspendaient les ennuis du Faune qui soupire
Sous tes platanes verts!

Que l'ombre a de fraîcheur près de ce roc sauvage,
Où ton ruisseau naissant
Murmure à petit bruit, et baise le rivage
De son flot caressant!

C'est là que, respirant sous d'épaisses yeuses
Le parfum du matin,
Je pressais le retour des heures paresseuses,
Une lyre à la main.

Que demandais-je au ciel dans mon humble prière?
De vivre sous tes lois,
Et de mourir aux lieux où je vis la lumière
Pour la première fois!

Oui, lorsqu'au noir empire il m'eût fallu descendre,
Ton limpide ruisseau,
De son léger murmure eût réjoui ma cendre
Sous l'herbe du tombeau!

Bords sacrés, frais vallons, grotte sombre et discrète,
Tout près de vous quitter,
Je sens à vous parler une douceur secrète
Qui me vient arrêter !

Comme un amant qui part, détache avec tristesse
Sa couronne de fleurs,
Et tourne en soupirant sur sa belle maîtresse
Ses yeux mouillés de pleurs.

Mais, quoi ! de nos guerriers l'impatient courage
S'arrache aux doux repos,
Et sur les bords tremblans de l'Euphrate et du Tage,
Court planter nos drapeaux !

Tous les vrais citoyens, déployant dans nos villes
Une mâle vertu,
Etouffent l'hydre impur des discordes civiles,
A leurs pieds abattu.

Et moi, lâche Romain ! sur un lit de fougères
Je perdrais mes beaux jours
A chanter les Sylvains, les Dryades légères
Et les molles amours !

Le cygne, jeune encor, de son aile craintive
Rase à peine les flots,
Et de sa faible voix le son meurt sur la rive,
Oublié des échos ;

Bientôt il prend l'essor, et d'une aile puissante
S'élevant dans les cieux,
Fait monter de ses chants la douceur ravissante
A l'oreille des Dieux.

Ainsi d'un vol plus fier, au temple de Mémoire
Je m'élance aujourd'hui ;
Mes chants flattent César, César aime la gloire :
Ils sont dignes de lui.

Ce héros triomphant, des portes de l'Aurore
Ramena les beaux-arts ;
Leur flambeau rallumé doit éclairer encore
Le palais des Césars.

Un jour pur s'est levé, chassant la nuit profonde
Qui couvrait nos destins ;
Son fils règne avec lui, Titus, l'espoir du monde
Et l'amour des Romains !

Ses soldats indignés vont forcer les hommages
Des tyrans de l'Ocsus ;
Et Rome dans ses murs voit marcher les images
De cent peuples vaincus.

Sous un si digne chef, Rome enfin se console,
Et ses fils glorieux,
Comme aux antiques jours, montent au Capitole
Remercier les Dieux.

Le bruit de ses combats a fait trembler la terre ;
Mais ses puissantes mains
Méditaient, en lançant les foudres de la guerre,
Le repos des Humains.

Ainsi, quand des Titans l'audace triomphante
Soulevait les enfers,
Jupiter les renverse, et sa victoire enfante
La paix de l'univers.

M. L. M. DE CORMENIN.

4. fur Jupiter le 9. L. 24 août 1813. A.

ÉPIGRAMME.

ÉPRIS des charmes de Climène,
Tu veux, dis-tu, fléchir son cœur,
Et tu n'obtiens de l'inhumaine
Qu'indifférence, que rigueur!
Crois-moi, Linval, brise ta chaîne;
A quoi bon, pour faire l'amour,
Te donner ainsi tant de peine?
Mon cher, puisque l'amour te plaît,
Morbleu! va-t-en chez Dorimène;
Là, tu l'acheteras tout fait.

M. PONSARDIN-SIMON.

A LISE.

STANCES.

Fille aimable, jeune et belle,
Daigne recevoir ma foi,
Je jure d'être fidèle
Si tu veux vivre pour moi.

De nos jardins la merveille,
La douce fleur de Cypris,
Moins que ta bouche est vermeille,
Et plaît moins que ton souris.

Ne sois plus aussi timide ;
Viens, enivrons-nous d'amour,
Le temps fuit d'un vol rapide
Et s'échappe sans retour.

En voyant les fleurs nouvelles
Que ta main vient de cueillir,
Songe que tu dois comme elles
Briller un jour et mourir.

M Talairat.

LES PORTRAITS DE L'HYMEN,

CONTE.

Oui, l'Hymen a bien des appas,
Et cependant sur lui l'opinion varie ;
Faut-il s'en étonner, amis? On ne voit pas
Du même œil table bien servie,
Avant comme après le repas.

Dorante aimait à la folie,
Comme j'aimai parfois, comme sans doute aussi
Chacun de vous a dû le faire.
Notre amoureux jurait d'aimer toujours ainsi,
En prenait à témoin et le ciel et la terre ;
Mais, par expérience, un peintre, son ami,
Lui soutenait froidement le contraire.
« Ne me comparez point aux amans d'aujourd'hui,
» Disait Dorante ; oh ! ma Glycère
» Un seul instant ne peut cesser de plaire !
» Le temps, peut-être un jour, flétrira tant d'attraits ;
» Mais son esprit, son caractère,
» Sont à l'abri de ses cruels effets :
» Je veux, je dois, toute ma vie entière,
» L'aimer d'amour, l'aimer comme on n'aima jamais. »
Passez-lui ces transports, ces sermens indiscrets,
Il était au moment d'aller chez le notaire ;
Ce jour là vous savez qu'on ne raisonne guère.

Son incrédule ami, riant de son accès :
Montez chez moi, dit-il, présentement je fais
Un tableau de l'Hymen ; s'il peut vous satisfaire,
J'en attends au Salon le plus brillant succès.
L'autre y consent, promet d'être sincère.
Le tableau par le peintre est placé dans son jour ;
Dorante se place à son tour,
Et de sa main comme un tube arrondie,
En éteignant les objets d'alentour,
D'un rayon droit son œil fixe étudie
D'abord l'ensemble, et puis chaque partie.
(On fait ainsi quand on est amateur.)
Pendant ce temps le peintre, avec candeur,
Fait remarquer les traits de son génie,
Ne voulant rien déguiser au censeur ;
Car en peinture, ainsi qu'en poésie,
Vous le savez, grande est la modestie !
Cette vertu s'attache au nom d'auteur.
— Dorante, eh bien ! dites-moi, je vous prie,
Ce que l'on peut me reprocher ici ?
L'attribut de l'Hymen n'est-il pas bien choisi ?
Chaque détail offre une allégorie ;
Tout est pensé, tout est senti.
Vous vous moquez de moi, lui répond celui-ci ;
Votre tableau, mon cher, est sans âme et sans vie ;
Cet Hymen paraît endormi,
Son flambeau jette à peine une faible lumière,
Cet Amour qui le porte est triste au dernier point.
Et pourquoi placez-vous derrière
Ce vieillard là qui n'y voit point ?

Plutus? fi donc ! menez-moi sur ses traces ,
Les plus belles Vertus sous l'emblème des Grâces ,
Un essaim de Ris et de Jeux.
Effacez ce tableau ; de grâce ,
Effacez-le , vous dis-je , il fatigue mes yeux ,
Il est d'un froid , d'un sérieux
Qui me pétrifie et me glace.
Le peintre , à ce discours , fit un peu la grimace.
Avant d'y retoucher j'attendrai quelques mois,
Dit-il , de mes couleurs l'effet est fort étrange ,
Le temps jusqu'a tel point les change ,
Qu'on ne reconnaît plus mes tableaux quelquefois ;
De celui-ci j'attends la même chose ,
Et vous serez surpris de la métamorphose.
- Nous verrons. - Vous verrez. - Je vous quitte. - Bon soir.
Dorante un jour vint le revoir :
Dorante avait alors un an de mariage.
- Et ce tableau ? - Je l'ai tout corrigé.
- Voyons donc. - Le voilà. - Quoi ! c'est là cet ouvrage?
Ah ! bon Dieu , comme il est changé !
Mais vous avez donné dans un excès contraire ,
Cet Hymen ressemble à son frère ,
Son visage est par trop riant.
Je blâme encor ce cortége brillant.
Mettez-en la moitié dans l'ombre ,
De ce flambeau rendez l'éclat plus sombre
La vérité le veut ainsi ;
L'illusion , je sais , aux beaux-arts est permise,
Mais c'est en abuser. Excusez ma franchise ,

Je crois devoir vous parler en ami.
— Ah ! dites mieux, vous parlez en mari.

M. Auguste DE BELISLE.

ENVOI

DES LETTRES PORTUGAISES à Madame ***.

LISEZ-les ces *Lettres* brûlantes
Dont chaque mot est dicté par le cœur ;
Où la plus tendre des amantes
En traits si vifs peint son bonheur,
Ses craintes, ses regrets, ses peines déchirantes,
Et d'un long désespoir l'insupportable horreur.
Plus d'une fois leur langueur, leur délire
Pourra vous rappeler l'amant
Qui goûta ce bonheur et souffre ce martyre.
Ah ! si l'émotion, ne fût-ce qu'un moment,
A votre œil attendri ne permet plus de lire,
Gardez-vous de me le redire....
Si l'Amour donnait le talent
Pour ramener votre cœur inconstant,
N'aurais-je pas dû les écrire ?

M. Eusèbe SALVERTE.

STANCES

A Mademoiselle Eugénie D... B....

Loin de la plage Aquitanique,
Ainsi cherchant d'autres climats,
Au sein de la terre Helvétique
Tu vas bientôt porter tes pas.

Parcours cette terre chérie,
Ces champs illustrés tour à tour
Par la liberté, le génie,
Les beaux-arts, la gloire et l'amour.

Que ne puis-je, dans ces beaux lieux,
Te suivre, ô ma chère Eugénie !
Tu serais une autre Julie,
Je serais un nouveau Saint-Preux !

O couple malheureux et tendre !
Là nous redirions vos amours,
Et nous ferions sur votre cendre
Le doux serment d'aimer toujours !

Des cœurs nobles et généreux,
Jadis vous fûtes les modèles :
Comme vous, nous serions fidèles,
Hélas ! serions-nous plus heureux ?

Ah ! tous deux en pélérinage,
Le cœur plein du chantre d'Abel,
Courons visiter l'hermitage
Qu'embellit ce peintre immortel.

Salut, retraite du génie,
Temple orné des plus doux tributs,
Où Gessner, aux yeux de l'envie,
Cachait sa gloire et ses vertus !

Des biens dont il offrit l'image
Savourons ici la douceur :
L'asile qu'habitait un sage
Doit être celui du bonheur.

Au sein des campagnes riantes,
Parmi les hôtes des hameaux,
Contemplons les scènes touchantes
Qu'il célébra sur ses pipeaux.

Les bergères et leurs amans
Pour toi vont tresser des guirlandes,
Croyant présenter leurs offrandes
A la Déesse du Printemps.

Modèles d'amour, de simplesse,
Les vois-tu ces bergers constans
Qu'à la ville on vante sans cesse,
Mais que l'on ne trouve qu'aux champs ?

Soumis à la douce influence
De ces lieux si chers à l'Amour,
A Paris nous irons un jour
Donner des leçons de constance.

M. Chaudruc de Crazannes.

LE PRINTEMPS,

TRADUCTION D'ANACRÉON.

Vois comme au Printemps tout sourit!
Les Grâces font fleurir la rose;
L'air se tait, le flot s'assoupit,
Et sur le sein des mers repose.
Dans ce cristal brillant et pur
Déjà le cygne plonge et nage,
Tandis que l'oiseau de passage
Fend lentement un ciel d'azur.
Du jour plus douce est la lumière,
Les sombres nuages ont fui;
Des trésors qu'enferme la terre
Le germe s'est épanoui.
La vigne a repris son ombrage,
L'olivier son fruit, sa fraîcheur;
Sur les rameaux, sous le feuillage,
Partout naît le fruit ou la fleur.

M de Saint-Victor.

L'AQUILON ET LE ZÉPHYR.

FABLE.

Une rose entr'ouverte, ornement d'un bocage,
Bravait de l'Aquilon le souffle destructeur :
Sous l'abri d'un épais feuillage,
Aux efforts de sa vaine rage,
Se déroba la tendre fleur.

Mais du Zéphyr la douce haleine
Dans l'air bientôt se fit sentir ;
Et l'imprudente rose alors laissa, sans peine,
Dans son sein pénétrer le souffle du Zéphyr.
D'abord mollement il l'effleure :
La rose de s'épanouir.
Elle eut peu de temps à jouir,
Hélas ! et vit en moins d'une heure
Tout son éclat s'évanouir.

Jeune beauté sait éviter l'offense
De cet effronté séducteur
Dont les regards font rougir la pudeur;
Mais bien souvent elle est sans défiance
Près de l'amant qui sait, parmi les jeux,
Cacher le trait fatal à l'innocence :
Moins il est craint plus il est dangereux.

M. Honoré Charles.

LES BONNES FEMMES,

OU

LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE.

Bonnes femmes, je vous salue;
Bien sot qui ne vous choisira.
Oui, quiconque vous connaîtra,
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue
» Qu'il en tombe une de la nue,
» Nous verrons de nous qui l'aura. »
Avec son femelle Aristarque,
Qui rien ne passe et tout remarque,
Avec madame Vaugelas,
Notre pauvre Chrysale, hélas!
Peut-il jamais, dans son *Plutarque*,
Mettre en paix du moins ses rabats?
L'immortel auteur d'*Athalie*,
Et de *Phèdre* et d'*Iphigénie*,
Ce peintre enchanteur de l'Amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante Cour,
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il?
Une très-simple ménagère,
Qui fit avec lui sa prière,
Et répondit: Ainsi soit-il.

Et ces oncles de Fontenelle,
Du *Cid* et d'*Ariane* auteurs,
Ces frères, époux des deux sœurs
Qui de l'amitié fraternelle,
Et conjugale et paternelle,
Goûtaient ensemble les douceurs,
Dont les enfans, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras :
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables,
Que l'Hymen nit entre leurs bras ?
Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas ;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une ;
Les clefs, la bourse était commune :
Les femmes n'étaient jamais deux,
Tous les vœux étaient unanimes ;
Les enfans confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.
Oui, sur leurs urnes fraternelles,
Toute la Grèce aurait encor,

Au sein des fêtes solennelles,
Par ses chants et ses lyres d'or,
Crn, pour Pollux et pour Castor,
Entonner des hymnes nouvelles.
Sans art, dans son style inspiré,
Comme Platon aurait montré
Le front méditant Léontine,
Chimène, Sévère et Pauline,
Parmi les jeux et les berceaux,
La veillée et ses doux travaux,
Les enfans et les ménagères
Maniant de leurs mains légères
Les dés, le fil et les ciseaux,
Et Corneille, au sein des caresses,
Couvert des pleurs de leurs tendresses
Et des présens de leurs fuseaux!
Et toi qui sus cacher ta vie
Loin des Cours et loin de l'Envie;
Qui, fuyant ses traits meurtriers
Avec le travail qui console,
Et la liberté, ton idole,
Dans le calme et sous les lauriers
Mourus au pied du Capitole;
Si ton art, Poussin, nous l'offrait
Quand l'hiver, sous nos planchers sombres,
Vient, sur le jour qui disparaît,
A la hâte entasser ses ombres,
D'une lampe il éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère

Au premier coup d'œil frapperait :
Le luxe antique on y verrait ;
Le fauteuil à bras dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire,
Sa table où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire ;
Sur la table et la serge noire
Sa large Bible s'ouvrirait,
Un jour magique y descendrait,
Un sablier s'écoulerait
Devant la tragique écritoire.
Dans l'auguste alcove, assez près,
Sous des rideaux purs et discrets,
S'enfoncerait un lit austère,
Où le doux sommeil l'attendrait.
Volant au ciel, quittant la terre,
L'air pensif, Corneille écrirait.
Sa femme, sans bruit, sortirait ;
Jean La Fontaine dormirait ;
Le Père Larue * entrerait
Pour voir Corneille, son compère,
Qu'en silence il contemplerait.

* *Charles Larue*, célèbre Jésuite, très-distingué par son génie, par l'éloquence un peu rude mais vigoureuse de ses sermons, par ses superbes poésies latines, et différens ouvrages d'érudition et de littérature très-estimés. Il était orateur et poëte, et l'ami intime de Pierre Corneille. Il nomma un de ses fils sur les fonts de Baptême. (*Note de l'auteur.*)

O le pur sang du vieil Horace !
Toi qui si bien nous crayonnas
Sa vigueur et sa noble race,
Et leur mâle et romaine audace
Dans les traits que tu leur donnas!
Oui, dans ce vieillard magnanime,
Dans son *Qu'il mourût!* si sublime,
Oui, c'est toi que tu dessinas.
Au sein de Rome encor de brique,
Des mœurs, de la rudesse antique,
Sur les Dieux fondant ton appui,
Avec ton fils, avec ta fille,
Je te vois là dans ta famille ;
C'est le vieil Horace chez lui.
Qu'en rassurant Sabine en larmes,
Ton fils, prêt à prendre les armes,
Comme toi me paraît Romain !
Plus ferme, plus impénétrable
Que le bouclier redoutable
Dont je le vois armer sa main.
Avec ces Romains invincibles,
Et leurs femmes incorruptibles,
En qui trois cents ans éclata,
Sous leur demeure austère et pure,
La pudeur, leur riche parure,
Corneille, oui, ton âme habita.
Comment pouvoir, dans tous les âges,
Accabler d'assez de suffrages
Ces vers que le ciel te dicta,
Ces vers que ton cœur enfanta,

Parés de leur rouille adorable,
Et de la force inimitable
Dont Melpomène te dota ?
La chambre où tu cachas ta vie
Gardait la flamme du génie
Près du feu sacré de Vesta.
Avec quel respect, ô Corneille !
Sur la table où ta lampe veille,
Incliné, j'aurais vu *Cinna*,
Fier, malgré sa haute fortune,
Des pleurs que Condé lui donna ;
Ce beau *Cid* qui tout entraîna ;
Héraclius et *Rodogune*,
Dont l'effort qui les combina,
A toi seul, Corneille, assigna
Le sceptre de la tragédie ;
Et *Nicomède* et *Cornélie*,
Dont la grandeur nous étonna,
Et *Polyeucte* où rayonna
Le ciel ouvert par ton génie.
Tu vécus pauvre ; mais, dis-moi,
Que pouvaient t'offrir les richesses,
Et la fortune, et ses promesses ?
Vieux Romain, n'étais-tu pas toi ?
C'est ainsi qu'au-sein du silence,
Ces deux frères, loin des grandeurs,
Vivaient opulens d'innocence,
De travail, de paix et de mœurs.
Doucement vers la rive noire
Ils s'avançaient d'un même pas.

Des maris on vantait la gloire ;
Des femmes on ne parlait pas.
Leurs deux moitiés, chastes Sabines,
De leur Melpomène humbles sœurs,
A leurs foyers jamais chagrines,
D'Hymen leur ôtaient les épines ;
Ils n'en sentaient que les douceurs.
Non, non, divine bonhomie,
Douce et franche, et de l'ordre amie,
Non, l'esprit ne t'imite pas.
Ton accent eut pour le génie
Toujours je ne sais quel appas.
Tu le charmes par ta mesure,
Par tes mœurs, ton heureuse paix,
Ta simplicité, ta droiture,
Et ce bon sens de la nature
Qui ne t'abandonne jamais.
Tu ne devines point le crime ;
Hélas! pauvre et faible victime :
Eh ! dis-moi, comment ferais-tu,
Bonhomie, avec ta vertu,
Avec la pitié la plus tendre,
Avec des goûts tous innocens,
Pour le combattre et te défendre ?
Ta vertu ne peut le comprendre,
Ton cœur n'en aurait pas le temps.
Au petit jour de la lanterne,
Qui te précède et te gouverne,
Tu marches sans faire un faux pas :
Ta lumière est courte, mais sûre.

C'est la lampe de la nature ;
Elle éclaire et n'éblouit pas.
Toujours la même, en tous les cas,
Ce que tu fis tu le feras.
Aussi jamais tu ne t'apprêtes,
De l'or ton cœur est peu jaloux ;
Conserver, voilà tes conquêtes ;
Faire du bien, voilà tes fêtes :
Tes conseils sont sages, sont doux.
Vous, bonnes femmes qu'elle inspire,
Dans nos mains vous laissez l'empire,
Vous gardez les fuseaux pour vous.
Vous n'êtes point ambitieuses ;
Vous rendez heureux vos époux ;
Sans peine ils vous rendent heureuses.
Oh ! j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De passer mes jours avec vous.

M. Ducis.

A DEUX ÉPOUX,

Le jour de leur Mariage.

Cessez enfin de vous contraindre,
Et jouissez d'un sort bien doux :
Soyez heureux sans avoir rien à craindre,
Votre bonheur ne fait pas un jaloux.

M. R*** de L***.

ÉPISODE

Qui termine l'Art épistolaire, Poëme traduit du latin d'Hervey-Montaigu, Jésuite.

Le berger Amintas, la bergère Phrosine,
Jeunes Arcadiens nés au même hameau,
D'une tendre amitié s'aimaient dès le berceau :
L'amour la remplaça lorsque vint le bel âge.
Fouler même gazon et goûter même ombrage,
Par des soins délicats prouver leur passion,
C'étaient là leur richesse et leur ambition.
Les parens, attendris, regardaient sans alarmes
Leur penchant mutuel s'accroître avec leurs charmes:
Le ciel semblait sourire à ce chaste lien ;
Et nos heureux bergers, promis au doux hymen,
Voyaient les courts instans de leur adolescence
S'écouler, embellis d'amour et d'innocence.
Trompeuse illusion ! fausse sécurité !
Puis ficz-vous au vent de la prospérité !
C'est d'un horizon pur, c'est d'un ciel sans nuages,
Que s'élancent sur eux la foudre et les orages.
Phrosine et sa famille, en des climats lointains,
Hélas ! sont entraînés par l'ordre des Destins.
Malheureux Amintas ! oh ! qui pourra nous dire
Son morne accablement et son cruel martyre ?
Un mouvement subit précipite ses pas
Vers ces lieux que Phrosine ornait de ses appas,

G.

Vers ces lieux enchanteurs où mille échos fidèles
Répétaient à l'envi leurs ardeurs mutuelles.
« Amour! s'écriait-il, une chaîne de fleurs
Fut long-temps, sous tes lois, l'étreinte de nos cœurs.
Ah! pourquoi, déguisant tes rigueurs sous tes charme
Nous forcer sur ces fleurs de répandre des larmes?
Celle qui partageait mon amoureux transport
Me conduit, en fuyant, des douleurs à la mort.
A qui donc désormais parler de ma tendresse?
Qui voudra partager le poids de ma tristesse?
Protége-moi, grand Dieu! ne fuis pas à ton tour;
Viens, l'Amour doit guérir les maux qu'a faits l'Amour. »
Ce Dieu sortait alors d'une grotte voisine.
« Mes vœux sont impuissans pour te rendre Phrosine,
Dit-il; mais sans la voir tu pourras lui parler,
Et son âme à ton cœur viendra se révéler.
Un talisman nouveau, fruit de ma bienveillance,
Va par l'illusion te rendre sa présence;
Que ta langue à ta main cède un moment ses droits,
Ta main sur mon écharpe attachera ta voix. »
Il dit; et de son aile une plume docile
Présente un bec taillé par une flèche habile;
Puis sur un tertre vert, qu'il érige en bureau,
De sa brillante écharpe il étend un lambeau.
A peine le berger entrevoit sa pensée,
« La lettre avec mon sang, dit-il, sera tracée. »
Dans le carquois d'Amour précipitant sa main,
Il en retire un trait; et se piquant le sein,
En petits flots de pourpre un sang pur en ruisselle.
La plume ingénieuse aussitôt le recèle,

Et courant sur l'écharpe à la merci des doigts,
Y figure des mots, images de la voix.
Ainsi l'homme à l'Amour dut la première lettre.
Il fallait un courrier, et Cupidon veut l'être.
Il vole vers Phrosine, agile messager,
Et dépose en ses mains la plainte du berger;
Puis reprenant l'essor, son aile complaisante
Vient remettre à l'amant les soupirs de l'amante.
Vous qu'un objet absent fait gémir nuit et jour,
Sachez mettre à profit le bienfait de l'Amour.

M. Hyacinthe Morel.

A UN HOMME DE MÉRITE

Déchiré par un Journal.

La trace de l'affront qu'à son époux très-cher
Fait tôt ou tard sa femme, en malice féconde;
La trace qu'un oiseau laisse après lui dans l'air,
La trace qu'un vaisseau laisse après lui dans l'onde,
(Si j'en crois Salomon, de science profonde)
Echappent à l'œil le plus clair:
Telle est à mon avis, quand Zoïle nous fronde,
La trace d'un journal d'hier.

M. de Piis.

COURTE ERREUR.

Par jeu du sort, naguère ai fait trouvaille
D'objet divin, possédant doux souris,
Tendre regard, teint de rose et de lis,
Touchante voix, esprit piquant, qui raille
Sans trop blesser : bref, cet être charmant
Bien digne était d'asservir un amant,
Bientôt aussi s'empara de mon âme.
Mais, ô regrets ! mon séduisant vainqueur,
Ange d'abord, pour moi fut moins que femme,
Quand découvris qu'il lui manquait un cœur.

M. Mézès.

INSCRIPTION

POUR UN CIMETIÈRE.

Passans, venez apprendre à connaître les hommes :
Par ce que nous serons, voyez ce que nous sommes.

M. J. B. F. Bonnet (de l'Isle).

LA CURE INVOLONTAIRE,

ANECDOTE.

Souvent le hasard nous sert mieux
Que ne l'aurait fait la science ;
Certain homme, en un cas fâcheux,
Naguère en fit l'expérience.
Dans un hospice de santé,
Qu'occupaient, soulageant l'humanité souffrante,
Les Frères de la Charité,
Arriva, m'a-t-on dit, histoire assez plaisante
Dont le récit, fort à propos
Pour mon texte, ici se présente.
Frère Jean, Frère Paul en sont les deux héros.
Frère Jean, simple et bon, ne bougeait de l'hospice ;
Le long du jour y faisait le service
Des drogues, des médicamens
Qu'il préparait, distribuait lui-même,
Suivant les cas et les tempéramens.
Frère Paul, au contraire, employait tout son temps
A rechercher quelque nouveau système,
Quelque moyen de cure inconnus jusqu'à lui,
Faisant plus mal en cherchant à mieux faire,
C'est assez l'usage ordinaire :
Bien des Docteurs encor le prouvent aujourd'hui.
Or donc ce Frère, avide de science,
Voulait depuis long-temps, par quelque expérience,

Faite sur un malade au moment de sa mort,
Voir quel agent secret ou quel puissant ressort
Entretenait les sources de la vie.
Il désirait surtout voir la marche suivie
Par le sang lorsqu'il circulait ;
Sur ce point capital, sur cette marche obscure,
Interroger dame Nature,
Et, comme on dit, la prendre sur le fait.
Un certain jour qu'à cet effet
Il allait visitant les chambres de l'hospice,
Il avise un malade, œil terne, agonisant,
Tout prêt à rendre l'âme. « O Fortune propice !
Dit-il alors, encore un seul moment,
Et cet homme est à moi ! » Mais malheureusement
Il ne peut demeurer; une importante affaire,
Un rendez-vous donné l'obligent de sortir.
Quel embarras ! Soudain, appelant l'autre Frère:
« Voyez donc, Frère Jean, cet homme va mourir,
Il n'a plus que le souffle.—Oui, je vois qu'il trépasse;
Qu'y faire ?— Ah ! mon ami, tâchez, tâchez, de grâce,
De le pousser un peu jusqu'à mon prompt retour.
Je vais sortir tout au plus pour une heure;
En mon absence, empêchez qu'il ne meure. —
Quel motif....— Un secret que je puis mettre au jour
S'il vit une heure au plus, le temps de ma visite. —
Je vais tâcher d'y réussir,
Mais ne tardez pas. — Non, je reviens au plus vite.»
Et voilà Frère Paul qui se met à courir.
Frère Jean, resté seul, désirant le servir
Et retarder l'instant sinistre,

Cherche un bon élixir, cordial, restaurant,
Bientôt l'apporte et l'administre
Au pauvre diable agonisant,
Puis à son Destin l'abandonne,
Croyant bien que d'une heure il ne saurait mourir.
Le malade ayant pris le puissant élixir,
Se sent mieux... puis très bien... puis, ne voyant personne
Autour de lui, se met à son séant;
Puis se lève, s'habille, et voila qu'il descend,
Le plus vite qu'il peut, au préau des malades,
Et s'y promène avec ses camarades.
Bientôt après Frère Paul, revenu,
Près du mourant se porte en grande hâte.
« Eh bien! eh bien! qu'est-il donc devenu?
L'a-t-on déjà coffré? » Partout il cherche, il tâte;
Regarde même sous le lit,
N'aperçoit rien. Arrive l'autre Frère,
Qui comme lui reste tout interdit.
« Frère Jean, mon ami, quel est donc ce mystère?
Où peut-il être allé? — Ma foi, je n'en sais rien.
Mais, que vois-je! — Quoi donc? — Tenez, regardez-bien,
Le voyez-vous là-bas qui se promène? —
Qui? le mourant? — Eh! oui, rien n'est plus vrai. —
Mais qu'avez-vous donc fait sur cet homme? — Un essai.
Un très-bon cordial qu'il a pris, non sans peine,
Sans doute a ravivé ses esprits animaux. —
La peste soit de vous et de vos cordiaux!
Sur qui vérifier à présent mon système,
Et du sang circulant résoudre le problème? —
Mais, mon Dieu! Frère Paul, daignez vous souvenir

Que vous m'avez prié vous-même.... —
Eh! oui, de le pousser, mais non de le guérir.

Ce mot, plus gai que charitable,
Vient nous offrir une moralité.
Ce bon Frère, tant irrité
D'une cure à son plan nullement favorable,
Prouve qu'en le formant il avait consulté
L'intérêt de sa vanité
Plus que celui de son semblable.
Ainsi l'orgueil, dans un homme estimable,
Peut affaiblir la sensibilité.
L'homme vain, à tout prix veut briller dans l'histoire;
Le sage, heureux de vivre en son obscurité,
Dédaigne toute fausse gloire
Incompatible avec l'humanité.

M. Famin.

ÉPITAPHE.

Célèbre par son zèle et par son éloquence,
Ici repose en paix l'apôtre Ephestion:
Il venait de prêcher contre l'intempérance,
Et mourut, dans la nuit, d'une indigestion.

M. Victor Jarraut (d'Autun).

STANCES SUR MA VIEILLESSE.

Sur mes cheveux, au printemps de ma vie,
S'entrelaçaient la rose et le jasmin ;
Fleurs de souci sur ma tête blanchie,
Offrent aux yeux la saison du chagrin.

Sans nul regret j'ai vu fuir ma jeunesse ;
J'ai fait gaîment mes adieux au plaisir :
Mais j'espérais qu'au sein de la Sagesse
Mon cœur pourrait conserver le désir.

Le désir seul marque notre existence ;
C'est trop mourir que ne désirer rien :
Parques ne sont que froide indifférence
Jointe à l'ennui qui la seconde bien.

Je ne veux point qu'un amour ridicule
Vienne troubler la paix de mes vieux ans ;
Mais je voudrais, et le dis sans scrupule,
A l'Amitié devoir un passe-temps.

C'est bien en vain ; nul être sur la terre
N'offre à mon cœur ce qui le fit aimer.
Hélas ! le cœur délicat, mais sévère,
Voudrait trouver ce qu'il doit estimer.

Bandeau charmant de l'aimable Indulgence,
Venez encor vous placer sur mes yeux ;
Cachez-moi bien ce que l'expérience
Me fait trop voir de contraire à mes vœux.

Feu Mme DE MONTANGLOS.*

* Il y a de la facilité, du sentiment et de la grâce dans les poésies de cette Dame, morte l'année dernière, dans un âge avancé Il est à désirer qu'on en fasse et publie le recueil; il ne déparera aucune bibliothèque. (*Note de l'éditeur.*)

A UNE VIEILLE COQUETTE.

QUEL âge avez-vous donc? disais-je à dame Argante.
- Eh ! mais... me trouvez-vous encor fraîche et piquante
- Très-fraîche, en vérité ; car sans ces cheveux blancs...
- Vraiment ! Eh bien ! monsieur, je n'ai que quarante ans
-Quarante ans!-Tout au plus!-Ah! les langues maudites!
On vous en croit soixante.- A moi! - Mais, au surplus,
Je suis assuré, moi, que vous n'avez pas plus,
Puisque voilà vingt ans que vous le dites.

M. Charles MALO.

A UNE JEUNE PERSONNE

Très-laide et très-désagréable.

Tout beau! tout beau! Perronnelle, ma mie,
Jasez par trop, oui, jasez comme pie;
Or, mieux vaudrait à votre âge écouter.
Nature, hélas! voulut vous maltraiter;
N'en gémissez, c'est être raisonnable.
Mais vous faudrait avoir humeur affable,
Voire candeur, simplesse, aménité;
Car réunir caquet insociable,
Ton aigre-doux, laideur, méchanceté,
C'est trop: laideur rend assez haïssable.

M. Vigée.

A Mlle ÉLÉONORE B***,

La veille de son Mariage.

Que j'aime en vous cette grâce naïve
Dont s'embellit encore la beauté!
Que j'aime en vous cette ingénuité
Qui parle au cœur, le charme et le captive!
Amour pour vous n'est point à redouter;
Si vous plaisez, c'est sans vous en douter.

Heureux cent fois, cent fois digne d'envie,
Qui vous aimant, et pour toute sa vie,
Va se parer du nom de votre époux!
Ah! trop souvent mariage est folie;
Mais avec vous, bonne, douce et jolie,
De tous les nœuds ce sera le plus doux.

PAR LE MÊME.

NAÏVETÉ.

L'ERREUR a fait un grand ravage,
Disait Ariste; il n'est plus un vrai sage.
— Mais en fut-il jamais? Vous déclamez en vain :
Oui, nos pères, j'en suis certain,
Etaient fous comme nous.—Quoi! dit Lise, à leur âge!

M. François D'HACQUIN.

A UNE PRUDE JEUNE ET SENSIBLE.

JE vous admire, Astrée, auprès d'un séducteur;
De votre fermeté vous faites l'étalage :
Mais, si j'en crois vos yeux, vous parlez de l'honneur
Comme un poltron parle de son courage.

M. Ch. MULLOT (de la Gironde).

TRADUCTION

De l'Ode d'Horace : *Pindarum quisquis studet æmulari.*

Jaloux du vol sublime où s'élève Pindare,
Quiconque à son exemple ose fendre les airs,
De sa chute fameuse ira, nouvel Icare,
Epouvanter les mers.

Semblable à ce torrent qui voit grossir son onde
Des tributs par l'hiver apportés sur ses bords,
Pindare, à flots pressés, de sa verve féconde
Epanche les trésors.

Aux lauriers d'Apollon sa muse doit prétendre,
Soit que d'accords nouveaux favorisant le choix,
Un dithyrambe heureux sur son luth fasse entendre
Des sons exempts de lois;

Soit qu'il chante les Dieux ou les Rois de leur race,
Par qui de la Chimère ont expiré les feux,
Qui du Centaure altier surent punir l'audace
Et les perfides jeux;

Soit qu'aux nobles exploits d'un vainqueur indomptable,
Que la palme olympique égale aux immortels,
Il consacre ses vers, monument plus durable
Qu'un temple et des autels.

Quelquefois aux douleurs d'une épouse plaintive,
Prêtant de ses accords le charme gracieux,
Il arrache un héros à l'infernale rive,
Et le conduit aux cieux.

Au vaste sein des airs, une immortelle haleine
Du cygne de Dircé seconde le transport;
Pour moi, comme l'abeille, à caresser la plaine
Je borne mon essor.

Comme elle, de Tibur dépouillant les rivages,
Parcourant les bosquets, les vallons écartés,
A force de travail, j'assure à mes ouvrages
Quelques faibles beautés.

Tu sauras de César mieux célébrer la gloire,
Quand d'un juste laurier par nos mains couronné,
Il traînera dans Rome, à son char de victoire,
Le Sicambre enchaîné.

Tu diras les exploits, tu diras le courage
De ce Prince, des Dieux le plus rare bienfait,
Le plus beau de leurs dons, quand l'or du premier âge
Ici-bas renaîtrait.

Tu chanteras les jeux, les fêtes, les spectacles,
De retour avec lui dans nos murs fortunés;
Et du barreau muet les ténébreux oracles
Au repos condamnés.

Alors, peut-être alors, de son char étonnée,
Ma voix à tes concerts osera prendre part.
O le beau jour! dirai-je, ô l'heureuse journée
Qui ramène César!

Je verrai s'avancer la pompe redoutable :
Aux cris d'un peuple entier je mêlerai mes cris;
Et l'encens fumera sur l'autel équitable
De nos Dieux attendris.

Dix taureaux immolés, dix superbes génisses,
Du serment que tu fis dégageront les nœuds;
Conformes à mon sort, de moindres sacrifices
Acquitteront mes vœux.

D'un veau qu'appelle encor sa mère gémissante,
Et dont le jeune front est orné d'un croissant,
Pour honorer ce jour, ma main reconnaissante
Fera couler le sang.

MALFILATRE.

LA LOUANGE RÉFLÉCHIE,

ÉPIGRAMME DIALOGUÉE.

Mon éloge est-il fait?—Oui.—Fort bien, lisez vite!
Deux vers! Que louez-vous?—Monsieur, votre mérite.

M. E. F. BAZOT.

LE MEUNIER ET L'ANE,

FABLE.

Des appas d'une ânesse un vieux baudet charmé,
Pour célébrer ses feux, un jour se mit à braire.
Le meûnier l'entendit, et d'un bâton armé,
Vint à grands coups le sommer de se taire.
L'avis était pressant, mais l'âne était mutin,
Et se croyait d'ailleurs la voix douce et légère :
Aussi s'obstina-t-il, l'intrépide Roussin,
A répéter son amoureux refrain,
Tant que ne pouvant plus ouir chansons pareilles,
Colin, las de frapper, se boucha les oreilles.

Paul, malgré nos sifflets, va chantant ses amours:
Puisqu'il n'est pas muet, c'est à nous d'être sourds.

M. LE FILLEUL.

ÉPIGRAMME.

Dorilas, qui d'Eglé se joue,
Prétend qu'elle est si laide à voir,
Qu'en se regardant au miroir
Elle se fait toujours la moue.

M. J. B. Alexis A....

ODE

A L'ESPÉRANCE.

Toi qui dans tous les cœurs établis ton empire,
Qui donnes une autre âme à tout ce qui respire,
Et souris en veillant près de notre berceau ;
Toi qui nous tends sans cesse, en nos jours de misère,
Une main toujours chère,
Et nous couvres de fleurs le chemin du tombeau ;

Puissante Déité, secourable immortelle,
Qui bannis loin d'un cœur, à ton culte fidèle,
De nos jours malheureux le triste souvenir ;
Et qui, par le pouvoir de tes douces paroles,
Du présent nous consoles,
Et nous promets toujours un riant avenir :

Aujourd'hui je t'invoque, ô flatteuse Espérance !
Que les dons de Plutus, les honneurs, la puissance,
Soient les désirs brillans des vulgaires mortels,
Moi, je borne les miens au feu d'un beau délire,
Et, riche d'une lyre,
Je consacre mes chants à tes pompeux autels.

Je t'appelle : à mes yeux montre-toi dévoilée ;
Viens poser sur mon front ta couronne étoilée ;
Accours m'envelopper de ton manteau d'azur ;

Ouvre-moi dès ce jour le temple de Mémoire,
Et montre-moi ma gloire
Remplissant l'avenir d'un éclat toujours pur.

Sans tes illusions, tout languit sur la terre ;
Sans toi, le fils de Mars, plein des feux de la guerre,
Verrait-il des lauriers dans un champ ravagé ?
Sans toi la gloire est vaine, et sans toi le poëte,
Sur sa lyre muette,
Laisse tomber enfin son front découragé.

Mais avec toi tout naît, tout marche, tout respire:
De nombreux artisans, sous ton utile empire,
Tourmentent et la pierre, et le marbre, et l'airain;
Et satisfaits du prix de leurs travaux vulgaires,
Ces heureux mercenaires
Font retentir l'écho de leur joyeux refrain.

Le laboureur, guidé par ta douce présence,
Au sillon généreux confiant la semence,
Trouve dans son labeur de fertiles plaisirs ;
Et songeant aux trésors dont l'enrichit l'automne,
En espoir il moissonne
D'innombrables épis qu'ont mûris ses désirs.

Tu donnes au mortel une puissante audace;
Tu le suis dans les camps, à la Cour, au Parnasse;
Tu charmes son exil, tu soulèves ses fers ;
C'est toi qui, t'emparant de son âme agrandie,

Sur ton aile hardie
Lui fais franchir l'obstacle et vaincre les revers.

Tu prêtais à César une altière assurance :
Il éprouve des flots la perfide inconstance,
Et le nocher tremblant s'abandonne au hasard ;
Mais César, toujours ferme, au courroux de Neptune
Oppose sa fortune,
Et Neptune indomptable est dompté par César.

Du vaisseau de Colomb tu déployas la voile ;
Tu lui fis parcourir, sous ton heureuse étoile,
Des chemins inconnus sur l'abîme des mers ;
Tu remplis son grand cœur de ta chaleur féconde ;
Tu lui promets un monde,
Et sa mâle constance agrandit l'univers.

Tu nous fais cependant d'infidèles promesses ;
Tu nous dis : Espérez les honneurs, les richesses,
Et nous berces d'erreurs jusqu'à nos derniers jours.
Semblable à la beauté qui se montre légère,
Et nous est toujours chère,
Tu nous trompes souvent, mais tu nous plais toujours.

Tu le trompas aussi, le Cygne de Sorrente.
Quoi ! le Tasse à ses pieds voit l'Envie expirante ;
Le Capitole ému l'attend avec orgueil !
Quoi ! la gloire l'appelle, et ce vainqueur succombe !
La mort le frappe, il tombe,
Et le char triomphal promène son cercueil !

Espérance ! c'est toi qui créas l'Elysée ;
Le mortel malheureux, par une route aisée,
Là trouve enfin des jours au bonheur destinés.
Tu souris; la mort même a du moins quelques charmes:
Sans trouble, sans alarmes,
Il quitte un sol ingrat pour des champs fortunés.

Trahi par les Destins, un enfant du Permesse
N'avait pour tout trésor que ta douce promesse :
Tu le fuis ; de son sort il sent toute l'horreur ;
Et, voyant de ses chants la douceur méprisée,
A sa lyre brisée
Il adresse ces mots, dictés par la douleur :

« Tombe, tombe en éclats, lyre aux attraits funestes !
Qu'ils foulent à leurs pieds tes déplorables restes,
Ces mortels qui, toujours outrageant tes accords,
N'ont jamais distingué tes cordes prophétiques,
De ces pipeaux rustiques
Qui traînent pesamment leurs sons lourds et discords.

» Plutôt que de passer dans une main grossière
Que tes débris épars, cachés sous la poussière,
Subissent du néant l'irrévocable loi.
Le néant est propice au mortel qu'on opprime ;
Et dans son vaste abîme,
O ma lyre ! je vais m'engloutir avec toi.

» Oui, pour moi, chaque jour est un nouvel outrage,
S'il faut que mes destins, ignorés de notre âge,

Soient aussi sans éclat dans la postérité.
Eteignons dans la mort mon orgueilleuse envie,
Rejetons et la vie
Et le pesant fardeau de mon obscurité. »

« Arrête, lui dis-tu, faible mortel! arrête!
Eh quoi! la Renommée à t'illustrer s'apprête,
Et le néant est seul de ton âme imploré!
Aucun trophée encor n'assure ta mémoire,
Jeune amant de la gloire,
Eh quoi! tu veux mourir, et mourir ignoré?

» Si dans ce jour, perdu dans l'oubli du courage,
Ton luth a succombé sous l'effort de ta rage,
Je veux qu'un de mes dons te fasse des jaloux.
Prends ce noble instrument que le monde révère,
Prends la lyre d'Homère;
Chante, et tous les mortels vont ployer les genoux. »

Depuis ce doux moment, trop flatteuse Déesse,
Ce jeune nourrisson des Nymphes du Permesse
Sait braver la fortune et repousser la mort.
Dérober ses travaux à la race future,
Est la plus grande injure
Que son orgueil trahi puisse attendre du sort.

A la clarté du jour, au milieu des ténèbres,
Dévorant les écrits de nos maîtres célèbres,
Et par ses rivaux-même aux veilles excité,

Il immole, orgueilleux de sa noble victoire,
Son bonheur à la gloire,
Et ses fragiles jours à l'immortalité.

FALAIZE (de Verneuil.)

RENDEZ-VOUS.

CÈDE à mes vœux, ô ma chère Palmire;
Loin des méchans et des jaloux
Viens partager mon amoureux délire,
Et m'enivrer de tes baisers si doux....
Ce soir, lorsque Vénus, ta mère,
Aura fait briller sur la terre
L'étoile propice aux amans,
Viens embellir ma couche solitaire,
Et brave les regards de l'Argus trop sévère
Qui veut te dérober à mes embrassemens....
La fuite rapide du temps
Trop tôt, hélas! calmera notre ivresse.
Trompons sa course au sein de la tendresse:
Vois-tu la rose du plaisir?
Comme la fleur de la jeunesse,
Elle n'a qu'un printemps; l'hiver doit la flétrir:
Hâtons-nous donc de la cueillir,
Et laissons murmurer l'impuissante vieillesse.

M. DE DESSEY DU LEYRIS.

A UN JOURNALISTE,

Qui ne signe point ses extraits.

Quoi ! ne point signer tes extraits !
C'est me jouer un tour perfide,
Censeur cauteleux ou timide :
Oui, c'est me prendre dans tes rets.
A te deviner si j'aspire,
Tout entier il me faut te lire.
J'aime bien mieux ce bon Arcas.
Craignant peu de se compromettre,
Loyalement, en pareil cas,
Son nom s'aligne en toute lettre;
A mon aise, au moins, c'est me mettre:
Voyant son nom, je ne lis pas.

M. Vigée.

ÉPIGRAMME.

Calypso plaignait son destin
De ce qu'elle était immortelle.
Eh ! mais, que ne se mettait-elle
Entre les mains d'un médecin ?

M. Boutroux.

LA FAVEUR ET LA JUSTICE.

Un petit avocat, prodige de souplesse,
Se mettant sur les rangs pour être magistrat,
De tous ses protecteurs dressait un long état ;
Il y portait une princesse,
Trois baronnes, un comte, un duc et sa duchesse,
Une fille, et même un prélat.
« Je suis bien, disait-il, mais au mieux chez un prince
Où j'exerce *un emploi qui, certes, n'est pas mince ;*
A deux de ses piqueurs je suis un peu lié
Par le sang et par l'amitié.
Son fils, même son fils avec moi rit et joue,
Et jamais l'enfant ne me voit
Sans me donner, du bout du doigt,
Deux petits soufflets sur la joue ;
Enfin j'ai du crédit, et j'ose me flatter
Que sur tous mes rivaux je saurai l'emporter. »
« — Oui, lui répondit-on, s'il vaquait un office
Dans l'antichambre d'un seigneur,
Vous pourriez, à bon droit, obtenir du service,
Mais il nous faut un *juge* et non un *serviteur*....

Vous élevez trop haut le prix de la faveur
Pour aimer assez la justice. »

M. Fabien PILLET.

IMITATION D'HORACE.

Odes, livre II, ode XVIII. *Non ebur, neque aureum.*

Chez moi le marbre de l'Afrique,
Couronné de porphyre, en acanthe changé,
N'est point sous un toit magnifique
De poutres du Liban pompeusement chargé.

Pour moi cent illustres clientes,
Aux rives du Bétis n'occupent point leurs doigts
A filer des laines brillantes
Que Sidon dans la pourpre a vu tremper deux fois.

Sans avoir hérité d'Attale,
Ni porté jusqu'aux mers la borne de mes champs;
Content de ma table frugale
Je chante aimé du peuple et recherché des grands.

Trop riche du petit domaine
Qu'au pays des Sabins sa faveur m'a donné,
Jamais le généreux Mécène
De mes vœux indiscrets ne fut importuné.

Chaque hiver dépouille les arbres,
Chaque lune décroît, chaque soleil s'éteint,

Et toi tu fais scier des marbres,
Vieillard, quand d'Atropos le noir ciseau t'atteint!

Tu plantes des forêts d'yeuses,
Et recules les mers pour bâtir des palais,
Alors qu'il est temps que tu creuses
Un sépulcre ombragé seulement d'un cyprès.

Nus et chassés avec outrage,
Tes cliens ruinés par tes prêts odieux,
Loin du paternel héritage
Emportent dans leur sein leurs enfans et leurs dieux.

Hâte-toi, que ta main répare,
S'il en est temps encor, les maux qu'ils ont soufferts.
Déjà de l'avide Tartare
Les gouffres enflammés sous tes pas sont ouverts.

En vain le rusé Prométhée
Voulut l'or à la main repasser l'Achéron:
De Tantale l'ombre irritée
Vainement menaça l'inflexible Caron.

A jamais au fond de l'abîme
L'oppresseur tourmenté de supplices affreux,
Du juste qui fut sa victime
Entendra retentir les chants voluptueux.

M. F. O. Denesle.

L'ENFANT ET LES OISEAUX.

FABLE.

De la plus mince fable il n'est point de conteur,
Qui décemment n'invoque le génie
Du chantre des pigeons, du bonhomme enchanteur.
Je n'ai point cette modestie;
Et mon amour-propre d'auteur
Désire fort que le lecteur,
Loin de penser à Jean, pour un moment l'oublie.

Objet des soins les plus délicieux,
Trésor d'une aimable famille,
Un jeune enfant, bien vermeil, bien joyeux,
Bien jaseur, bien capricieux,
Croissait toujours charmant... Il tracasse, il babille;
Sur ses lèvres et dans ses yeux
L'innocence sourit et la gaîté pétille.
Au sein de mille et mille jeux
Il promène son inconstance:
Rapide, mais au moins tranquille jouissance!
Vive un enfant pour être heureux!
Un beau jour de printemps, il voit par la croisée
Cent oiseaux traverser les airs.
Il en veut un, ce n'est pas chose aisée,
Mais enfin il le veut. Pour ses projets divers,
La bonne et la maman n'ont que de l'indulgence:

Il faut au moins flatter son espérance.
C'est, dira-t-on, raisonner de travers.
Que voulez-vous! c'est ainsi qu'on raisonne;
« Attends, petit ami, dit la facile bonne,
» La fenêtre est ouverte, il en viendra bientôt.
» — Oui, pour le recevoir préparons ce qu'il faut, »
Dit la maman trop inconsidérée.
De la poussière une cage est tirée ;
Le coton, l'herbe fine y formeront des lits.
L'enfant déjà croit sa proie assurée;
Il veut même arranger des nids,
Car avant peu l'oiseau doit faire des petits.
De toute la couvée il se rend déjà maître ;
On eût vu cependant sous la voûte des cieux,
Les oiseaux, peu jaloux de répondre à ses vœux,
Aller, venir, se croiser, disparaître,
Et toujours éviter la fatale fenêtre.
Le bambin se mutine, et rien ne réussit;
L'heure s'écoule, et voilà que la nuit
Vient terminer la comédie.
Il faut coucher Fanfan : il se dépite, il crie ;
Mais enfin il cède au sommeil....
Une nouvelle fantaisie

Marqua l'instant de son réveil.

Homme! dans cet enfant, reconnais ton image ;
Plus vieux, tu n'en es pas plus sage,
Dans ses désirs, dans ses apprêts,
Reconnais les vœux, les projets
De l'ambition qui te mène.

Mais de Fanfan la nuit finit la scène.
L'oubli de sa privation
Ne lui coûta qu'une légère peine ;
Et c'est là, par malheur pour la nature humaine,
Que cesse l'application.

DIZAIN.

Certaine actrice, à la fringante allure,
A l'œil coquet, au volage entretien,
Sur une boîte étalait la peinture
De son milord, honnête citoyen,
Dont, par tendresse, elle engloutit le bien.
- Pour un seul jour prêtez-moi la figure
De Monseigneur.... - Oh ! m'en garderais bien,
Reprend la belle. - Et d'où vient ce scrupule ?
D'où vient, Monsieur ? J'ai besoin d'un maintien,
Et ce portrait me sert d *ridicule*.

M. Dupuy des Islets.

ÉPIGRAMME.

Vous êtes malheureux, je vous plains, Fabien ;
On ne donne qu'à ceux qui n'ont besoin de rien.

M. Dulieu.

LE REFUS MOTIVÉ.

Bien humblement, mon père, à vous m'adresse,
Disait Agnès à Luc, bon cordelier,
Jà chargé d'ans, encor franc du collier,
Qui, tous les mois, l'entendait à confesse ;
Suis mariée, hélas ! et vainement,
Car mon mari point ne me fait d'enfant ;
Promet toujours, jamais ne tient promesse,
Pour quoi vous viens demander une messe.
Lors, père Luc : Mainte femme en est là.
Bon gré vous sais de vouloir être mère,
Et le serez ; en fais, moi, mon affaire :
Ne faut vraiment troubler Dieu pour cela.

M. Vigée.

VERS

Gravés sur la tombe de M. Falaize de Verneuil.

Sur ton front, jeune encor, quelques rayons de gloire
S'éclipsèrent, voilés par les jaloux cyprès :
Les Muses, l'Amitié, chériront ta mémoire,
Et de l'Hymen en pleurs partagent les regrets.

M. Andrieux.

LE MOUCHERON,

FABLE.

« Livreras-tu toujours la guerre
Au peuple ailé des moucherons ?
Quoi ! sans cesse frisant l'air, les eaux et la terre,
Happer pour ton plaisir d'innocens bestions !
Eh bien ! règne en tyran dans ton vaste domaine ;
Promènes-y la mort, mais sur d'autres que moi :
Aux régions de l'air je dis adieu sans peine,
S'il s'y faut engraisser pour toi. »
Contre la sœur de Philomèle,
Ainsi tonnait de loin, tremblant encor de peur,
Un frêle moucheron échappé par bonheur
Au bec de l'avide hirondelle.
Le transfuge de l'Ether
Sous le chaume d'un pauvre homme
Va droit se mettre à couvert,
Et s'y case, Dieu sait comme.
Plus d'hirondelle à fuir qui vous prenne au gobet.
Mais un monstre cent fois plus laid,
Monstre femelle, aux bras longs et livides,
Au ventre énorme, au noir corset,
Dame araignée en ces lieux tapissait.
Autre embarras : partout réseaux perfides,
Partout piéges tendus aux moucherons timides,
« Malheureux ! dit le nôtre, où m'allais-je loger ?

Pour nous il n'est ici qu'embûches, que danger;
Fuyons, » et d'une aile légère
L'insecte bourdonnant s'envole en maudissant
L'impitoyable filandière,
Et sa toile, toujours fatale à maint passant.
A la ville on est mieux peut-être;
Il s'y rend. Un palais frappe de loin ses yeux:
Magnifique apparence; il entre, et de ces lieux
Admire en voltigeant l'or, l'éclat et le maître;
Le voilà qui s'installe en un brillant salon.
D'abord il s'y tient coi, se fait petit: sait-on
Si l'aragne par aventure
N'ourdirait point sa trame où l'on voit la dorure?
Mais non: de filets, point; donc nul péril: oh! non.
Moucheron enfin se rassure,
Puis il se met au large, et gaîment prend l'essor:
« Ici l'aimable paix règne avec l'abondance;
Coulons-y nos beaux jours, car il m'en reste encor,
Dieu merci! nargue aux champs et vive l'opulence!»
Cependant vient la nuit; aux plafonds radieux,
Les lustres suspendus se couronnent de feux:
Par leur éclat au loin les ombres sont bannies.
Vers ces astres nouveaux qu'il contemple enchanté,
Le fils de l'air s'élance.... et se brûle aux bougies
Dont l'éclat trompeur l'a tenté.

« Que l'ignorance est à plaindre!
(Dit-il en mourant.) Hélas!
Le danger le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas! »

M. DE GUERLE.

A CYNTHIE.

Traduction de Properce, Livre 1, Élégie 2.

A quoi bon, ô Cynthie, étaler à nos yeux
De tes cheveux dorés l'édifice orgueilleux?
Pourquoi les inonder des parfums de Syrie?
Ouvrages fastueux de l'avide industrie,
Que servent ces tissus flottans à plis légers!
Faut-il ainsi te vendre à des biens étrangers
Ah! pourquoi, déguisant les dons de la nature,
Payer d'un luxe vain la coupable imposture?
Va, crois-moi, ta beauté n'a pas besoin de fard.
Amour qui va tout nu hait les ruses de l'art.
Vois comme en liberté, sur le sein de la terre,
Se balancent les fleurs et serpente le lierre.
L'arbousier croît plus beau dans les antres profonds
L'onde, à travers nos prés, court en flots vagabonds;
Des cailloux qu'il produit, l'Océan peint ses rives,
Et le chant des oiseaux a des beautés naïves
Que n'offriront jamais les plus savans accords.
Ce n'est point par l'éclat de somptueux dehors
Que Phébé sur Castor mérita son empire;
L'art, aux yeux de Pollux, n'ornait point Télaïre.
Pour des attraits menteurs, follement prévenus,
Vit-on lutter, jadis, aux regards d'Evénus,
Les rivaux dont sa fille alluma la querelle?
Prête à fuir sans retour la rive paternelle

Sur le rapide char d'un époux phrygien,
La tendre Hippodamie à l'art n'emprunta rien;
Mais de son jeune front la candeur naturelle
Pouvait le disputer aux chefs-d'œuvre d'Apelle.
Ces beautés triomphaient sans un faste imposteur,
Et n'avaient pour charmer que la simple pudeur.
Tu n'as pas moins d'attraits, ô maîtresse adorée!
Plaire à son seul amant, c'est être assez parée.
Apollon de ses vers t'ouvre l'heureux trésor;
Calliope en tes mains remet sa lyre d'or;
Les Grâces t'ont donné leur séduisant langage,
Et Minerve et Vénus t'accordent leur suffrage.
Oui, tu dois assurer le charme de mes jours;
Mais rejette bien loin d'inutiles atours.

M. J. P. Ch. de Saint Amand.

ÉPIGRAMME

CONTRE UN FAUX SAVANT.

Il veut passer pour un homme érudit,
Et sans façon il tranche du Sénèque:
Oh! j'en conviens, il en a tout l'esprit....
Bien relié dans sa bibliothèque.

M. Ponsardin-Simon.

LES TROIS SYSTÈMES,

CONTE.

Lorsque l'Amour eut mon premier homma
Je crus errer dans un monde nouveau;
L'illusion, la reine du jeune âge,
Me fit voir tout à travers son bandeau.
Elle éclaira de sa lumière oblique
Mes premiers pas, mes premiers sentimens:
Quels beaux jardins! oh! quels palais charmans
Créa pour moi sa baguette magique!
Mon œil séduit crut voir la volupté
Prête à m'offrir des délices nouvelles,
Peupler enfin mon séjour enchanté
De vrais amis et de femmes fidèles.
Tout alla bien, il semblait que mon cœur,
En l'habitant, eût pris un nouvel être;
Partout je vis l'emblême du bonheur,
Et j'aimai tout, avant de rien connaître.
Toujours le temps détruit l'illusion,
C'est ce malheur qui rend l'homme plus sage.
Bientôt, hélas! un sinistre nuage
Vint obscurcir mon brillant horizon:
Dupe de l'un et de l'autre victime,
Long-temps encor je crus aveuglément
Voir le malheur où régnait seul le crime,
Et le soupçon fut mon premier tourment.

Mais quand je vis Plutus régner à Gnide,
Mais quand je vis la Candeur et la Foi
Dans les filets de l'Intérêt avide,
Lorsque partout je vis autour de moi
L'Amour volage et l'Amitié perfide,
Mon cœur, fermé par tant de trahison,
S'aigrit, s'arma contre l'espèce humaine,
Et je jurai, rival du vieux Timon,
Au monde entier une immortelle haine.

On peut fort bien, quand on s'est vu trahir,
Haïr le monde : on ne peut pas le fuir ;
Vivre avec l'homme est un mal nécessaire :
Je l'adoptai cette loi, juste ou non.
Oui, dans mon cœur, sans doute la colère
Vivait toujours ; mais la sage raison
Sut l'assoupir, ou du moins la fit taire.
Au genre humain, lié par mes besoins,
De jour en jour ma peine et mon salaire
Sont d'acheter, de vendre quelques soins.
Donnant si peu, mon cœur exige moins.
On ne peut pas t'aimer et te connaître,
O cœur humain! Mais les ans m'ont appris
Qu'ici-bas l'homme est tout ce qu'il peut être,
Et je deviens indulgent par mépris.

A MA SŒUR ALEXANDRINE,

En sortant de Paris.

Il s'est donc écoulé depuis ta perte, hélas !
Autant de jours que j'ai d'années !
Je pars.... Je vais porter mes pas
Sur ces rives pour moi jadis si fortunées,
Où ta mère et tes sœurs, à gémir condamnées,
Aujourd'hui pleurent ton trépas.
Je vais revoir ces lieux témoins de notre enfance,
Ces lieux où près du tien mon cœur,
Goûtant le charme heureux de la simple innocence,
D'un si doux avenir embrassait l'espérance.
D'un songe ravissant, ô réveil plein d'horreur !
Dans ce séjour où croissait ta jeunesse,
Pour les grâces, pour les vertus,
Jadis la plus touchante ivresse
Signalait mon retour.... Las ! ils sont disparus
Ces instans de pure allégresse !
Un an ne s'est pas écoulé
Depuis que j'ai quitté cette terre chérie ;
En la quittant, mes larmes ont coulé ;
J'ai pressé sur mon cœur, avec idolâtrie,
Ton cœur comme le mien troublé.
Un noir pressentiment à tous deux a parlé ;
En fixant sur les tiens mes yeux remplis de larmes,
Je me disais : C'est elle.... je la vois ;

Mais la douleur flétrit déjà ses charmes ;
Je la contemple, hélas ! pour la dernière fois !...
Vous ne me trompiez pas, trop funestes alarmes !
O tendre objet de mes pleurs superflus !
O sœur à mon amour si chère !
Il est donc vrai !... Sur cette terre
Qui naguère t'offrit à mes sens trop émus,
Où je vais retrouver et tes sœurs et ton frère,
Je ne te retrouverai plus !

M. VIEILLARD.

DIZAIN.

Le grand Ronsard au Pinde fit des lois,
Des Preux de Cour il chanta l'héroïsme,
En beaux sonnets rima son latinisme,
Et pour Françus, maints nobles vers gaulois.
Belles du temps goûtaient son hellénisme ;
Savant flatteur, il fut flatté des Rois ;
Tant qu'il vécut, on vantait sa mémoire.
Que de succès et d'honneurs n'eut-il pas !
Lorsqu'il mourut, Princes, Dames, Prélats,
En grande pompe enterrèrent sa gloire.

M. LE MERCIER.

LES ADIEUX

SOUS LE SAULE PLEUREUR.

ROMANCE.

Pour faire de tendres adieux,
Quel est l'asile favorable ?
Choisit-on de sauvages lieux ?
Un bocage est-il favorable ?
Est-ce dans un boudoir galant
Que l'amour peut verser des larmes ?
Saule pleureur, pour un amant
Ton ombrage seul a des charmes.

C'est toujours au bord d'un ruisseau
Que se plaît ta douce verdure ;
Ton feuillage, ainsi que son eau,
Du cœur imite le murmure.
Si dans tes rameaux balancés
On voit l'image de la vie,
Que de tourmens sont annoncés
A l'amant loin de son amie !

Chère Adèle, entends mes soupirs,
C'est ici que l'amour t'appelle
Cesse de craindre mes désirs,
Je n'en ai qu'un, sois-moi fidèle.

Mes yeux, troublés par la douleur,
N'auront qu'une triste éloquence.
Viens, l'ombre d'un saule pleureur
Est propice à ton innocence.

Je ne veux que presser ton cœur
De ma main timide et tremblante :
S'il palpite.... du vrai bonheur
J'aurai donc la preuve touchante !
Le saule alors doit s'agiter.
Je pourrais craindre mon ivresse....
Hélas ! il faudra te quitter
Pour mieux te prouver ma tendresse.

Mais avant de nous séparer,
Accorde un prix à la sagesse ;
Promets de venir soupirer
Où tu vis ma délicatesse ;
Dis-toi que le saule pleureur,
Qui sut garantir ma bergère,
Eût été pour l'amant trompeur
L'ombrage qui rend téméraire.

Feu Mme DE MONTANCLOS.

LISA,

OU

LE REPENTIR.

Écoutez mes récits, approchez, Sexe tendre,
Beautés qu'Amour, hélas! a pu surprendre,
Vous plaindrez de Lisa le trop funeste sort;
Et vous, qui de ses traits ignorez la puissance,
Vous que protége l'innocence,
Cœurs purs, vous le plaindrez encor.

Lisa, des roses virginales
Avait l'éclat et la fraîcheur;
Les vœux jaloux de cent rivales,
Non moins que ses appas, enviaient sa candeur.
L'Hymen, de chaînes solennelles
Avait uni ses jours aux destins de Volnis:
Déjà ses lèvres maternelles
Ont reçu les baisers d'un fils;
Déjà, sous les plus doux auspices,
Du devoir les lois bienfaitrices
Lui prescrivent des soins et des plaisirs nouveaux....
Disparaissez, chastes délices,
Jours si tranquilles et si beaux.
Lisa! de ton âme ingénue,
Qui vient troubler le calme heureux?
Quelle est cette flamme inconnue
Dont tu parais sentir les feux?

Contre toi-même, hélas ! qui prendra ta défense ?
D'un trop cher ennemi qui pourra te sauver ?
Ah ! dérobe à ses yeux ta craintive innocence ;
Tu peux encor, tu peux fuir sa présence ;
Il n'est plus temps de la braver.

L'Amour triomphe : à son pouvoir livrée,
Lisa craint ses plaisirs en nourrissant ses maux,
Et cependant, à son âme égarée,
D'un coupable bonheur tout offre les tableaux ;
Et cependant une langueur secrète
Vient amollir et son cœur et ses sens,
Et quelquefois sa bouche, moins discrète,
Ose à l'ombre des nuits confier ses tourmens.
D'un écrit séducteur sa vue est occupée,
Et cet écrit peint l'ardeur de Selmour,
Et la promesse de l'Amour
A son regard d'avance est échappée....
Tout l'abandonne à ces nouveaux transports ;
Sous des traits adorés, la volupté perfide,
De la pudeur mourante a vaincu les efforts ;
Lisa connaît son ivresse rapide,
Lisa frémit aux accens du remords.

L'imprudent voyageur qui, dans la nuit obscure ;
Précipita ses pas au milieu des dangers,
S'endort, et de songes légers
Goûte en paix l'heureuse imposture.
Il erre en des climats favorisés des cieux,
Du printemps qui renaît voit la pompe champêtre,

Et respirant des fleurs le parfum précieux,
Repose à l'ombrage d'un hêtre.
Mais tandis qu'il se joue en des pensers divers,
Sur sa tête la foudre a sillonné la nue:
Il s'éveille, et d'affreux déserts
Découvre une immense étendue.
Aux bords d'abîmes entr'ouverts,
Il cherche en vain sa trace disparue,
Et de cris impuissans fatigue au loin les airs.
De même en ses vives alarmes,
Lisa, d'une magique erreur
Ayant vu tout à coup se dissiper les charmes,
Vainement veut rentrer aux sentiers de l'honneur.
Selmour, pleurant sur sa victime,
Des lieux qu'il profana consent à se bannir:
Il disparaît, et de son crime
Laisse après lui l'effrayant souvenir.

Alors du milieu des ténèbres
L'univers sortait par degrés.
De Phébus les rayons dorés
N'offrent plus à Lisa que des clartés funèbres;
Le chant matineux des oiseaux,
Des ondes l'aimable murmure,
Tout semble irriter sa blessure;
Par sa plainte nouvelle, attristant les échos,
Elle demande à la nature
Et l'innocence et le repos....
Chaque jour qui succède à ce jour si funeste,
Du bonheur de Lisa voit s'éclipser le reste;

Ce luth qui charma ses loisirs,
Sous ses doigts animés ne se fait plus entendre :
Naguère objet de son soin le plus tendre,
Ce fils dont la présence a fait tous ses plaisirs,
Au plaisir ne saurait la rendre.
Oh! combien de son cœur s'aigrissent les tourmens!
Si d'une vierge, encore à l'Amour insensible,
Elle écoute les purs accens ;
Si d'une épouse heureuse en des liens charmans,
Elle a pu contempler le sourire paisible,
Que de fois leur aspect, éveillant son affront,
A mouillé sa paupière et coloré son front!

De ses jours cependant, perdus pour la tendresse,
Volnis voit pâlir le flambeau,
Et sans cesse Volnis se fait un soin nouveau
D'alléger les ennuis dont le fardeau l'oppresse.
Depuis qu'en de plus doux momens
Tous deux ont proféré ces vœux qu'Hymen ordonne,
Flore a ceint quatre fois sa brillante couronne,
Et quatre fois l'Hiver a dépouillé les champs.
Conduisant des saisons la marche fortunée,
Le Temps, qui sur ses pas nous semble revenir,
Alors amenait la journée
Que devait consacrer ce touchant souvenir.
Vois, dit l'époux à son amie,
Vois sous un ciel d'azur la campagne embellie;
Foulant ses verts gazons; je veux auprès de toi,
Je veux saluer l'heure où j'ai reçu ta foi.
Il dit; et quand du soir descend l'ombre légère,

Il guide sa compagne en des jardins rians.
Le frais lilas, les jasmins odorans,
Y versaient leurs parfums sur la plante étrangère ;
Zéphyre, de son souffle atteignant chaque fleur,
Reportait dans les sens la vie et la fraîcheur ;
Les oiseaux sommeillaient groupés sous le feuillage,
Et Philomèle seule enchantait le bocage.
Lisa semble à regret témoin de ces momens ;
Tout trahit les maux qu'elle endure.
Sur Volnis appuyée, elle marche à pas lents ;
En plis abandonnés flottent ses vêtemens,
Et d'un voile envieux la modeste parure
Couvre à demi sa blonde chevelure.
Mais la douce langueur, empreinte sur ses traits,
Semble ajouter la grâce à ses nombreux attraits ;
Jamais à l'œil ravi de son époux fidèle,
Lisa n'avait paru plus touchante et plus belle.
Ils s'avancent. .. Soudain se montrent les apprêts
D'une pompe inconnue au bosquet solitaire ;
Soudain, par de brillans reflets,
Un asile enchanté s'éclaire ;
Un temple dont l'Amour orne le sanctuaire,
Se découvre au travers des ombrages discrets ;
Sur un autel chargé d'offrandes,
Lisa bientôt a reconnu son fils
Dans ce bel enfant de Cypris,
Qui s'entoure en jouant de légères guirlandes....
Mais Lisa du remords a senti les poignards.
Ces chiffres enlacés sous les daïs de verdure,
D'un hymen fortuné les emblèmes épars,

Tous ces gages naïfs d'une tendresse pure,
Semblent pour l'accuser s'offrir de toutes parts.
Un trouble affreux et l'agite et l'entraîne;
Jetant sur son époux des regards éperdus,
Elle dit: O Volnis! dût m'accabler ta haine,
Ecoute des aveux trop long-temps retenus.
L'objet de tant d'amour.... ta Lisa, fut parjure;
Pardonne à ses remords, ou venge ton injure:
Toi seul peux resserrer ces nœuds que j'ai trahis....
Elle dit, et soudain tombe aux pieds de Volnis.

Lorsque ta voix l'a condamnée,
Qui pourrait, inflexible honneur,
Absoudre l'infidèle aux pleurs abandonnée?...
Volnis, dédaignant la douleur,
L'effroi de la beauté dont un souris flatteur
Pût maîtriser sa destinée,
A ses bras supplians échappe avec fureur.
Dans le prochain bosquet où son transport le guide,
Tandis qu'il erre sans dessein,
Quand abjurant les feux allumés dans son sein,
De vengeance, peut-être, il sent son cœur avide,
De faibles cris, d'innocentes clameurs,
Frappent en sons plaintifs son oreille alarmée.
Au gré de ces accens vainqueurs,
Il accourt, voit Lisa muette, inanimée,
Près de son fils tremblant, qui la baigne de pleurs;
Et ce front que voilait une pâleur mortelle,
Et sur un sein charmant ces cheveux déployés,
Et ces yeux qui semblaient dans les ombres noyés,

Tout fait taire en son âme une fierté rebelle.
Oubliant et ses vœux déçus,
Et d'un bouillant courroux la menace inconstante,
A son épouse encore il rend le nom d'amante.
Ses accens répétés n'en sont point entendus....
Et son cœur, qu'interroge une main frémissante...,
Sous sa main ne palpite plus.

Lisa, dans son printemps, au monde fut ravie ;
D'un souvenir cruel, son ombre poursuivie,
Descendit éplorée au séjour du trépas.
Aux mêmes lieux où s'exhala sa vie,
Le marbre enferme ses appas.
Vers ce tombeau que le cyprès décore,
La Pitié quelquefois se plaît à pénétrer ;
L'Amitié vient gémir encore,
Et l'Amour seul n'ose pleurer.

Feu Mme Desroches.

AVIS A MÉDITER.

Il est un art de se conduire,
Art qu'il ne faut point négliger ;
C'est de savoir se partager
Entre les gens qui peuvent nuire
Et ceux qui peuvent obliger.

M. Vigée.

L'INJUSTICE DU PARTERRE,

ÉPIGRAMME.

Grands Dieux! disait Damis, Damis, auteur sifflé,
Vit-on jamais disgrâce et si grande et si prompte!
C'est le même public qui me couvre de honte,
Qui, d'éloges pompeux, naguère m'a comblé.
Je compose une comédie,
Cent fois elle est jouée et cent fois applaudie;
J'en fais une seconde; on siffle avec fureur.
Devais-je maintenant m'attendre à ce malheur!
— Il faut tâcher de bannir la tristesse,
Lui dit fort à propos un ami consolant,
Et d'oublier le sort de ta dernière pièce.
Moque-toi des arrêts d'un parterre inconstant,
Il ne sait pas juger, la chose est assez claire;
Maint auteur comme toi l'a souvent observé:
D'ailleurs, mon cher Damis, il te l'a bien prouvé....
En applaudissant la première.

M. Joseph.

DE TOUT UN PEU,

CHANSON.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

PAUVRE, je chante mes richesses,
Volage, ma fidélité,
Gascon, ma valeur, mes prouesses,
Et gourmand, ma sobriété.
De même aussi de ma science
Modestement je fais l'aveu....
Mais, foi d'auteur, en conscience,
C'est pour chanter de tout un peu.

J'aime la chasse à la folie
Et le spectacle à la fureur;
Ivre des charmes de Délie
L'amour *seul* fait tout mon bonheur;
Quant au bal toujours on m'y trouve,
Par *goût* je me ruine au jeu....
Messieurs, mon exemple vous prouve
Qu'il faut aimer de tout un peu.

Voyez cet auteur qu'on invite
Pour égayer un grand repas :
Paraît-il, on l'accueille vite,
Mais il mange.... et ne parle pas.

De *dévorer* tout ce qu'il touche
Un auteur se fait-il un jeu?
A table, il n'ouvre donc la bouche
Que pour manger... de tout un peu.

Avec l'Amour, pauvre innocente!
Suzon badinant un beau jour:
Que devint Suzon?... très-savante;
On s'instruit tant avec l'Amour!
Fuyez mamzell' ce Dieu volage,
Disait Claudein' en prenant feu.
— Non pas, maman, fille à mon âge
Aime à savoir de tout un peu.

M. Charles Malo.

SIXAIN.

Tout naît, tout vit, tout meurt; oui, tout est périssable:
Les grandeurs d'ici bas sont moins qu'un grain de sable;
Le Temps n'écoute aucunes lois,
Et l'implacable mort, jalouse de ses droits,
Renverse également de sa faux équitable
L'argile des bergers et le marbre des rois.

M. de Conjon.

LA VEILLÉE DU TROUBADOUR,

ÉLÉGIE.

J'attends encore au pied de cette tour
L'heureux signal promis par une amante.
Hermosa, mon unique amour,
Victime faible et gémissante,
Hélas ! tu n'as donc pu, captive tout le jour,
Suspendre à ces créneaux ton écharpe flottante,
Et d'un farouche argus la haine vigilante,
Me ferme tout accès dans ce triste séjour.
Voici venir pourtant cette heure bien-aimée,
Où les brumes du soir s'élèvent du ruisseau.
Déjà, sur la plaine embaumée,
Elles ont déployé leur humide rideau,
Et glissent le long du coteau
Comme une légère fumée.
C'en est fait; le jour meurt, la nuit est de retour;
Et moi j'attends encore au pied de cette tour.

Malheureux! quel espoir dans mon âme abattue
Désormais pourra pénétrer?
Où porter ma prière, et quels Dieux implorer
Contre la peine qui me tue?

Puissante épouse d'Oberon,
Titania! reine des Fées,

Toi, qui sur un pâle rayon,
La nuit, descends dans le vallon
Avec tes jeunes Coryphées;
Je t'en conjure, à mes amours
Prête aujourd'hui ton assistance;
Elle est amère, ma souffrance!
Mais que ne peuvent tes secours!
C'est toi qui chaque soir, dans le souffle des brises,
Apportes des conseils aux amans malheureux:
C'est toi qui, protégeant leurs douces entreprises,
Rends la nuit plus obscure, et marches devant eux.
Jamais le Troubadour délaissé par sa dame
N'implora vainement ton magique pouvoir:
Tu lui souris, et dans son âme
La douleur fait place à l'espoir.

Viens donc, reine de Sylphirie!
Descends sur ces créneaux qui bravent mon courroux.
Sensible à mes ennuis, par mes pleurs attendrie,
De ton sceptre de lys endors tous les jaloux,
Et répétant tout bas l'heure du rendez-vous
A l'oreille de mon amie,
Apprends-lui que fidèle aux sermens de l'amour,
Triste, j'attends encore au pied de cette tour.

Mais si le doux sommeil a suspendu sa peine,
S'il rend un peu de calme à ses sens agités,
Alors, Nymphes de l'air, légères Déités!
Vous, dont Titania marche la souveraine,
Laissez pour un moment les bords de ce ruisseau,

Qui s'en va murmurant à travers la clairière ;
Entourez le sombre château
Où dort Hermosa prisonnière ;
Et là, donnant un libre essor
A vos danses mystérieuses,
Mêlez vos voix harmonieuses
Aux accens de vos lyres d'or.
Qu'attirés par des sons et si purs et si tendres ;
Les rêves les plus doux enchantent son repos !
Qu'une flatteuse erreur lui montre ces créneaux
Abattus et réduits en cendres.
Et vous, Sylphes voluptueux !
Aimables et rians fantômes !
Qui souvent la nuit, dans vos jeux,
Visitez les enfans des hommes !
De grâce, emportez-moi, sur vos ailes d'émail,
Vers celle qui captive et mes sens et mon âme !
Que sur sa bouche de corail
J'imprime un long baiser de flamme :
Et plus tranquille alors, plus sûr de son amour,
Je reviendrai l'attendre au pied de cette tour.

Inutiles désirs ! l'écho de ces demeures
A seul daigné répondre à mes tristes accens.
Tout dort ; et de la nuit les astres pâlissans
M'annoncent la fuite des heures.

Oh ! de Titania rapides messagers !
Toujours soumis aux lois de votre aimable reine,
Vous le savez, sitôt que de sa fraîche haleine,

L'aube caressera nos tranquilles vergers,
Des fleurs entr'ouvant le calice,
Au sein du lys et du narcisse,
Vous fuirez les feux du soleil;
Et dans cet asile fidèle,
Les doux concerts de Philomèle
Viendront bercer votre sommeil.

Ainsi donc, c'est en vain que ma voix vous implore,
Si vous ne hâtez pas le moment désiré.
Aimables enchanteurs! bientôt naîtra l'aurore,
Hélas! et vous allez m'abandonner encore
A toutes les douleurs d'un espoir différé.
Oui, je le vois, ma timide prière
S'envole au gré du vent qui courbe le gazon;
Du jour prêt à paraître, agile avant-courrière,
Une blanche lueur éclaire l'horizon;
Et dans le fond des bois, sous l'abri du feuillage,
A disparu déjà tout le peuple lutin.
Déjà la cloche du matin
Retentit au prochain village,
Tout s'éveille, tout rit sur les monts d'alentour,
Et moi, j'attends encore au pied de cette tour.

M. S. Edmond Géraud.

A Mlle THÉRÈSE G*****,

Le jour de sa Fête.

De l'aimable empire de Flore
Le beau règne vient de finir,
Il fuit pour revenir encore
Et nous ramener le plaisir.
Doux printemps, saison du bel âge,
Hâte l'instant de ton retour,
Viens recevoir de notre amour
Le sincère et touchant hommage.
Pour offrir des fleurs à Philis,
Ah! daigne faire un sacrifice,
Les fleurs, filles de l'artifice,
A ses yeux n'auraient point de prix.
Fais naître cette belle rose,
Emblème heureux de sa candeur:
Que sur son sein le lys repose,
C'est l'image de sa pudeur.
Pour ceindre une tête si belle
Tresse une couronne aujourd'hui,
Mais près de la tendre immortelle
N'entrelasse point le souci.
Eloigne ces fleurs de tristesse
Dont l'aspect fatigue les yeux:
Ces emblèmes trop malheureux
Ne sont point faits pour la jeunesse.

Elle veut de rians tableaux,
Simples, badins comme son âge;
Ainsi qu'un papillon volage
Elle veut des objets nouveaux.
A cette agréable infidèle
Daigne sourire, doux printemps!
Et pour ses charmes séduisans
Fais éclore la fleur nouvelle.
Tu peux l'admettre en ce beau jour
Près de l'amante de Céphale,
Philis dans cette aimable cour
N'a point à craindre de rivale.
Ses yeux éclatans de beauté
Brillent de la plus vive flamme,
Sur son front plein de majesté
On lit le calme de son âme.
Vive, légère tour à tour,
Elle ignore encor le délire
Du doux sentiment qu'elle inspire:
Philis ne connaît pas l'amour.
Ah! conserve ton innocence
Belle Philis, souviens-toi bien
Que notre fragile existence,
Hélas! sans la vertu n'est rien.
Captive l'amitié sincère
Par ta douceur, par tes talens,
Et sache unir à l'art de plaire
L'art de rendre les cœurs constans.
Quels vœux pour le jour de ta fête,
Philis, puis-je t'offrir de plus?

J'ai chanté ta beauté parfaite,
Fais que l'on chante tes vertus.

M. A. P. Messine (de Bordeaux).

LA BONNE RÉSOLUTION.

Lisimon un jour désira
Consulter la sage Laura
Sur les qualités que devra
Avoir la femme qu'il prendra.
Voici (cela n'étonnera)
La réponse qu'il en tira :
« Belle épouse vous trahira,
» Laide, elle vous répugnera,
» Pauvre, elle vous ruinera,
» Riche, elle vous dominera,
» Sotte, bientôt vous ennuira,
» Savante, bien pis ce sera,
» Vieille, elle vous dégoûtera,
» Jeune, aimable, vous donnera
» Fil à retordre.... *et cœtera*,
» Puis elle vous enterrera ;
» Ainsi, monsieur se résoudra
» A faire ce qu'il lui plaira. »
— C'en est assez ; se mariera,
Reprit Lisimon, qui voudra.

M. Ponsardin-Simon.

A S. A. ÉMINENTISSIME ET ROYALE

Mgr LE GRAND-DUC DE FRANCFORT,

En lui adressant l'Almanach des Muses de 1812.

Les Muses de leurs chants viennent vous faire hommage
Daignez les accueillir avec cette bonté,
Cette grâce obligeante, et cette aménité
Qui sait dans tous les cœurs imprimer votre image.
Vous leur avez parfois accordé des instans;
J'en atteste plus d'un ouvrage
Que vous envieraient nos Savans,
Qu'on lit toujours, et qu'on lira long-temps.
De vos faveurs, de vos bienfaits constans,
Ne leur refusez pas ce nouveau témoignage.
Attendant près de Vous un doux et libre accès,
Chacune d'Elles vous contemple;
Qu'elles soient dans votre palais,
Elles ne croiront pas avoir quitté leur temple.

M. Vigée.

JUPITER, LE CHÊNE ET BORÉE,

FABLE.

Borée, un jour, l'impétueux Borée,
Entreprit de déraciner
Le chêne le plus beau de toute une contrée,
Et que la faux du Temps semblait même épargner.
Chômait-on le Saint du village,
Fillettes et garçons accouraient d'alentour
Pour danser, folâtrer sous son épais ombrage,
Et peut-être y parler d'amour.
Qu'un voyageur fût surpris par l'orage,
Le Chêne lui prêtait l'abri de son feuillage.
Notez aussi que nombre d'animaux
Se nourrissaient du gland tombé de ses rameaux.
L'heure est pourtant venue où ce superbe chêne
Va subir le plus triste sort.
Soudain le fier tyran du nord,
Borée, avec fureur contre lui se déchaîne.
L'arbre de Jupiter soutient le choc d'abord ;
Mais, privé de l'appui de ce Dieu tutélaire,
Il rompt, chancelle et tombe, après de longs assauts,
Allant cacher sa tête séculaire
Au sein des humbles arbrisseaux.
« Maître de l'Olympe, ô mon père !
Dit-il alors, tu vois quel désastre est le mien.
Puisque tu l'as permis, c'est à moi de me taire ;

Mais si j'ai toujours fait le bien,
Qui m'empêche encor de le faire?
De ce tronc fort et vigoureux,
Regarde le peu qui me reste:
Je suis content s'il plaît à ta bonté céleste
D'en faire un instrument utile aux malheureux.
— Oui, répond Jupiter, je te serai propice.
Ce fut sans doute avec justice
Qu'au souverain des Dieux ton bois fut consacré.
Je te fais *Terme*: ainsi tu serviras d'indice
Au voyageur dans sa route égaré;
Et cependant ne trouve pas étrange
Que l'on t'insulte encore en ce modeste emploi.
L'animal le plus vil, en s'approchant de toi,
Pourra te souiller de la fange
Qu'il traîne toujours après soi.
N'importe, repartit le Chêne;
Il faut à la Vertu l'épreuve des revers,
Et le bien qu'elle fait la console sans peine
Du mal que lui font les pervers.

M. LE BAILLY.

TRADUCTION DE MARTIAL.

Tu ne dois rien, je ne puis le nier,
Si pour devoir il faut pouvoir payer.

M. Aug. DE LABOUISSE.

A S. E. M. LE COMTE DE G****.

Oui, malgré le temps et l'absence,
A mes amis souvent je pense
A toi, comte, tout le premier;
A toi que l'on voit oublier
Un mortel rempli d'indulgence
Qui, d'une ingrate indifférence,
Veut encor te justifier.
Ces jours sont loin de ta mémoire,
Ces jours désastreux où, jeté
Sur les rivages de la Loire,
Une douce hospitalité,
Un accueil franc et mérité,
Te conservèrent pour la gloire :
Mais moi, je n'oublierai jamais
De nos marquis le plus aimable
Que j'ai vu souvent à ma table,
Dont l'amitié faisait les frais :
Je vois encor dans ma retraite,
Sous la treille fraîche et discrète,
P..... à nous se réunir;
Dans ces temps, d'affreux souvenir,
Où du méchant l'âme inquiète
Trouvait *suspect* jusqu'au plaisir.
Grâce au régime consulaire,
Rentrés enfin dans notre sphère,

Bientôt d'un chevalier français
Tu déployas le caractère,
Et moi, petit juge précaire,
Je repris ma robe au palais:
Sous le poids d'un travail pénible,
Et du souverain ignoré,
J'y végète juge amovible:
Mais l'amitié douce et paisible
De mon sort charme la rigueur;
J'y rêve même que ton cœur
Pour le mien est toujours sensible;
Enfin un espoir si flatteur
En tout temps sera ma chimère;
Et, franc chevalier, si G.....
Estime un cœur noble et sincère,
Je dois me croire son ami.

M. B. D. L. M.

IMITATION DE MARTIAL.

Paul achète les vers d'autrui,
Et pour les siens il nous les donne. —
Très-conséquemment il raisonne:
Ce qu'il achète est bien à lui.

M. L. Damin.

A MON LAURIER,

Imitation libre de METASTASIO.

Reçois le nom de celle que j'adore,
Arbre chéri du Dieu qui nous verse le jour;
Je vais sur tes rameaux graver le nom de Laure,
Comme il fut en mon cœur imprimé par l'Amour.
Crois maintenant, plante embaumée,
Elève dans les airs tes rameaux orgueilleux:
Le chiffre de ma bien-aimée
Va désormais croître avec eux.
Et vous, palmiers de l'Idumée,
Pins menaçans, cèdres audacieux,
Respectez mon laurier: bientôt sa renommée
Abaissera vos frouts ambitieux.
A mon retour dans ces beaux lieux,
Non, jamais sous un autre ombrage
Je ne viendrai toucher mon luth harmonieux,
Ni jamais d'un autre feuillage
Je n'ornerai mes bruns cheveux.
De la maîtresse de mon âme,
A toi seul je dirai le dépit, les rigueurs;
Toi seul sauras si mon ardente flamme
A mérité quelques faveurs.
Quand le lion, de sa brûlante haleine
Desséchera nos bois et nos guérets,
J'irai vers des antres secrets

Détourner l'eau d'une claire fontaine;
Je la ferai serpenter dans la plaine,
Et porter jusqu'à toi son flot limpide et frais.
Arbre charmant, sous ton feuillage épais,
La nymphe perfide ou cruelle,
Le berger qui fut infidèle,
Ne se reposeront jamais.
Jamais l'orfraie au cri sauvage,
La corneille au triste plumage,
N'habiteront sur tes rameaux;
Mais on entendra Philomèle
Y préluder à des accords nouveaux;
Et la sensible tourterelle,
Oiseau chéri des troubadours,
Chaque printemps viendra, battant de l'aile,
Y roucouler ses fidèles amours.

Mlle Iphigénie DE VÉGABRE (de Genève).

IMPROMPTU

A MADEMOISELLE A. B******.

QUAND de vos traits je vante la beauté,
Quand je vous compare à la rose,
En refusant un encens mérité,
Vous disputez en vain contre la vérité :
Votre miroir bientôt aura gagné ma cause.

M. PELLASSY.

ÉPITRE SUR LA RIME,

A M. ***,

Qui, dans une discussion littéraire, exagérait l'importance de la richesse de la rime.

Ainsi donc, t'animant dans une folle escrime,
Te voilà, cher Damis, défenseur de la rime !
Si dans son cours égal, ton œil n'aperçoit pas
Les lettres et les sons marchant du même pas;
Si deux mots approuvés par l'art et par l'oreille,
N'offrent dans tous leurs points une marche pareille,
Tu ne vois dans des vers, un Dieu les eût-ils faits,
Que des essais sans goût, sans force et sans effets.
Qu'entends-tu donc, Ami, par le talent d'écrire ?
De se soumettre aux lois que le goût doit prescrire ;
D'élever dans l'esprit, dans l'âme, dans les sens,
Ces sublimes transports que toi-même ressens ?
Serait-ce de s'astreindre à la froide harmonie
De quelques sons bornés dans leur monotonie ?
De rejeter le mot que dicte le bon goût,
Si la langue n'a point de mot semblable en tout ?
De tourmenter le sens, de gâter l'hémistiche,
A l'appât d'une rime élégamment postiche ?
Quand un beau vers présente à ton esprit ravi
Un cercle de pensers de mille autres suivi,
Vas-tu, pour bien juger de tout ce qu'il exprime
D'un œil sec et critique examiner sa rime,

Chercher un mot pareil au mot qui t'a frappé,
Qui gêne ton regard entre les deux trompé ?...
Crois-tu que le talent n'ait pas le privilége
De secouer un peu la poudre du collége ?
Doit-il joindre à la gêne, une gêne sans but,
Et s'appauvrir enfin par un double tribut ?

Le régent du Parnasse, en rimes recherchées,
Nous a tracé les lois à la rime attachées ;
Je le sais, et rempli de leur sévérité,
Par l'exemple a souvent prouvé leur vérité.
Des poëtes plus grands, dont la gloire est fixée,
A l'école de même ont soumis la pensée,
Et, suivant de leur siècle et l'esprit et les goûts,
Dans l'art de bien rimer ont brillé plus que nous
Mais nous ne savons pas ce qu'à leur beau génie
A coûté quelquefois cette vaine manie ;
Le temps qu'ils ont perdu, le mot grand et hardi
Que pour mieux le rimer ils ont abâtardi.
Nous ne connaissons pas ces phrases animées
Qui de leurs grands cerveaux sortirent tout armées,
Comme de Jupiter on vit naître Pallas :
Ils en ont dû sans cesse amortir les éclats :
Que dis-je ? en les lisant, un esprit juste et libre
Les voit se tourmenter pour ce fol équilibre.
Il les voit malheureux de ne pouvoir sortir
De ce cercle de mots qu'il faut trop assortir :
En vain sous mille aspects leur talent les présente,
Il en est peu d'abord que l'esprit ne pressente ;
Souvent même la rime, en sa froide rigueur,
A leurs plus beaux transports vient mêler sa langueur

Leur ivresse est par elle, en dépit d'eux, guidée ;
Cent fois avec le mot elle leur rend l'idée,
Et troublant le lecteur qu'un beau vers enivra,
Le force à deviner le vers qui le suivra.
Supposons toutefois (et qui pourrait le croire ?)
Que cette gêne encore ajoutât à leur gloire,
Qu'elle n'ait rien fait perdre à leur célébrité,
Leur exemple par nous doit-il être imité ?
Non, quand l'art de rimer enflamma leur génie,
La langue vierge encor naissait à l'harmonie ;
Le bon goût qu'ils créaient les faisait moissonner
Dans un fertile champ où l'on nous voit glaner.
Aujourd'hui, se traînant sur des rimes usées,
Epuisant de nouveau des beautés épuisées,
Leurs froids imitateurs, bien qu'ils soient renommés,
Semblent ne nous offrir que de longs bouts-rimés :
Le *cœur* et le *vainqueur*, les *larmes*, les *alarmes*,
Les *forêts*, les *guérets*, pour nous n'ont plus de charmes.
Il faut de nouveaux mots à de nouveaux effets ;
Il les faut plus brillans, moins égaux, moins parfaits.
Voltaire en a donné le précepte et l'exemple ;
Chantre savant du Goût, il est roi dans son Temple,
Et d'autres avec gloire y soutenant leurs droits,
Y brillent comme lui par de plus beaux endroits.
Riant Chaulieu, La Fare, et toi, bon La Fontaine !
Que diriez-vous de voir la critique hautaine
Blâmer dans vos écrits avec sévérité
Ce qui vous fut permis par la postérité ?
Que diriez-vous de voir de jeunes gens imberbes,
Ignorant si les noms riment avec les verbes,

Et comptant sur leurs doigts les syllabes d'un vers,
Venir nous régenter aux yeux de l'univers?
Mais remontons plus haut. Quand l'art à son enfance,
De règles hérissé, sans force, sans défense,
Offrait à nos regards, tourmentant les neufs Sœurs,
De quelques vers grossiers les barbares douceurs,
Cet excès dont l'absence et t'afflige et t'irrite,
Des poëtes d'alors semblait le vrai mérite;
De trois ou quatre sons le semblable appareil,
Chez eux, au vers suivant rendait le vers pareil,
Et pourtant, revêtu de ce clinquant qui passe,
Aucun du temps vengeur n'a traversé l'espace.
Disons plus: si soudain revenant parmi nous,
Ils lisaient ces Auteurs que nous admirons tous,
On les verrait aussi blâmant leur négligence,
De leurs rimes d'un son accuser l'indigence,
Et ne comprendre pas, dans leur aveuglement,
Que Boileau même ait pu rimer si faiblement.
Qu'est-ce donc que la rime? Une chaîne légère
Que s'impose l'esprit, que l'école exagère;
Un charme à la mesure ajouté savamment,
Mais qui ne doit gêner l'art ni le sentiment;
Qui juste sans efforts, élégant sans emphase,
Soumis à la pensée, et soumettant la phrase,
De la mode et du temps a pu subir les lois,
Dont il faut reconnaître et soutenir les droits;
Mais dont le fol excès, dans sa monotonie,
Serait le désespoir et la mort du génie.
Non qu'au chétif auteur, en sa stérilité,
Je veuille offrir ici trop de facilité;

Que des mauvais rimeurs me déclarant l'apôtre,
En fuyant un écueil je tombe dans un autre.
Mille fois, à l'aspect de ces vers mal rimés,
Dont l'oreille et les yeux sont ensemble alarmés,
Loin de moi, par dépit, j'ai rejeté le livre :
Mais il est un milieu que le talent doit suivre ;
Il est dans les beaux-arts, et dans tout ici-bas,
Une perfection que l'homme n'atteint pas.
Le censeur dit en vain, dans sa froide amertume,
Qu'à rimer richement notre esprit s'accoutume :
Souvent par le travail on arrive à ce point ;
Mais on ne peut trouver ce qui n'existe point,
Ennoblir un mot bas s'il se montre à la rime,
Ou de Mézence en vers renouvelant le crime,
A la honte de l'art, marier lâchement
Au mot plein d'énergie un mot sans mouvement.
Laisse donc, cher Damis, laisse en un beau délire
S'élever librement et mon vers et ma lyre.
Née à la poésie en ces temps de clartés
Où l'art s'ornait déjà de grandes vérités,
J'ai compris ce qu'en lui le mérite apprécie,
Et j'en ai dédaigné la vaine minutie.
J'ai vu qu'il a suivi les esprits différens
Des siècles dont lui-même il assigna les rangs ;
Qu'il n'est point descendu de ses hauteurs passées,
Mais qu'il brille aujourd'hui par l'éclat des pensées,
Et qu'à leur feu sacré ranimant sa grandeur,
C'est là qu'il doit chercher sa force et sa splendeur.
Mais il suffit : riant de tes folles alarmes,
J'ai voulu te combattre avec tes propres armes ;

D'une rime bien riche alourdissant mon vers ;
J'ai voulu par l'exemple en prouver le travers.
Te montrer, rimant mieux que tant d'autres qu'on cite,
Que pour vaincre en cet art il suffit qu'on s'excite ;
Que de ce vain tribut, que l'on doit limiter,
L'esprit à ses dépens peut toujours s'acquitter,
Et de ce tour de force où je me suis contrainte,
Ce que je dis de mieux déjà porte l'empreinte.
Les images, les mots, à la rime soumis,
Pour elle en chaque vers me semblent être mis ;
Ma phrase me paraît incertaine ou commune ;
Où j'en peux trouver dix, à peine j'en vois une ;
Je m'égare moi-même en ma propre leçon,
Et j'appauvris le sens pour enrichir le son.
Finissons ; aussi bien, prêt à rompre sa digue,
De ce jeu d'écolier mon esprit se fatigue,
Et je sens malgré moi, dans un si beau sujet,
La pensée et le mot s'élancer d'un seul jet.

Mme la comtesse de Salm.

UNE MÈRE ET UN SAGE.

Mon fils ne verra plus la lumière des cieux !...
—Si vous l'aimiez pour lui, cet objet plein de charmes,
Livrez-vous à la joie en le voyant heureux ;
Si vous l'aimiez pour vous, laissez couler vos larmes.

M. Drobecq.

ÉTRENNES AUX NIVERNAIS.

En ce temps-ci, voulez-vous bien, mes frères,
Qu'un cœur dévot, si vous êtes chrétiens,
Pour vous du ciel sollicite les biens?...
Vous le voulez? Voici donc mes prières.
J'ai grand désir qu'un généreux effort
Fasse en nos murs, plus que partout en France,
Régner la paix, les mœurs et l'innocence;
Je voudrais bien convertir l'esprit fort,
Et voir ici prospérer l'Evangile,
Pour qu'en l'honneur de mes bons Nivernais,
Un étranger, visitant notre ville,
Dît en partant: « Ces gens là sont parfaits! »
Mais, puisqu'hélas! mes vœux sont ridicules,
Et qu'on ne peut toucher les incrédules;
Puisque le monde, œuvre du Tout-Puissant,
Fut et sera toujours bête et méchant;
Que les fripons sont gens incorrigibles;
Qu'on ne voit point d'hommes incorruptibles
Quand l'intérêt et l'argent sont leurs Dieux;
Que l'ignorance a besoin d'imbécilles;
Que les maris sont toujours ennuyeux,
Et leurs moitiés toujours un peu fragiles,
Je vais alors, faisant tout pour le mieux,
A vos besoins accommoder mes vœux.
Or je souhaite aux fripons le mystère,
Comme aux amans, pour voiler leurs larcins;

Force procès à tous nos gens d'affaire,
A l'envieux, le mal de ses voisins;
Aux exacteurs, l'impôt de la province;
Au bas-clergé, dont la rente est fort mince,
L'heureux profit du dernier sacrement,
Et le service après l'enterrement;
Aux employés de toutes nos régies,
Des délinquans et des procès-verbaux;
La mort d'un chef aux commis de bureaux;
Aux médecins, quelques épidémies;
Aux ignorans, des sots pour les juger;
Et pour finir, à Grippon et son gendre,
Des prés *gratis*, et du foin à manger.
Heureux celui qui prend pour ne rien rendre!
Mais Dieu me gard' de jamais leur rien vendre!
Que si deux cœurs, blessés du même trait,
Brûlent ensemble et n'ont pu se le dire,
Si nos amans qui souffrent le martyre
En sont réduits au langage muet,
Je leur souhaire une rencontre honnête
(Un cercle, un bal, un spectacle, une fête),
Où décemment on peut communiquer;
Puis deux, puis trois, puis un doux tête à tête,
Où galamment tout pourra s'expliquer.
Plaisir d'amour est trésor du jeune âge,
Cela vaut mieux que fortune et grandeurs;
Et pour montrer à quel point je suis sage,
Foulant aux pieds l'argent et les honneurs,
Par le plaisir calculant mes richesses,

Puissent m'échoir trois ou quatre maîtresses,
Tant je fais cas de certaines faveurs!

M. Gandois-Héry.

ANECDOTE DIALOGUÉE.

Paul, grand amateur du pathos,
Avec un embarras comique,
Un jour commença par ces mots
Certain discours académique :
Je *conçois*, Messieurs, *je conçois*,
Je conçois.... — Poursuivez donc, traître!
Après avoir *conçu* trois fois,
Vous accoucherez peut-être.

M. Richard de Lucy.

SUR LE DÉPART DE Mme DE C***.

Elle part!... Plaignez-moi, vous qui l'avez connue!
De ses regards touchans j'ai senti le pouvoir.
Elle me plut sans art, je l'aimai sans espoir,
Et je la quitte, hélas! heureux de l'avoir vue,
Malheureux de ne plus la voir!

M. L. Damin.

K.

RÉMINISCENCE.

Jadis j'ai vu, dans mon printemps,
Que douce, aimante, mais craintive,
Une fille sur le qui-vive
Tremblait au seul nom des amans :
Les femmes même étaient cruelles;
Il fallait contraindre les belles
A goûter des plaisirs secrets;
Elles craignaient les indiscrets
Encor plus que les infidèles :
Aujourd'hui, j'en rougis pour elles,
Dans un siècle où règnent les mœurs,
Il faut dire à maintes fillettes
De moins prodiguer leurs faveurs,
Et qui pis est, d'être discrètes.

M. Blanchard de la Musse.

IMITATION DE MARTIAL.

Tu veux savoir pourquoi, loin de la ville,
A mon champêtre domicile
Je trouve toujours tant d'attraits?
C'est que j'ai le plaisir de ne t'y voir jamais.

M. Aug. de Labouisse.

A S. A. ÉMINENTISSIME ET ROYALE

Mgr LE GRAND-DUC DE FRANCFORT,

En lui demandant la permission de lui dédier LA TENDRESSE FILIALE.*

D'UN pinceau plus doux que sévère,
Dans mes loisirs laborieux,
J'osai peindre la *bonne Mère*,**
Et son portrait fixa vos yeux.
C'était, Prince, daignez m'en croire,
Oui, c'était là surtout la gloire
A laquelle aspiraient mes vœux.
Aujourd'hui, plus ambitieux,
J'oserai, pour la *bonne Fille*,
Briguer votre appui généreux.
En elle, aussi, la vertu brille,
Vous en jugerez : entre nous,
Nul ne s'y connaît mieux que vous.
Qu'une auguste main la protége !
Qu'elle ait du moins le privilège
De dire : « Un prince affable, bon,
» De son peuple aimé sans réserve,
» Digne favori d'Apollon,

* Petit roman.

** LA TENDRESSE MATERNELLE, autre roman.

» Confident chéri de Minerve,
» Me met sous l'abri de son nom. »
Faire du bien est votre étude ;
Vos Sujets par vous sont heureux ;
Un moment traitez la comme eux
Pour ne point changer d'habitude.

M. Vigée.

VERS

Mis au bas d'un portrait de Madame Branchu, peinte dans le rôle d'*Œnone*.

C'est peu que de son art, déployant les merveilles,
Sublime actrice, en charmant nos oreilles,
Elle s'ouvre en nos cœurs un facile chemin ;
Sensible épouse, tendre mère,
Elle est encore un ange tutélaire
Pour la veuve et pour l'orphelin.

LE PHILOSOPHE.

D'un œil calme et serein il contemple la mort,
Il souffre sans se plaindre, et se soumet au sort ;
L'espoir que Dieu reçoit l'innocent qui succombe,
Anime sa vertu jusqu'au bord de la tombe.

M. Mabire.

LA BONNE VIEILLE.

STANCES

Imitées d'un poëte du XIIe siècle.

L'hiver accourt sans attrister le sage.
C'est un beau soir lorsqu'un beau jour a lui.
Il est des fleurs que l'on cueille à tout âge;
Il n'est point d'âge exempt de quelque ennui.

Au temps passé, j'étais fraîche et jeunette;
Bien m'en souviens, mais n'ai pas de regrets.
Je fus heureuse, et qui danse à la fête
Avec plaisir peut reposer après.

Avant les jours de ma tranquille automne,
Quand ma beauté séduisait tous les yeux,
Belle je fus, maintenant je suis *bonne*,
De ces deux noms ne sais qui vaut le mieux.

Bonheur n'est point beauté ni gentillesse,
De mes attraits l'âge a fané la fleur;
Je lui pardonne: il n'est point de vieillesse
Pour qui le temps n'a pas changé le cœur.

Vieille je suis et souvent le répète;
Mais j'aime encor doux entretiens d'amour;

Et n'ai regret si pour jeune fillette
Vieux serviteurs me quittent chaque jour.

Me plais encor à voir nos Pastourelles
Suivre au matin leurs amoureux discrets ;
Cueillir des fleurs moins passagères qu'elles,
Et dans les bois chercher l'ombre et le frais.

Me plais aussi, lorsque vient la veillée,
A chantonner ballades, virelais.
Parfois je conte, et suis émerveillée
De voir sourire à mes récits longuets.

Nos Jouvenceaux se plaisent à m'entendre ;
Mais bien souvent ils se moquent aussi,
Si je leur dis qu'un amant bel et tendre
A mes genoux vint demander merci.

Et moi je ris sans pouvoir me contraindre
Lorsque je vois papillons étourdis,
Ainsi narguer flamme prête à s'éteindre
Où tant de fois papillons furent pris.

M. Justin-Gensoul.

LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE,

Le lendemain de sa première retraite de la Cour;

CANTATE.

RÉCITATIF.

Les premiers rayons de l'aurore
Eclairent ces austères lieux,
Et le sommeil, qu'en vain j'implore,
Le doux sommeil, hélas! n'a point fermé mes yeux.
Triste nuit, que va suivre un jour plus triste encore!
D'un monarque adoré j'ai pu tromper l'amour!
J'ai pu le fuir! j'ai pu m'éloigner du séjour
Qu'il embellit de sa présence!
Je ne le verrai plus!... Une éternelle absence
A tout ce que j'aimais m'arrache sans retour!
Je ne le verrai plus!... Que dis-je?
L'Amour, égarant mes esprits,
Vient me le retracer, par un heureux prestige,
Tel qu'hier il s'offrait à mes yeux attendris!
Je le revois, traînant tous les cœurs sur sa trace,
Fier, sensible, brillant de noblesse et de grâce,
Trop séduisant peut-être!... O criminelle erreur!
Dans cet asile saint, quel trouble me dévore!
Je viens chercher ici le repos de mon cœur,
Hélas! et ce cœur brûle encore!

AIR.

Descends des cieux, calme mes sens,
Aimable et paisible Innocence!
D'un charme impérieux je crains trop la puissance;
C'est à toi, s'il se peut, d'appaiser mes tourmens.
Des épouses d'un Dieu, déjà les voix fidèles
Montent vers la retraite où je pleure en secret.
Pourquoi d'un bonheur pur le simple et doux attrait
Ne peut-il m'enchaîner comme elles?
Descends des cieux, calme mes sens,
Aimable et paisible Innocence!
D'un charme impérieux je crains trop la puissance;
C'est à toi, s'il se peut, d'appaiser mes tourmens.

RÉCITATIF.

Mais le jour, plus brillant, colore la campagne;
Et l'oiseau matinal, auprès de sa compagne,
Fait retentir les airs de ses chants amoureux.
Tout s'anime, tout est heureux;
Et moi!...de mes regards j'embrasse en vain la plaine;
Rien ne s'offre à mes yeux qui console ma peine.
Ah! quand je m'abreuve de pleurs,
L'amant que malgré moi rappelle ma faiblesse,
S'occupe-t-il de mes douleurs?
Une autre obtiendra sa tendresse;
Charmé de mille objets divers,
Il oubliera bientôt la triste la Vallière!...
Mais quel nuage de poussière
Au loin s'élève dans les airs?

Le bruit d'un char qui vole a frappé mon oreille ;
Sous les pas des coursiers la plaine a résonné.
Ecoutons. Le bruit croît, mon cœur a frissonné.
Quel effroi, quel espoir tout à coup s'y réveille !
Si c'était ?.. C'est lui-même... Oui, je vois ses couleurs,
Je vois ce front qu'anime une grâce charmante....
Il cherche dans ces lieux une trop tendre amante.
Ah ! de plaisir encor je sens couler mes pleurs !

AIR.

Il vient ! je respire à peine ;
Et de l'amour qui m'entraîne,
La flamme de veine en veine
Court agiter tout mon cœur.
J'entends cette voix que j'aime ;
Tout accroît mon trouble extrême :
Que sera-ce quand lui-même
Va me montrer mon vainqueur !...
Il vient ! je respire à peine ;
Et de l'amour qui m'entraîne,
La flamme de veine en veine
Court agiter tout mon cœur.

M. Davrigny.

TRADUCTION

De l'Ode d'Horace, *O fons Blandusiæ*, liv. III.

Source brillante, ô Blandusie,
Sur tes bords couronnés de fleurs,
De la coupe, en limpides pleurs
Doit couler la douce ambroisie.

Orgueil de mes nombreux troupeaux,
Fier de sa parure nouvelle,
Vainement ce chevreau rebelle
Prélude à des combats nouveaux.

Demain, de ton onde azurée
Son sang rougira le cristal
Que respecte le trait fatal
De la canicule altérée.

Du sillon, au bord de tes flots,
Le taureau pesamment se traîne;
La brebis, sur ta molle arène,
Goûte le frais et le repos.

Oui, mes chants, ô source féconde,
Rendront fameux le vert bosquet
Qui protége l'antre secret
D'où fuit en bondissant ton onde.

M. L. Pol.

ÉLÉGIE.

Du fol amour qui me dévore
Tout redouble ici les tourmens,
Ici tout me parle de Laure
Et me rappelle ses sermens.
Là, sous ce berceau de verdure
Où vient se jouer le Zéphyr,
Du sein ému de la parjure
S'échappa le premier soupir;
Et près de ce réduit champêtre,
Au crépuscule d'un beau jour,
Le premier baiser de l'amour
Fut pris et rendu sous ce hêtre.
Momens de volupté, qu'êtes-vous devenus !
Comme cette vapeur légère
Que dissipe au matin l'astre de la lumière,
Hélas! vous êtes disparus.
Viens, si tu peux aimer encore,
Viens renouer le fil de nos paisibles jours
Et fixer près de nous les volages amours.
C'est en vain que ma voix l'implore,
Tout garde dans ces lieux un silence profond,
Et moins dur que son cœur, l'écho seul me répond.
Que ne puis-je comme elle, armé d'indifférence,
Inconstant, voltiger de plaisir en plaisir,
Et retrouver l'indépendance
En perdant jusqu'au souvenir.

Quand le temps où du cœur s'appaisent les tempêtes
Ramènera, pour toi, les jours de la raison;
Désabusée alors de tes folles conquêtes,
Ayant perdu d'aimer la rapide saison,
Si de quelque pitié tu conserves un reste,
Si quelque souvenir me rappelle à ton cœur,
Sur mon tombeau déposant une fleur,
Tu gémiras de mon destin funeste;
Peut-être aussi quelques larmes de deuil
Couleront de tes yeux sur la pierre modeste
Dont se couvrira mon cercueil.

M. Barrière-Jay.

LE FRANÇAIS.

En amour ainsi qu'à la guerre
Le Français est toujours vainqueur,
L'Amour le couronne à Cythère
Mars le couronne aux champs d'honneur.
Volant de conquête en conquête,
Tous les jours nos jeunes héros
Aux belles font tourner la tête,
Aux ennemis tourner le dos.

M. Bertrand Picart.

VERS

A Madame Louise ****, pour le jour de sa Fête.

Dans le bon temps du bon roi Saint Louis,
Par grand hasard, si le ciel m'eût fait naître,
D'un chevalier aurais été peut-être
Le compagnon, ou le frère, ou le fils.
Me prévalant de si noble origine,
De droit moi-même eusse été chevalier.
Le casque en tête, au bras un bouclier,
Large cuirasse entourant ma poitrine,
Pour m'en aller devers la Palestine,
Ravir aux mains de l'infidèle altier
La sainte Croix et la Tombe divine,
Aurais quitté mon toit hospitalier;
Puis au retour, en l'honneur de ma dame,
Aurais tâché, dans maints et maints tournois,
A m'illustrer par maints brillans exploits.
Eusse fait plus pour lui prouver ma flamme:
A ses désirs, en esclave soumis,
S'il eût été quelque lointain pays
De quelque monstre éprouvant la furie,
Dès qu'à ma dame eût plu me l'ordonner,
Aurais volé, peu soigneux de ma vie,
Pour le combattre et pour l'exterminer.
N'aurais su mieux lui témoigner, je pense,
Et mon amour et mon obéissance.

Eusse voulu qu'un chevalier félon
Lui vint tenir un insultant langage !
Lors, le frappant de mon gant au visage,
Aurais soudain pris mon estramaçon
Qui l'eût rendu plus courtois et plus sage.
Ah ! si Louise en ce temps eût vécu,
Elle eût été, par sa douce accointance,
Par son esprit, ses grâces, sa vertu,
L'honneur bien franc des dames de la France,
Et rien jamais ne lui fût advenu
Qui la lésât ou pût lui faire offense.
Tout au contraire, elle eût, par son aspect,
Dans tous les cœurs imprimé le respect.
Elle aurait vu des trois parts de la terre,
Pour lui former une nombreuse cour,
Vers son manoir accourir tour à tour
Preux chevaliers empressés de lui plaire ;
Et lorsqu'enfin serait venu le jour
De la fêter, grande réjouissance
Eût éclaté dans cette circonstance ;
Couplets rimés par gentil troubadour
Né sur les bords qu'arrose la Durance,
Moisson de fleurs, et spectacles et jeux,
Auraient été l'hommage de leurs vœux.
Mais quoiqu'aux jours de la chevalerie
N'ait pas voulu le sort capricieux
Qu'elle jouit des bienfaits de la vie,
En ce temps-ci Louise assurément
A la louange offre autant de matière,
Tandis que moi n'ai pas l'heureux talent

De la louer ainsi que faudrait faire.
Ne louons point : disons tout simplement
Que le patron de l'aimable Louise
En vain forma la pieuse entreprise
De subjuguer le peuple musulman ;
Mais point ne peut en être une pour elle
Que réunir esprit, grâce, douceur :
Si son patron des rois fut le meilleur,
Elle est aussi des femmes le modèle.

M. Simonnet.

ANECDOTE.

Devant un de nos médecins,
Docteur au front sévère, à l'esprit méthodique,
On lisait une scène où notre grand Comique,
De ses profonds bons mots, sur la gent galénique,
Verse le sel à pleines mains.
Mais, observa quelqu'un, souvent la Médecine
D'un diseur de bons mots se venge à la sourdine,
Et les railleurs ont toujours tort.
Aussi, s'écria d'un ton grave
Notre disciple de Boërhave,
Comment ce Molière est-il mort !

M. Agniel.

HYMNE

A L'ÉTOILE DU SOIR.

(Ossian : The Songs of Selma.)

Étoile aux doux rayons, que j'aime ta lumière !
Dans le vaste occident tu parais la première,
Ton front calme et serein sort du nuage obscur,
Et tes pas dans les airs s'impriment sur l'azur.
O toi qui de la nuit embellis le domaine,
Que cherchent tes regards abaissés sur la plaine?...
Tout est calme, les vents n'agitent plus les airs;
On n'entend que le bruit du torrent des déserts
Qui roule, écume, gronde, et, fuyant dans les ombres,
Sur les rochers lointains brise ses vagues sombres.
L'insecte ailé du soir égaré dans les champs,
Remplit les bois muets de ses bourdonnemens.
O toi qui de la nuit embellis le domaine,
Que cherchent tes regards abaissés sur la plaine?
Mais je te vois déjà, t'éclipsant à mes yeux,
Descendre en souriant dans l'océan joyeux,
L'océan te reçoit avec un doux murmure
Et baigne dans ses flots l'or de ta chevelure.
Fille des airs, adieu, ton sourire enchanteur
De mon faible génie a ranimé l'ardeur.

M. Emmanuel de Saint-Ferréol.

LE CIMETIÈRE DE VILLAGE,

Elégie traduite de l'anglais, de Th. Gray.

Le jour s'éteint: la cloche, aux sons lents et plaintifs,
Rappelle les troupeaux à l'étable prochaine;
Le laboureur, lassé, suivant leurs pas tardifs,
Aux vapeurs de la nuit abandonne la plaine.

Déjà règne dans l'air un auguste repos,
Déjà sur les vallons s'étend un voile sombre;
Les insectes du soir, seuls, bourdonnent dans l'ombre,
Et leur vol monotone assoupit les troupeaux.

Cependant au sommet de ce donjon gothique,
Le stupide hibou jette un cri de terreur;
Il se plaint à la Nuit de l'indiscret rêveur
Qui vient troubler la paix de sa demeure antique.

Non loin de ces créneaux, sous le lierre vieillis,
A l'ombre de ces ifs au lugubre feuillage,
Couverts d'un sol léger, les aïeux du village,
Dans leur étroit cercueil, dorment ensevelis.

Hélas! jamais les chants de l'hirondelle agile,
Les parfums du matin, le son des chalumeaux,
Ni le coq vigilant, trompette des hameaux,
Ne les réveilleront dans leur couche d'argile!

Une épouse attentive, à la chute du jour,
Ne leur offrira plus un repas salutaire....
Jamais sur leurs genoux, des enfans pleins d'amour,
Ne se disputeront les caresses d'un père.

Que de fois leur cognée ébranla les forêts !
Que de fois leur charrue ouvrit un sol rebelle !
Heureux quand ils guidaient à travers les guérets
Leur essieu gémissant sous la moisson nouvelle !

Fils de l'Ambition ! n'allez pas insulter
A ces humbles travaux, à ces mœurs pastorales ;
Avec un ris moqueur, gardez-vous d'écouter
Du pauvre villageois les modestes annales.

Les pompes du pouvoir, l'opulence, l'orgueil,
Les dons de la beauté, tout passe, tout succombe,
Tout franchit sans retour l'inévitable seuil :
Le sentier des grandeurs ne mène qu'à la tombe.

Pardonnez ! Grands du monde ! une feinte douleur
Pour eux n'éleva point un riche mausolée ;
Pour eux, au chant des Morts, dans la nef ébranlée,
Ne vint point se mêler un éloge imposteur.

Mais un deuil fastueux, un marbre qui respire,
Peuvent-ils ranimer d'arides ossemens ?
Cet encens, ces honneurs que le vulgaire admire,
Réveillent-ils les morts au sein des monumens ?

Peut-être ces gazons couvrent l'humble poussière
D'un mortel dont le cœur rêva de grands desseins ;
Le monde eût vu peut-être en ses habiles mains
Le sceptre d'Alexandre ou la lyre d'Homère.

Mais pour lui la Science, héritière du Temps,
Ne déroula jamais ses annales sublimes ;
L'Indigence étouffa ses transports magnanimes
Et glaça dans son cœur le germe des talens.

Aux regards des humains, à jamais inconnue,
Ainsi brille la perle au sein des vastes mers ;
Ainsi plus d'une fleur rougit sans être vue,
Et d'une odeur suave embaume les déserts.

Là repose peut-être un Hampden, dont l'audace
Eût sauvé son hameau d'une odieuse loi ;
Un Milton ignoré des vierges du Parnasse,
Un Cromwell innocent du meurtre de son roi.

Contre les factieux, tonner à la tribune,
Affronter leurs fureurs, dévoiler leurs forfaits,
D'un peuple gémissant soulager l'infortune,
Et lire son ouvrage en des yeux satisfaits.

Tel ne fut point leur sort : pour eux, dès leur naissance,
Des crimes, des vertus, le cours fut limité ;
Leurs mains n'ont point brisé l'autel de la Clémence,
Ni ravi par la force un sceptre ensanglanté.

Toujours leur âme pure ignora l'artifice ;
La candeur respirait sur leurs fronts innocens ;
Aux vanités du monde, aux idoles du vice,
Ils n'ont point des neuf Sœurs prostitué l'encens.

Étrangers à la foule, aux clameurs de l'envie,
Ils ne formèrent point de vœux immodérés ;
Sans éclat, sans remords, du vallon de la vie
Ils suivirent en paix les sentiers ignorés.

Un simple monument, élevé sur leurs restes,
Des injures du temps a su les protéger ;
Des emblêmes sans art, quelques rimes agrestes,
Implorent d'un soupir le tribut passager.

Une Muse des champs, sur la pierre insensible,
De leurs ans, de leurs noms, grava le souvenir ;
A l'entour, des versets empruntés de la Bible,
Au sage des hameaux apprennent à mourir.

Eh ! qui peut, à l'oubli, livrer avec courage,
Des jours que le malheur n'a pu rendre odieux ?
Quel mortel, à l'aspect du terrible passage,
Ne jette vers la vie un long regard d'adieux ?

Hélas ! le malheureux, à son heure dernière,
Dans les yeux d'un ami cherche encore des pleurs ;
Son âme a pris l'essor, et sa froide poussière
Semble se ranimer au cri de nos douleurs.

Pour moi qui, dans ces vers, ai dit la simple histoire
De ces hommes obscurs moissonnés par la mort,
Si, visitant ces lieux qu'habite leur mémoire,
Un jour, le voyageur s'informe de mon sort,

Peut-être un vieux pasteur, d'une voix oppressée,
Lui dira : « Je l'ai vu souvent au point du jour,
S'en allant à grands pas à travers la rosée,
Du soleil sur ces monts épier le retour.

Tantôt sous ce vieux chêne, aux cimes fantastiques,
Vers le milieu du jour il cherchait le repos ;
Tantôt, suivant du lac les bords mélancoliques,
Pensif, il écoutait le murmure des flots.

Quelquefois, parcourant la forêt ténébreuse,
L'infortuné pleurait, souriait tour à tour ;
Et confiant aux vents sa plainte douloureuse,
Il semblait tourmenté d'un malheureux amour.

Un jour, sur la colline, à l'heure accoutumée,
Il ne vint pas goûter la fraîcheur du matin ;
Au retour du soleil, dans la plaine embaumée,
Sous l'arbre qu'il aimait je l'attendis en vain.

Le jour suivant, je vis, le long du cimetière,
S'avancer un convoi chantant l'hymne des morts ;
Au pied de ce mélèse on déposa son corps.
Lisez ; son épitaphe est là... sur cette pierre.

ÉPITAPHE.

L'infortuné qui dort sous cet humble tombeau,
N'a point vu de faux biens sa carrière embellie;
Mais la noble science et la mélancolie
L'accueillirent ensemble au sortir du berceau.

Son cœur du malheureux partageait les alarmes,
Jamais de ses refus le pauvre n'a gémi;
Tout ce qu'il possédait, il le donna : Des larmes!
Tout ce qu'il désirait, il l'obtint : Un ami!

Laisse en paix ses vertus dans leur dernier refuge.
Passant! vois ses erreurs, sans haine, sans courroux;
Plein d'un timide espoir, loin d'un monde jaloux,
Il attend son arrêt, et Dieu seul est son juge.

M. J. B. Augustin Soulié.

VERS

Mis au bas du portrait de M. Jeanroy.

Bon médecin, homme d'esprit,
Un malade, avec lui, ne peut prendre l'alarme;
Par son entretien il le charme,
Et par son art il le guérit.

M. Vigée.

LA ROSE ET LE VOYAGEUR,

Fable pour le Mariage de Mademoiselle DE S***.

Au fond d'un froid désert, près d'un fleuve glacé,
Sous un buisson d'épines hérissé,*
Le sort avait fait naître une Rose vermeille.
Par mille dards sans cesse repoussé,
Le papillon fuyait, l'abeille
Eût craint d'en approcher;
Flore même, je crois, n'eût osé l'arracher
Pour en embellir sa corbeille.
Captive, et languissant sous le buisson jaloux,
Sans murmurer, la fleur humble et discrète
Prodiguait au désert ses parfums les plus doux.
(On peut bien être Rose, et n'être pas coquette.)
Celle-ci, sans espoir et sans ambition,
Voyait couler sa triste vie,
Quand, par bonheur, près du buisson
Arrive un Voyageur : un parfum d'ambroisie
Trahit la Rose au fond de sa prison.
Il s'arrête, il la voit.... (Ce Voyageur, dit-on,
Aimait beaucoup les fleurs, surtout les fleurs captives.)
Touché de son malheur,
Et plus encor de ses grâces naïves,
« A sa prison, dit-il, arrachons cette fleur! »

* Madame D***, mère, ou plutôt marâtre de la jolie Rose. (*Note de l'auteur.*)

Vainement le buisson terrible, inabordable,
Oppose de ses dards le rempart redoutable;
L'intrépide libérateur
Brave sa fureur impuissante;
Et bientôt, heureux et vainqueur,
Reçoit le prix de sa valeur,
De la Rose reconnaissante.

Enfin, les voilà donc au comble du bonheur!
Mais qui doit l'emporter? *Que t'en semble, Lecteur?*
*Cette difficulté vaut bien qu'on la propose:**
Le plus heureux des deux, est-ce la Rose?
Est-ce le Voyageur?

M. Arsène.

* La Fontaine, Fable des *deux Amis*.

VERS

Sur le Buste de S. M. l'Impératrice, placé dans la Galerie des Tableaux, au Muséum.

Dans ces augustes traits, que l'univers admire,
La sublime vertu, la majesté respire.
Les Arts près de Louise ont placé leurs autels:
Telle s'offrit Minerve aux regards des mortels.

M. Binet.

MES ADIEUX A UNE COQUETTE.

Air à faire.

Au char brillant de la coquetterie,
Trop long-temps je fus attaché;
Ce bonheur que j'ai tant cherché,
Je le trouve auprès de Sylvie.
Elle m'aime de bonne foi;
De me tromper, son cœur est incapable:
Sans le savoir, elle est aimable,
Et ne veut l'être que pour moi.

Perfide Elmire! à tes moindres caprices
Voulant asservir mon amour,
Tu me demandais chaque jour
Des sermens et des sacrifices.
Sylvie est mon unique bien;
De plus en plus elle me devient chère:
Son seul désir est de me plaire,
Son bonheur, de faire le mien.

C'est pour toujours, habile enchanteresse,
Que je fuis tes charmes trompeurs;
Il te faut des adorateurs,
Mais aucun d'eux ne t'intéresse:
Tu séduis nos cœurs et nos yeux
Par un pouvoir que maintenant je brave:

L.

D'un amant tu fais un esclave,
Et Sylvie en fait un heureux.

M. Joseph.

PARODIE

DES ÉPITAPHES EXAGÉRÉES.

Ci-gît une petite mouche
Qui pompait le suc d'un jasmin,
Quand tout à coup un écolier farouche,
En voulant la saisir, l'étouffe dans sa main.
Les moucherons, ses fils, murmurent à la ronde
Le récit douloureux d'un si cruel trépas;
Et toutes les mouches du monde
Déplorent le néant des plaisirs d'ici-bas.

M. D. P.

SUR NEWTON,

IMITATION DE POPE.

Avant que la lumière en sa spendeur parût,
Tout l'univers dormait dans une nuit profonde;
Dieu dit: Pour éclairer le monde,
Que Newton soit! et la lumière fut.

M. Boinvilliers.

ÉPITRE

A un Ami qui néglige le Bareau pour les Muses.

Dis-moi, trop séduisant mondain,
Comment ton Cujas, ton Barthole,
Souffrent qu'épris d'un art divin,
Tu négliges pour un refrain
Les préceptes de leur école ?
Comment peux-tu, dans l'antre affreux
Où toujours veille la Chicane,
Entouré d'un amas poudreux
De lois et de procès fameux,
Chanter sur ta lyre profane
Des vers inspirés par les Dieux ?
Je le vois trop, de la mollesse
Aimant les plaisirs délicats,
Rimant au sein de la paresse,
Fuyant la gêne et le fracas,
Disciple charmant d'Epicure,
Tu veux, ainsi qu'une onde pure,
Laisser couler tes plus beaux jours,
Et brûlant d'une noble audace,
Offrir, à l'exemple d'Horace,
Tes veilles au Dieu du Parnasse,
Ton printemps au Dieu des Amours.
Courage, Ami ; dans la carrière
Où s'égayait Anacréon,

Couronné de myrthe et de lierre,
Entre Bacchus et ta bergère,
Chaulieu, La Fare et Voisenon,
Célèbre d'une voix légère
Les Plaisirs et la Volupté,
Le vin brillant dans la fougère,
Comus, le Pinde et la Gaîté.
Pour t'illustrer par des conquêtes,
Pour captiver mille coquettes,
L'Amour en riant t'a formé,
Et tu seras un jour nommé
Le plus aimable des poëtes.

M. Stanislas CAUVAIN.

A UNE JOLIE QUÊTEUSE.

AIMABLE appui de l'Indigence,
Vous dont la touchante bonté
Embrasse auprès de l'Opulence
La cause de l'Humanité,
Lorsque par vous le cœur s'ouvre à la Bienfaisance,
Ah ! cachez vos attraits au regard enchanté,
Ou permettez à *l'Espérance*
D'accompagner *la Charité.*

M. P. A. VIEILLARD.

MYRTILE,

Idylle traduite de l'allemand de Salomon Gessner.

Au déclin d'un beau jour, à l'heure où la vallée
Des ombres de la nuit était presque voilée,
Myrtile était venu près de l'étang voisin,
Où Phébé répandait son éclat argentin.
Le doux calme des lieux, le chant de Philomèle,
Les oiseaux qui semblaient se taire exprès pour elle,
Les zéphyrs endormis, les airs silencieux,
Mille feux qui déjà s'allumaient dans les cieux,
Tout plongeait le berger dans cette ivresse pure
Qu'au soir d'un jour paisible inspire la nature,
Et tout l'y retenait. Enfin, vers le hameau
Il revient à pas lents, et sous l'heureux berceau
Que des pampres formaient auprès de sa chaumière;
Sur un lit de gazon, il trouve son vieux pere.
Son vieux père au sommeil en paix s'abandonnait,
Sur sa débile main sa tête s'inclinait.
Un doux ravissement s'empare de Myrtile,
Long-temps à cet aspect il demeure immobile,
Et sur son père attache un regard attendri.
S'il détourne les yeux d'un objet si chéri,
Il regarde le ciel à travers le feuillage,
Et des larmes d'amour coulent sur son visage.
« O mon père! dit-il, modèle de vertus,
Ami qu'après les Dieux je vénère le plus,

Dans ton calme profond, quelle grâce touchante!
Que le sommeil du Juste offre une paix riante!
Lentement arrivé sous ces ombrages frais,
Tu rendais grâce au ciel de ses nombreux bienfaits;
Et dans l'effusion de tes saintes prières,
Le sommeil doucement aura clos tes paupières.
Peut-être pour ton fils implorais-tu les cieux;
Oui, sans doute, et c'est toi qui me rends cher aux Dieux.
Eh! pourquoi versent-ils des biens sur notre asile?
Pourquoi le couvrent-ils d'un ombrage fertile?
Ah! si toujours Cérès veille sur mes travaux,
Pomone sur mes fruits, Palès sur mes troupeaux,
Mon père, je te dois des faveurs si constantes.
Que j'aime à recueillir ces larmes consolantes,
Prix des soins que je donne à l'hiver de tes ans!
Si, levant vers le ciel tes regards bienfaisans,
Tu daignes me bénir dans ta douce allégresse,
O mon meilleur ami! quel moment! quelle ivresse!
Mon cœur ému palpite, et soudain de mes yeux
Je sens couler des pleurs, des pleurs délicieux!
Ce matin même encor, d'une marche incertaine,
Sur mon bras appuyé, tu venais vers la plaine
Aux rayons du soleil réchauffer tes vieux ans;
Bientôt tu t'es assis pour contempler nos champs,
Nos vergers pleins de fruits, nos fertiles herbages,
Et nos heureux troupeaux couvrant nos pâturages.
« Tous mes jours, disais-tu, furent pleins de douceur;
» Mes cheveux ont blanchi dans le sein du bonheur.
» Beaux sites, que les Dieux vous soient toujours propices!
» Mes regards obscurcis vont perdre vos délices,

» Bientôt j'aurai pour vous formé les derniers vœux:
» Je dois quitter nos champs pour des champs plus heureux.»
Eh quoi! je te perdrais, cher auteur de ma vie!
Ta présence bientôt me sera donc ravie?
Accablante pensée! A mon retour, le soir,
Je n'aurai plus tes bras prêts à me recevoir.
Mais, privé des douceurs de ton amitié tendre,
Je viendrai sur la tombe où dormira ta cendre.
Là, pour dernier hommage à ton cœur paternel,
Là, je veux de mes mains ériger un autel;
Et lorsque par mes soins, en des jours pleins de charmes,
J'aurai d'un malheureux adouci les alarmes,
Vers ce saint monument, si cher à mes douleurs,
Hélas! j'irai répandre et du lait et des fleurs. »
Il se tait, et ses yeux humides de tendresse,
Fixés sur le vieillard, le contemplent sans cesse.
« Quel calme! ajoute-t-il, quelle sérénité!
Son repos est celui que donne la bonté.
Il sourit, et son front doucement se colore;
Le bien qu'il fit toujours, il croit le faire encore:
Un songe gracieux le retrace à son cœur.
Dieux! que le vent du soir, que l'humide fraîcheur
N'attaquent point, hélas! son heureuse vieillesse!
Dieux! laissez-le toujours aux soins de ma tendresse!»
Il dit; et tout entier au plus pur sentiment,
Par un tendre baiser l'éveille doucement,
Et le guide aussitôt vers son modeste asile,
Où l'attendait encore un repos plus tranquille.

M. J. B. D. Lavergne.

ANECDOTE

ANCIENNE ET MODERNE.

J'ai lu, Messieurs, dans de vieux manuscrits,
Un trait bouffon dont je vous laisse juges
Pour décider si la scène est à Bruges,
Ou si vraiment la scène est à Paris?
De porte en porte un jeune misérable
Allait, disant : Las! me faudra mourir,
Si ne prenez pitié d'un pauvre diable
Rongé d'un mal qu'il n'ose découvrir.
Un sénateur, que sa plainte intéresse,
Lui fait l'aumône, et met dans son marché
Qu'il avouera quel est ce mal caché;
Le gueux répond : Seigneur, c'est la paresse.

M. DE PIIS.

ÉPIGRAMME.

Le bon Monsieur la Fureterre,
Docteur fameux à Saint-Quentin,
Vient de mettre sa femme en terre.
Plus d'un mari, si le fait est certain,
Voudrait bien de sa femme être le médecin.

M. CH. JOS. CHAMBET.

COUPLETS.

AIR : *Jupiter, outré de colère.*

Loin des lieux qu'habite ma belle,
Errant au milieu de ces bois,
Aux doux chants de la tourterelle
J'unis ma languissante voix.

Phébus au bout de sa carrière,
Dans l'onde va plonger ses feux;
Et des nuits la pâle courrière
Paraît sur son char nébuleux.

Au jour ont succédé les ombres :
Oiseaux suspendez vos concerts ;
Que rien dans ces retraites sombres
Ne trouble le repos des airs.

Forêts vastes, mystérieuses,
Arbres touffus, limpides eaux,
Ténèbres, nuits silencieuses,
Vous mettez le comble à mes maux.

Tout repose dans la nature,
Moi seul au fond de ces forêts,
Accablé des maux que j'endure,
Je gémis au pied d'un cyprès.

Si du moins celle que j'adore
Entendait mes chants douloureux,
Peut-être la verrais-je encore
Paraître sensible à mes feux.

Echo de ce rocher sauvage,
Tu ne rediras plus mes chants;
Victime d'amoureux servage,
Je meurs, hélas! en mon printemps.

Toi qui règnes dans cet asile,
Vers Aline, va, doux Zéphyr;
Pars, vole, et sur ton aile agile
Porte-lui mon dernier soupir.

Ainsi chantait dans son délire
Jeune et sensible Troubadour;
Sa voix expirait sur sa lyre,
Fidèle à ses doux chants d'amour.

M. THEBAUT, fils.

QUATRAIN,

TRADUCTION DE L'ANTHOLOGIE.

L'OEIL droit manque à Myrtil, et l'œil gauche à Chloris,
Et même beauté les décore.
Myrtil! cède à Chloris l'œil qui te reste encore:
Tu seras Cupidon, elle sera Cypris.

LA STATUE DE NEIGE,

FABLE.

L'autre hiver, des Badaux attroupés dans ma rue,
S'extasiaient devant une statue,
C'était la Reine de Paphos,
Chef-d'œuvre qu'un artiste échappé du collége
Avait tiré.... d'un marbre de Paros ?...
Non, Lecteur, mais d'un tas de neige.
Le ciseau de Chaudet n'aurait pas excité
Plus d'admiration chez la foule ébahie.
— Voilà ce qui s'appelle une œuvre de génie,
Un morceau vraiment fait pour la postérité !
Que cette tête est noble et belle !
Disaient, en soufflant dans leurs doigts,
Trois Amateurs transis : l'Antiquité, je crois,
N'a rien à mettre en parallèle.
Rien ! dit un Antiquaire indigné du propos :
Rien ! puis-je entendre un tel blasphême !
Rien ! ne craignez-vous point de passer pour des sots?
Des sots ! nous, Monsieur ! sot, vous-même,
Si vous n'admirez pas ces formes, ces contours,
Cette pose à la fois sublime et naturelle ;
Ce sourire où l'on voit se jouer les Amours :
Non, la Vénus de Praxitèle
N'est qu'un bloc en comparaison.
Un bloc ! dit l'Érudit, étouffant de colère,

Comme s'il n'avait pas raison ;
J'espère aux ignorans démontrer le contraire :
Je ne veux rien qu'un mois. Et s'échappant soudain,
Il grimpe à son taudis, s'enfonce, prend la plume,
Compulse maint et maint volume,
Cite maint Grec et maint Romain,
Se fatigue la tête et plus encor la main.
Que d'encre prodiguée et que d'encre perdue !
Non qu'au jour dit l'erreur n'eût été confondue,
Et le goût rétabli dans son honneur vengé ;
Mais taudis qu'il grimpait, le temps avait changé,
Et la Vénus était fondue.

M. Arnault.

LA BROUILLERIE AMOUREUSE,

ÉPIGRAMME DIALOGUÉE.

Eloignez-vous, Monsieur.—J'obéis, inhumaine.—
Ne me revoyez plus.—Ne pensez-plus à moi.—
Vous m'êtes odieux.—Je vous quitte sans peine.—
Je vous hais à la mort.—Moi, je brise ma chaîne,
Je suis libre et content.—Fuyez, homme sans foi,
Je ne vous aimai point.—Je feignis la tendresse.
—Vous me faites horreur, ensemble terminons.
-Pour toujours?-Pour toujours.-S'il est ainsi traîtresse,
Scellons par un baiser ce qu'ici nous jurons.
-Très-volontiers, Monsieur.-Oh ! nous nous adorons.

M. E. F. Bazot.

ÉPITRE

A S. Exc. M. LE SÉNATEUR COMTE DE F.....,

Grand Maître de l'Université Impériale.

Six lustres, en passant, ont sillonné mon front,
Depuis qu'à la gent écolière
J'explique du haut de ma chaire,
Et le code d'Horace et l'art de Cicéron.
Lorsque de tes talens tu fis briller l'Aurore,
A mes chers fils en Apollon,
Je signalai le nouveau météore
Qui, d'un si riche éclat dorait notre horizon.
Quand de Pope, l'Anglais, la doctrine profonde,
Et sur l'homme, et sur l'Univers,*
Fut reproduite en tes savans concerts,
Je reconnus sa muse élégante et féconde,
Et ma voix s'écriait : *Tout est bien* dans ces vers,
Et mieux hélas! qu'en ce bas monde.
Je leur fis de ton vol mesurer la hauteur,
Lorsqu'emporté d'un élan magnanime,
Tu devins le chanteur sublime
Des mondes dont Newton fut le législateur;**
Et qu'au-delà de leur splendeur immense,

* Traduction en vers français de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, par M. de F.

** *Essai sur l'Astronomie*, par M. F.

Ton humble rapsode.

Ton âme cherchant l'Éternel,
Et sentant tout à coup son auguste présence,
De l'admiration, de la reconnaissance,
Entonna l'hymne solennel
Des Anges répété dans l'enceinte du Ciel.
Mais aux régions où tu planes,
Des enfans peuvent-il te suivre et t'admirer?
L'air que je leur fais respirer
Est trop subtil pour leurs organes;
Et des rares beautés dont mes yeux sont ravis,
Leurs faibles yeux sont éblouis.
Pour reposer leurs sens, ma voix donc les ramène
Du faîte de l'Olympe en ce riant *verger*,*
Où l'art n'étale point une richesse vaine;
Jardin de la Nature, et *fructueux* ** domaine,
Où le Poëte et le Berger,
Où le Sage avec eux doucement se promène.
Nous quittons cependant ces fleurs et ce gazon,
Mais c'est pour écouter ta muse enchanteresse,
Philosophant comme Lucrèce,***
Quand Lucrèce, en beaux vers, fait parler la Raison.
Tous les fruits de ta veine on les cueille avec zèle:
Je leur montre tes vers sur l'*emploi de nos jours*,****
Des Morts ta *journée* immortelle,*****

* *Le Verger*, poëme.

** M. Delille n'a chanté que les jardins de luxe; M. de F. a voulu célébrer les jardins utiles.

*** Fragmens d'un poëme sur *l'Homme et la Nature.*

**** Epitre à M. de Boisjolin, sur *l'Emploi du Temps.*

***** *La Journée des Morts dans les Campagnes.*

Tes Chartreux * abjurant les profanes amours,
De la tombe éloquente écoutant les discours
Et nourrissant du Ciel une soif éternelle...
La plus aimable des Neuf Sœurs,
La Muse de la Poésie,
De sa plus exquise ambroisie
Epuise donc pour toi les charmantes douceurs !
Mais sa bonté toujours égale,
En vain pour te fixer prodigue ses trésors ;
Par l'infidélité ton amour te signale,
Et l'Eloquence, sa rivale,
Partage de ton cœur les vœux et les transports.
Nous les analysons ces sublimes ouvrages,**
Où l'on voit respirer la force et l'agrément ;
Où la raison, le sentiment,
S'offrent à nous sous de vives images ;
Où le talent unit, par un accord charmant,
Aux convenances du moment,
L'éloquence de tous les âges.
Faut-il donc s'étonner si le plus grand des rois,
De qui la sage providence,
Veut par les mœurs consolider les lois,
Et cimenter les mœurs par la science,
T'a créé le moteur heureux
Et le régulateur de ces corps lumineux,***

* Vers sur *la Chartreuse de Paris*.

** Voyez les beaux Discours prononcés par M. de F., en sa qualité de Président du Corps Législatif.

*** L'Université Impériale, dont M. de F. a été nommé Grand-Maître par S. M. Impériale et Royale.

Que sur l'horizon de la France
Il sème avec magnificence,
Pour chasser loin de nous les préjugés honteux,
Eclairer la jeunesse au devoir exercée,
Et nourrir dans son cœur de l'honneur amoureux,
Chaque sentiment généreux,
Chaque vertueuse pensée?
Oh! que ne puis je, au gré de mon désir ardent,
F..., autour de toi parcourir ma carrière,
D'après tes lois, régler mon mouvement,
Et satellite heureux d'un astre aussi brillant,
A nos jeunes Français réfléchir ta lumière!

M. Hyacinthe MOREL.

Placet d'un homme qui demande une place.

FIN.

TABLE

DE L'ALMANACH DES MUSES DE 1813.

M. AGNIEL.
Mot de l'abbé de V.... 130
Anecdote, 239

M. A... (Alexis).
Epigramme, 168

M. A. B.
Longue Epitaphe gravée sur un petit tombeau, 48

M. A. M.
Sur un Anonyme, 47

M. AIGNAN.
La Tarentule, 63

M. ANDRIEUX.
Vers gravés sur la tombe de M. *Falaise*, 182

M. ARNAULT.
La Pièce de Bœuf, 58
A S. M. LE ROI DE ROME, 71
La Statue de neige, fable, 259

M. ARSÈNE.
Le Réveil du Troubadour, 11
La Rose et le Voyageur, fable, 247

M. l'abbé AUBERT.
La Charité et l'Humanité, fable, 29

M. D'AVRIGNY.
La Duchesse de la Vallière, cantate, 231

M. BAZOT (E. F. M.).
La Louange réfléchie, 167
La Brouillerie amoureuse, 260

M. BELISLE (Auguste de).
Les Portraits de l'Hymen, conte, 137

M. BINET.
Vers sur le Buste de S. M. l'Impératrice et Reine, 248

M. BLANCHARD DE LA MUSSE.
Épitaphe d'un Chasseur, 40
Les Chevaliers français, chant héroïque, 84
A S. E. M. le Comte de G***, 213
Réminiscence, 226

M. BLONDEAU (J., de Commercy).
Image de la Vie, 104

M. BOINVILLIERS.
Réponse impromptu à des vers de Madame de *Bourdic*, 33
Sur *Newton*, 250

M. BONNET (J. B. F. de Lisle).
Inscription pour un cimetière, 156

BOURDIC-VIOT (Feu Madame de).
Impromptu, 33

M. BOURGUIGNON (Frédéric).
Eloge de l'Eau, 53

M. BOUTROUX.
Le Gascon pacifique, 24
Le Gascon prévoyant, 126
Epigramme, 175

M. BUHAN.
A Gascon Gascon et demi, conte, 79

M. CAUVAIN (Stanislas).
Epître à un Ami, 251

M. CHAMBET (Ch. Jos.).
Épigramme, 256

M. CHARLES (Honoré).
L'Aquilon et le Zéphyr, fable, 144

M. CHAS.
Fragment d'un poëme inédit sur *Pétrarque*, 117

M. CHAUDRUC DE CRAZANNES.
Stances à Mademoiselle Eugénie D... B..., 141

M. DE CONJON.
Sixain, 202

M. DE CORMENIN.
Ode à la Nymphe de Blanduse, 131

M. DAMIN.
Imitation de Martial, 214
Sur le départ de Madame de C***, 225

M. DE DESSEY DU LEYRIS.
A Madame de Crouz.... 8
Rendez-vous, 174

M. DE NESLE (F. O.).
Imitation d'Horace, 177

M. DESFOUGERAIS.
La double Gasconnade, 51

Madame DESROCHES (feu).
Stances à l'Amitié, 41
Lisa, ou le Repentir, 193

M. DROBECQ.
Epigramme, 20
Une Mère et un Sage, 122

M. DUCIS.
Les bonnes Femmes, 145

Madame DUFRENOY.
La Promesse à ma Mère, 45

M. DULIEU.
Epigramme. 131

M. DUPONT.
Invocation à la Sagesse, 75

M. DUPUY-DES-ISLETS.
Esquisse sur la *Malmaison*, 5
Dizain, 131

M. D. P.
Parodie des Epitaphes exagérées; 250

M. D.
Imitation d'une ode d'Horace; 33

M. FABRE (Victorin).
Le Tasse, ode, 97

FALAISE DE VERNEUIL.
Ode à M. le Comte *Français*, 1
Naïveté, 32
Ode à l'Espérance, 169

M. FAMIN.
Franchise pour franchise, 19
La bonne et la mauvaise Plaisanterie, 67
La Cure involontaire, anecdote, 157

M. FAYOLLE.
Ode imitée de Gray, 59

M. GALLOIS-MAILLY.
Le Tombeau de l'Inconnu, élégie, 111

M. GANDOIS-HÉRY.
Etrennes aux Nivernais, 223

M. GÉRAUD (S. E.).
Inès et Roger, romance, 89
La Cloche du Monastère, romance, 127
La Veillée du Troubadour, élégie, 203

M. DE GUERLE.
Les deux Ruisseaux, 73
Le Moucheron, fable, 183

M. D'HACQUIN (François).
Naïveté, 164

M. JARRAUT (Victor, d'Autun).
Epitaphe, 160

M. JAY (Barrière).
Elégie, 235

M. JOSEPH.
La Modestie, 23
L'Injustice du Parterre, épigramme, 200
Mes adieux à une Coquette, 249

M. JUSTIN-GENSOUL.
La bonne Vieille, stances, 229

M. KÉRIVALANT.
Mot de *Rivarol*, 78
Invitation à Souper, 120

M. DE LABOUISSE (Auguste).
Traduction de Martial, 212
Autre, 226

M. LARUE DE ROCHEBRUNE.
A une de mes Malades, 7

M. LAVERGNE.
Hommage à M. *Delille*, 78
Myrthile, idylle traduite de Salomon Gessner, 253

M. LE BAILLY.
Le Singe et l'Ours, fable, 15
L'Ami du jour, fable, 96
L'Offrande à Apollon, fable, 115
Jupiter, le Chêne et Borée, fable, 211

M. LEFILLEUL.
Le Meûnier et l'Ane, fable, 168

M. LEMERCIER.
Dizain, 190

M. LE PRÉVOST-D'IRAY.
Reviens, ma Fille ! romance, 31

M. LOUET.
Le Gascon prévoyant, 77

M. MABIRE.
Le Philosophe, 228

MALFILATRE.
Traduction d'une ode d'Horace, 165

M. MALO (Charles).
A une vieille Coquette, 162
De Tout un peu, chanson, 201

Madame DE MANDELOT.
L'Automne, 125

M. MAYEUR.
Observation, 43
Réponse à un billet qu'on ne m'a point écrit, 116

M. MÉNARD DE ROCHECAVE.
Impromptu, 22

M. MESSINE (A. P., de Bordeaux).
A Mademoiselle Thérèse G***, 207

M. MÉZÈS.
A ***, 10
Courte Erreur, 156

M. MILLEVOYE.
L'Anniversaire de la Naissance de S. M. LE ROI DE ROME, 49

M. MOLLEVAUT.
Atys et Cybelle, traduction de Catulle, 85

M. DE MONCLA.
Impromptu à Mademoiselle H***, 72

Madame DE MONTANCLOS (feu).
Stances sur ma Vieillesse, 161
Les Adieux sous le saule pleureur, 192

M. MOREL (Hyacinthe).
Vers à Madame B***, 107
Épisode qui termine *l'Art Épistolaire*, poëme, 153
Épître à S. Exc. M. le Sénateur Comte de F..... 261

M. MOREL (de Bélesme).
Madrigal improvisé, 124

M. MOUFFLE (de Chartres).
Le Serment expliqué, 52

M. MULLOT (Ch., de la Gironde).
La Sagesse méconnue, à M. ***, 91
A une Prude jeune et sensible, 164

M. NEPHTALY (de Troyes).
Billet à une Dame, 21

M. PARNY (Evariste).
Vers au jeune *Alfred Régnier*, 88

M. PARSEVAL-GRANDMAISON
Morceau détaché d'un Poëme, 35

M. PELASSY.
Impromptu à Mademoiselle A. B*****, 216

M. PHILIPPON DE LA MADELEINE.
A M. *de Saint-Victor*, 65

M. PICART (Bertrand).
Le Français, 236

M. DE PIIS.
La Créole impénitente, 4
Aux Auteurs du Journal de Paris, 24
Dialogue de deux Sculpteurs, 66
A un Homme de mérite déchiré dans un journal, 155
Anecdote ancienne et moderne, 256

M. PILLET (Fabien).
Sur un Métromane attaqué d'insomnie, 28
La Faveur et la Justice, 176

M PONSARDIN-SIMON.
L'Ivrogne et sa femme, 14
Epigramme, 135
Autre, 186
La bonne résolution, 209

M. POL (L.).
Traduction d'une ode d'Horace, 234

M. P. Q.
L'Enfant et le Linot, fable, 110

M. RENÉ.
Stances à ma Mère, 109

M. RICHARD DE LUCY.
Anecdote dialoguée, 223

M. R*** DE L***.
A deux Époux, 152

M. SAINT-AMAND (de).
A Cynthie, 185

M. SAINT-FERRÉOL (Emmanuel de).
Hymne à l'Étoile du soir, 240

M. SAINT-MARCEL (de).
Les Vœux, imitation de *Juvénal*, 121

M. SAINT-VICTOR (de).
Ariane, cantate, 25
Le Portrait de Bathyle, 55
Les Flèches de l'Amour, 92
Le Printemps, 143

Madame la Comtesse DE SALM.
Épître sur la Rime, 217

M. SALVERTE (Eusèbe).
Dialogue, 39
Envoi des *Lettres Portugaises* à Madame ***, 140

SÉDAINE.
A Madame la Marquise *de Marigny*, 18

M. SIMON (de Bayeux).
Sur un Chien, 20

M. SIMONNET.
Vers à Madame Louise ****, 237

M. SOULIÉ (J. B. Augustin).
Le Cimetière de Village, traduit de Gray, 241

M. TALAIRAT.
A Lise, stances, 136

M. THÉBAUT (fils).
Couplets, 257

M. THURET.
A mon ami Gabrie, 17

Madame DE VALORY.
Sapho, cantate, 93

Mlle VÉGABRE (Iphigénie de) de Genève.
A mon Laurier, 215

M. VIEILLARD.
Impromptu, 7
A ma sœur Alexandrine, 189
A une jolie Quêteuse, 252

M. VIGÉE.
L'Optimiste, 9
Ma Justification, 18
A tel Auteur, 34
La Méprise, 57
A tel Compositeur; 95
A Sophie, 105
A une jeune Personne, 163
A Mademoiselle Éléonore B***, *Ibid.*
A un Journaliste, 175
Le Refus motivé, 182
Avis à méditer, 199
A S. A. Éminentissime et Royale Mgr le Grand Duc de Francfort, 210
Au même Prince, 227
Vers mis au bas du portrait de M. *Jeanroy*, 246

M. WAILLY (de).
Rondeau, 44

M. WA....
Le Départ, 108

M. XIMENÈS.
Le Retour du Printemps, 83

ANONYMES.

Épigramme, 30
L'Enfant et les Oiseaux, fable, 179
Les trois Sytèmes, conte, 187
Vers pour le portrait de Madame *Branchu*, 228
Quatrain imité de l'*Anthologie*, 258

FIN DE LA TABLE.

AVIS IMPORTANT.

Les Auteurs qui désireront faire insérer dans l'Almanach des Muses des Poésies *inédites*, sont instamment priés de ne pas adresser ces mêmes Poésies aux Editeurs des Recueils qui paraissent avec la nouvelle année, et de les envoyer, *avant le* 1er *Octobre*, à l'Éditeur de l'*Almanach des Muses, *rue du Mont-Blanc*, n° 27.

Ils voudront bien aussi écrire chaque pièce *sur une feuille séparée.*

Quant aux poésies ou pièces de Théâtre imprimées dont ils désireraient qu'il fût parlé dans la Notice, c'est aussi *avant le* 1er *Octobre* qu'ils doivent les faire parvenir *à l'Éditeur.*

Il prévient qu'il reçoit trop de lettres *pour pouvoir répondre à aucune.* Celles envoyées *sans être affranchies* restent à la poste.

* Malgré cette invitation précise, il est des Auteurs qui ne font leurs envois que dans le courant et même vers la fin de Novembre: c'est six semaines ou deux mois *trop tard.*

On prie MM. les Auteurs fidèles à ce Recueil, de ne pas oublier que c'est dans le *courant de Septembre*, au plus tard, et à l'adresse de F. Louis, Libraire, rue de Savoie, n° 6, qu'ils doivent envoyer leurs productions, *franches de port*, sans quoi elles ne seraient pas reçues.

Le tout doit être *inédit*.

Chaque pièce doit être écrite sur un *feuillet séparé*, avoir un *titre*, un *air* et une *signature*, à moins que l'Auteur ne veuille garder l'anonyme.

On observe à MM. les Auteurs qu'en envoyant leurs productions après l'époque indiquée, c'est gêner la rédaction, et s'exposer à ce qu'elles ne puissent être insérées dans le volume de l'année.

Quelques Auteurs, en adressant leurs vers au Chansonnier des Graces, les adressent également à divers Recueils qui paraissent très-long-temps avant la fin de l'année : on n'insérera point les pièces qu'on saura avoir été envoyées à d'autres Recueils.

NOTICE

DES POÉSIES ET PIÈCES DE THÉATRE

QUI ONT PARU EN M. DCCC. XII.

NOTICE

DES POÉSIES ET PIÈCES DE THÉATRE

QUI ONT PARU EN M. DCCC. XII.

POËMES.

LA CONVERSATION, poëme, par J. Delille. Paris, Michaud frères, libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Peindre les défauts de l'esprit, ceux du caractère, et présenter un homme aimable et exempt des uns et des autres, tel est le plan que le poëte s'est tracé, la division qu'il a adoptée pour composer trois chants.

Galerie de portraits dessinés toujours avec esprit, et très-souvent avec vérité, mais qui, serrés les uns contre les autres, et vus de suite, finissent à la longue par fatiguer un peu les yeux.

Style agréable, piquant, quoique parfois un peu prolixe; comparaisons ingénieuses; vers si faciles, qu'on serait tenté de croire que M. Delille les a improvisés; quelques inadvertances*: au total, *causerie*

* M. Delille, proclamé depuis long-temps, et avec raison, *auteur classique*, aurait dû, par exemple, prendre garde à celle-ci : il dit en parlant du *menteur*,

Voyez cet homme *déhonté*.

Ce dernier mot n'est pas français; l'Académie veut qu'on dise *éhonté*.

d'un homme très-spirituel, qui a beaucoup vu le monde, et l'a bien observé.

Charlemagne, poëme héroïque en dix chants, par Charles Millevoye. Paris, Firmin Didot, rue Jacob, n° 24.

Un peu d'obscurité dans l'exposition; plan qui n'est peut-être pas exempt de reproches; défauts, au surplus, que l'auteur fait disparaître dans une seconde édition, où l'on remarquera, comme dans la première, un style d'une élégance, d'une correction et d'une pureté vraiment rares.

Les Chevaliers de la Table-Ronde, poëme en vingt chants, tiré des vieux Romanciers, par M. Creuzé de Lesser, avec cette épigraphe :

> . . . . Sans doute, ici, les Belles
> S'instruiraient mal dans l'art d'être fidèles;
> Mais on verra qu'hormis une, sans plus,
> J'ai dans mes vers peint toutes leurs vertus.
> Souvent aussi j'ai peint les saintes flammes
> Qui des héros vont embraser les ames:
> Dans mes portraits, j'ai souvent allié
> L'honneur sublime et la sainte amitié.

Poëme agréable : tout l'intérêt dont le sujet était susceptible, des détails charmans, beaucoup d'esprit. Quelques longueurs, quelques négligences qu'on pouvait attribuer à l'extrême facilité de l'auteur, et qui déparaient la *première* édition, ont disparu dans la *seconde*.

La Mort d'Abel, poëme en cinq chants, traduit en vers français, et suivi du poëme du Jugement dernier, par J. L. Bouchar-

lat. Paris, Béchet, libraire, quai des Augustins, n° 63 ; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n°s 243 et 244.

Essai déjà tenté avec quelque succès par M. Lablée : nouvelle traduction qui n'est pas sans mérite, où l'on désirerait seulement que, par momens, l'auteur donnât à son style des formes un peu plus poétiques.

L'Art épistolaire, poëme traduit en vers français du latin d'Hervey-Montaigu, jésuite ; suivi de réflexions sur l'Épître familière et sur l'Épître didactique, par Hyacinthe Morel, Professeur de rhétorique au Lycée d'Avignon ; secrétaire perpétuel de l'athénée de Vaucluse, des Académies de Lyon, Marseille, Bruxelles, etc. Avignon, Séguin aîné, imprimeur-libraire, rue Bouquerie, n° 7.

Traduction remarquable par le talent que l'auteur y a déployé ; bonne facture de vers ; joli épisode qui termine le poëme, et se trouve imprimé dans ce volume.

Le Retour d'Apollon, poëme satirique, par M. Viollet-le-Duc. Paris, Jeannet et Cotelle, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Poëme qui, au jugement des *journaux*, ne remplit pas les espérances que l'auteur avait données dans une première production du même genre.

Sapho, poëme élégiaque, par M. Touzet, seconde édition. Paris, veuve Duminil-

Lesueur, imprimeur, rue de la Harpe; Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5.

L'anniversaire de la naissance du Roi de Rome, par Mme Dufrénoy.

Talent aimable et facile.

La Mort du Tasse, poëme, par M. Talairat. Paris, marchands de nouveautés.

Un assez grand nombre de vers bien tournés.

L'Atlantide, ou le Géant de la Montagne Bleue, suivie de Songes en prose, par M. Baour de Lormian. Paris.

Poëme qui n'a pas répondu à l'attente des connaisseurs, que les productions de M. *de Lormian*, et ses succès dans plus d'un genre, ont rendu difficiles à son égard.

Albert et Amélie, poëme en un chant. Paris, Morcaux, rue Saint-Honoré, n° 315.

L'Art du Quatrain, essai didactique, en quatre chants, par C. Palmézeaux, auteur d'un Art poétique, avec cette épigraphe :

CALLIMAQUE disait qu'un gros livre était un gros mal.

Paris, Laurens, imprimeur-libraire, rue de Thionville, n° 32.

Idée assez originale; beaucoup de vers tournés facilement, d'autres jetés avec trop de négligence.

ODES, HYMNES, ÉLÉGIES.

Marie-Louise à la Vierge, hymne pour l'anniversaire de la naissance du Roi de Rome, par M. Fouqueau de Pussy; 1812.

Des vers heureux, des images douces, du talent qui n'a besoin que d'un peu de maturité.

La Paix conquise, chant prophétique, par M. Emile Deschamps, 1812.

Ode sur la naissance de S. M. le Roi de Rome, par P. J. B. Dalban. Paris, de l'imprimerie de L. G. Michaud, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Il est donc né ce Roi, votre unique espérance !
Muses, qui des faveurs que le ciel vous dispense,
N'enviez qu'un sujet favorable à vos vers,
Par quels chants immortels obtiendrez-vous la gloire
D'apprendre à la mémoire
L'heureux événement qu'attendait l'univers ?

Elégie de Thomas Gray, sur un cimetière de campagne, traduite en vers français par F. Fayolle, et suivie d'une traduction en vers italiens par G. Torelli.

Traduction qui ne peut qu'ajouter à l'idée avantageuse qu'on avait déjà du talent de M. Fayolle, après avoir lu les morceaux qu'il a traduits de *l'Enéide* de Virgile.

Odes nationales, suivies d'un fragment d'un poëme en vingt chants, intitulé: *Charle-*

magne, par J. B. Barjaud. Paris, Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243, et autres libraires.

Le passage du Niémen, le rétablissement de la Pologne, l'anniversaire de la naissance du Roi de Rome; Odes, suivies de fragmens traduits de Juvénal, de Claudien et de Senèque, par J. B. Barjaud. Paris, Blanchard, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

La conquête de Moscou, ode par J. B. Barjaud. Paris, de l'imprimerie de Brasseur aîné.

L'Embrasement de Moscou, ode par J. B. Barjaud. Paris, de l'imprimerie de Brasseur aîné.

Dans ces quatre brochures publiées par le même auteur, du talent, du vrai talent. M. Barjaud s'annonce comme devant occuper une place distinguée sur notre Parnasse; mais qu'il ne se presse pas trop de vouloir la prendre: jeune, on court chez l'imprimeur; mais est-on dans l'âge mûr, on tremble devant lui.

EPITRES.

Épître à M. H***, l'un des collaborateurs du *Journal de l'Empire*, au sujet d'un article inséré dans ledit journal, le 4 novemb. 1811, relativement à un ouvrage intitulé: *Jenner*,

ou *le Triomphe de la Vaccine*, avec cette épigraphe :

Songe que le libelle écrit par l'anonyme,
Presque toujours un tort, est quelquefois un crime.

SAINT-MARC, *de l'Académie de Bordeaux.*

Suivie d'une Épître à *La Harpe*, par C. Palmézeaux. Paris, Germain-Mathiot, libraire, quai des Augustins, n° 25.

Trait de courage. On n'eût jamais cru, en effet, que M. Palmézeaux pût songer à se mesurer avec M. Hoffmann, l'un des écrivains les plus spirituels, et des critiques les plus malins que nous ayons aujourd'hui.

Épître à Gresset, au sujet de la reprise du *Méchant* par les Comédiens français, qui a eu lieu en novembre 1811, suivie de deux ouvrages de ce poëte célèbre, qui ne sont dans aucune édition de ses œuvres, et d'une épître à un jeune Provincial, intitulée l'Art de travailler aux Journaux, par l'ex-révérend père Ignace de Castelvadra, petit neveu du révérend père Brumoy, avec cette épigraphe :

Il ne vous paraît point assez méchant, parce que vous l'êtes plus que lui.

Paroles de J. J. ROUSSEAU, *tirées de* GRESSET, *par M. Renouard.*

Paris; Moronval, libraire, quai des Augustins, n° 25.

J'aime de ton *Vert-Vert* le jargon volubile,
Enfant léger du cloître, et d'un genre nouveau,

Sorti spontanément de ton pieux cerveau.
Vert-Vert à l'univers atteste, quoi qu'on dise,
Qu'on peut être poëte en dépit de l'Eglise.

C'est de ce style là que l'*ex-révérend père Castelvadra* écrit à *Gresset;* peut-être est-ce déjà un tort, mais, certes, c'en est un très-grand que de publier sous le nom d'un poëte très distingué, un *Conte* et un *Poëme* où l'on ne retrouve pas la moindre trace de son talent. Sous un gouvernement qui songe à tout et s'occupe de tout, une police particulière à laquelle seraient soumis les éditeurs des auteurs morts, serait une très-bonne institution:

RECUEILS.

L'Hymen et la Naissance, poésies en l'honneur de LL. MM. Impériales et Royales. Paris, Firmin Didot, rue Jacob.

Réunion, dans tous les genres, des meilleures pièces de vers qui ont été composées à l'occasion du mariage de S. M. l'Empereur, et de la naissance de son auguste fils.

Bucoliques de Virgile, traduites en vers français, accompagnées de remarques sur le texte, et de tous les passages de Théocrite que Virgile a imités; par A. F. Tissot; troisième édition, revue et corrigée. Paris, Delaunay, libraire, Palais-Royal, n° 243.

Nouvelle édition supérieure à celles qui l'avaient précédée, quelque succès qu'elles eussent obtenu. Certains passages dans lesquels l'auteur s'est peut-être montré trop difficile envers lui-même; d'autres

où, après avoir bien fait, il a prouvé qu'il pouvait faire mieux encore.

Catulle, traduction de C. L. Mollevaut. Paris, F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

Ouvrage qui ne pouvait manquer d'être accueilli des amateurs, et dans lequel M. Mollevaut a soutenu la réputation qu'il s'était acquise par sa traduction de *Tibulle*.

Élégies, suivies d'Emma et Éginard, poëme, et d'autres poésies, la plupart inédites, par Charles Millevoye. Paris, Rosa, libraire, rue de Bussy, n° 15.

Volume très agréable à lire; talent du premier ordre, dans un temps où l'*art de faire des vers* est poussé trop loin.

Profession de Foi des poëtes à la mode, nouvelle édition revue et corrigée, suivie de quelques opuscules de l'auteur, par M. Mus. Bordeaux, Lawalle jeune, imprimeur-libraire, allées de Tourny, n°. 205.

J'ai, l'autre nuit, dans un songe agréable,
A Léonide adressé ce discours :
« Vous vous rendez fautive et très-coupable
» Envers le Dieu souverain des amours. »

Vers qui suffisent pour donner une idée du talent de l'auteur, et mettre les connaisseurs en état de prononcer entre lui et les journalistes qui ont cru pouvoir s'égayer à ses dépens.

Le Procès d'Esope, avec les animaux, par M. A. F. Le Bailly, suivi de quatre livres de

Fables inédites choisies par le même. Paris, Longchamps, libraire, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 53.

Recueil qu'on ne parcourt point sans quelque intérêt, mais qu'on quitte avec moins de peine que celui que M. Le Bailly a donné de ses propres Fables.

Satires de Perse, traduites en vers français par L. V. Raoul, bibliothécaire de la ville de Meaux. Meaux, Dubois-Berthault, imprimeur, rue Saint-Etienne, n° 197. Paris, Brunot-Labbe, libraire, quai des Augustins.

Poëte difficile à traduire; version qui offre plus d'un morceau remarquable par l'élégance et la fidélité; le traducteur souvent moins précis que son auteur, mais sans qu'on ose l'en blâmer lorsqu'on peut lire *Perse* en original. Au surplus, nouvelle obligation que les amateurs auront à M. Raoul, qui déjà leur a donné de *Juvénal* une traduction estimable.

Nos Dîners, broch. in-8° de 20 pages, avec cette épigraphe:

Il faut les chanter, non les lire.

Des couplets qui n'ont pas besoin d'être *chantés* pour qu'on les trouve très-agréables. L'auteur a fait preuve d'une rare modestie en ne se nommant pas.

Poëmes et Poésies fugitives, par M. J. A. M. Monperlier; deuxième édition.

Fils d'Alpin, le héros doit mourir en superbe;
Il ne doit pas tomber comme on voit tomber l'herbe.
. . . . . .

Partez ! Avant, acceptez une prise
D'un vieux tabac.... vous le trouverez bon.

Lorsque l'auteur *éternue* de pareils vers, il n'est personne qui ne doive lui dire : *Dieu vous bénisse.*

Almanach des Muses, 1812. Paris, F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6 ; vol. in-12 de 304 pages, 48e de la Collection.

Le Chansonnier des Grâces, avec la musique gravée des airs nouveaux, 1812. Paris, F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6 ; vol. in-12 de 312 pages, 16e de la Collection.

Almanach dédié aux Dames, pour l'an 1812. Paris, Lefuel, libraire, rue Saint-Jacques, n° 54, et Delaunay, Palais-Royal.

Charmant volume.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

On insère des Poésies dans le *Mercure*, le *Journal de Paris*, le *Journal de l'Empire* et la *Gazette de France*.

on a représenté à Paris en 181
141 pp. nouvelles. v. détail. J.
1er janvier 1813.

THÉATRES.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

L'Enfant prodigue, ballet-pantomime en trois actes, par M. Gardel.

Sujet tiré du Nouveau-Testament.

Ce ballet n'offre de remarquable que la hardiesse du compositeur, qui n'a pas craint de resserrer dans un court espace de temps, des événemens qui embrassent plusieurs années.

OEnone, opéra en trois actes, paroles de M. le Bailly, musique de M. Calpreners; 26 mai.

Œnone, que *Pâris* a abandonnée pour Hélène, s'est retirée sur le mont Ida, où elle déplore l'infidélité de son amant. *Pâris*, blessé au siége de Troie, par une flèche empoisonnée, se souvient alors d'*Œnone*, qui a reçu d'*Apollon* la science de la médecine; mais *Œnone*, furieuse et jalouse, lui refuse ses secours. Elle ne tarde pas à se repentir de sa cruauté; il n'est plus temps: *Pâris* expire. Elle veut se percer le sein, lorsque *Vénus* ressuscite *Pâris* et le lui donne pour époux.

Opéra fait sur une cantate que *Calpreners* avait mise en musique, et qui a obtenu du succès, quoiqu'il laissât à désirer.

Jérusalem délivrée, opéra en trois actes, paroles de M. Baour de Lormian, musique de M. Persuis, ballet de M. Gardel.

L'épisode de la mort de *Clorinde* a fourni le sujet de cet ouvrage où l'on remarque un second acte

fort beau, des vers bien tournés, une musique d'une facture large et éminemment dramatique, et des ballets où M. Gardel a déployé tous les prestiges de son art.

Beaucoup de succès.

THÉATRE FRANÇAIS. 4

Le Ministre Anglais, comédie en cinq actes et en vers, par M. Ribouté; 26 février 1812.

L'auteur paraît avoir eu la prétention d'offrir au public une pièce à caractère: mais il s'est embarrassé dans les fils d'une intrigue que les spectateurs ont eu beaucoup de peine à débrouiller. Un ministre ambitieux, mais d'un caractère fier et généreux, se trouve dans la nécessité pénible de choisir entre son avancement et l'intérêt de son amour. L'amour l'emporte après de longs combats. Sa disgrâce est assurée: ses amis l'abandonnaient, lorsqu'un de ses secrétaires, le jeune *Wilson*, qui vient de recueillir une succession immense, vient à son secours, et sauve l'honneur du ministre en lui prêtant une somme considérable dont il avait le plus pressant besoin. Celui-ci, touché de ce noble procédé, lui accorde la main de sa nièce, et quitte le ministère après s'être uni à celle qu'il aime. Tel est en peu de mots le fond de cette pièce. L'auteur l'a surchargée de nombreux incidens qui fatiguent l'attention sans ajouter beaucoup à l'intérêt. On a remarqué quelques tirades fortement écrites; mais en général le style est très-négligé, et le dialogue froid et sententieux n'est point celui de la comédie.

Peu de succès.

Mascarille, ou la Sœur supposée, comédie en cinq actes et en vers, par M. Ch. Maurice.

Imbroglio malheureux que l'auteur a imité de *Rotrou*, qui l'avait emprunté de *Plaute* qui, lui-même, le devait aux Grecs. Fable peu décente et vicieuse sous le rapport dramatique. Du trait et souvent de la verve comique dans le dialogue. Chute qui ne doit point décourager M. *Maurice*, auquel il n'a manqué qu'un sujet mieux choisi pour réussir.

La Lecture de Clarice, comédie en un acte et en prose, par M. ***; 13 octobre.

Une seule représentation.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

L'Homme sans facon, comédie en trois actes, paroles de M. Sewrin, mus. de M. Kreutzer, 8 janvier.

Dalainville, jeune encore, et mari d'une femme charmante, s'est retiré à la campagne, pour y trouver la tranquillité et le bonheur. Il en jouit, lorsque tombe inopinément chez lui un M. *Valincour* qui, en usant comme un ancien ami, s'établit *sans façon* dans sa maison. *Valincour* veut donner une fête à son hôte, et voilà qu'il s'empare du jardin, y élève un théâtre, arrache les fleurs pour le décorer, renverse les statues pour l'agrandir, abbat les murs du parc pour offrir des points de vue; enfin, met le malheureux *Dalainville* dans une telle colère, qu'il va se porter à quelqu'éclat fâcheux. Mais *Valincour* s'est déclaré l'amant de la sœur

de *Dalainville*, et celui-ci se hâte de consentir à un mariage qui va le débarrasser d'un *ami* si incommode.

Intrigue assez légère; le rôle principal très gai; musique qui offre des morceaux pleins de charmes.

Edouard, ou le Frère par supercherie, opéra-comique en un acte, paroles de M. ***, musique de M. *** ; 13 février.

Edouard, qui a entendu vanter les charmes de la jeune *Laure*, s'introduit auprès d'elle, sous le nom d'un frère qu'on attend, et que personne ne connaît. Cette première invraisemblance en amène d'autres, jusqu'au moment où *Edouard* est reconnu; il épouse; la pièce finit et tombe.

Jean de Paris, opéra-comique en deux actes, paroles de M. S.-Just, mus. de M. Boyeldieu; 4 avril.

Sujet tiré d'un conte populaire portant le même titre, et déjà traité avec succès à la *Porte Saint-Martin;* conception faible qui rappelle un peu trop souvent le *Calife de Bagdad;* dialogue vif et spirituel, musique charmante; succès complet.

L'Auteur malgré lui, opéra-comique en un acte, paroles de M. Claparède, musique de M. Jadin; 16 mai.

Le Connaisseur, conte de Marmontel, mis en scène pour la sixième fois; peu de succès.

Les Aubergistes de Qualité, opéra-comique en trois actes, paroles de M. ***, musique de M. Catel, 18 juin.

Le marquis de *Ravannes* et *Villeroi*, jeunes étour-

dis, exilés par ordre du cardinal *Dubois*, s'avisent, pour mieux se cacher, de se déguiser en aubergistes, et de *tenir cabaret* à quelques lieues de Paris. L'expédient n'est pas des plus adroits; aussi le gouverneur de la province, chargé de les faire arrêter, ne tarde-t-il pas à les découvrir. *Ravannes* s'avise alors de faire arrêter le gouverneur lui même, en le désignant à l'exempt de la maréchaussée comme l'un des deux exilés. Celui-ci est assez sot pour ajouter foi à un rapport aussi invraisemblable, et le gouverneur assez bon pour se laisser faire. On ne sait trop jusqu'où la plaisanterie pourrait aller, si un courrier ne venait annoncer la mort du *Cardinal* et le rappel des deux étourdis.

Fond un peu léger pour trois actes; musique qui n'ajoutera rien à la réputation de M. Catel.

Les Rivaux d'un moment, opéra-comique en un acte, paroles de M. ***, musique de M. ***.

Pièce qui a justifié son titre. *Les Rivaux*, en effet, n'ont paru qu'*un moment*.

L'Emprunt secret, opéra-comique en un acte, paroles de M. Planard, musique de M. Prader.

M. *Durivage* a promis assez imprudemment sa fille à un vieux procureur, si, à une époque fixe, il ne lui a pas rendu 10,000 fr. que ce dernier lui a prêtés. Le moment fatal est arrivé, et déjà toute espérance est perdue, lorsque le valet de l'amant favorisé trouve moyen de dérober 10,000 francs que le procureur avait cachés sous un pot de fleurs. Ce vol, que l'auteur a désigné d'un mot plus hon-

nête, sert à dégager la parole de M. *Durivage*, qui, du reste, n'est pour rien dans ce tour de valet. Le procureur ne tarde pas à apprendre qu'on l'a payé avec son argent : il s'emporte, lorsque heureusement un oncle, qu'on ne voit pas, donne au jeune amant les moyens d'acquitter légitimement cette dette.

Dialogue facile et spirituel ; musique agréable; du succès.

La Jeune Femme colère, comédie en un acte, de M. Etienne, mise en mus. par M. Boyeldieu; 12 octobre.

Musique fraîche et dramatique ; du succès.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE. 13

Conaxa, ou les deux Gendres dupés, comédie en trois actes et en vers, attribuée à un jésuite du Collége de Rennes; 2 janvier 1812.

Sujet tiré d'un vieux fabliau, et qui paraît avoir fourni à M. *Etienne* l'idée de ses *Deux Gendres;* quelques vers bien tournés, mais nulle connaissance de la scène. Comique bas et forcé ; succès de circonstance ; on a bien su pourquoi.

M. et Mme Toutcœur, comédie en un acte et en prose, par M. Henry.

Farce de carnaval où l'on retrouve quelques situations, mais non pas toujours l'esprit de *Pourceaugnac* et de l'*Intrigue Epistolaire ;* de la gaîté, du succès.

Le Valet intrigué, comédie en trois actes et en prose, par M. Justin-Gensoul ; 10 mars.

Sujet emprunté de l'*Andria* de Térence.

Demi-succès.

Novogorod sauvée, comédie en trois actes et en prose ; par M. *** ; avril.

Ouvrage déjà tombé sur un autre théâtre, et qui ne s'est pas relevé sur celui-ci.

Les Prometteurs, comédie en trois actes et en prose, de M. Picard ; avril.

Le jeune *Franval* a quitté sa province, où il vivait heureux, pour venir faire fortune à Paris ; il s'entoure d'intrigans qui lui promettent plus qu'il n'ose espérer. Séduit par ces magnifiques promesses, il prête de l'argent à l'un, vend sa campagne à l'autre, cède son brevet de maître de poste au plus adroit de tous, et déjà même il est près d'oublier les sermens qu'il a faits à *Laurette*, lorsque M. *Merinville*, ancien ami de son père, lui dessille les yeux, et lui fait retrouver par diverses ruses ce qu'il avait eu la faiblesse d'abandonner à ses faux amis.

Sujet moral et bien conçu ; peu de comique ; ouvrage que l'auteur paraît avoir écrit avec beaucoup de précipitation, et qui, dans des mains aussi habiles que les siennes, pouvait obtenir un brillant succès ; quelques représentations.

Est-ce une Fille? est-ce un Garçon? comédie en un acte et en prose, par M. *** ; mai.

Derval a enlevé une jeune personne de son couvent: poursuivi ensuite pour une affaire d'honneur, il vient se réfugier chez l'oncle de sa maîtresse. *Derval* est d'un physique frêle et délicat ; de-là naissent des doutes sur son sexe, qui amènent plusieurs situations où la décence, et surtout la vraisemblance ne sont pas toujours respectées. *Derval* se trouve dans une situation assez embarrassante, lors-

qu'on vient annoncer l'enlèvement de la jeune personne. L'oncle prie *Derval* de courir après sa nièce ; mais celui-ci, pénétré de remords, avoue sa faute et en obtient le pardon.

Fable mal conçue, et qui rappelle un peu trop *l'Heureuse Erreur*, jolie comédie de *Patrat ;* point de succès.

Faldoni, ou les Amans de Lyon, drame en trois actes et en prose, par M. Augustin Hapdé.

Faldoni est attaqué d'un anévrisme, maladie incurable. *Célestine*, dont il est aimé, apprend qu'il n'a plus que quelques heures à vivre, elle forme la résolution de mourir avec son amant ; elle lui donne un rendez-vous nocturne, et là, elle l'instruit de son projet. *Faldoni,* qui cherche vainement à combattre sa résolution, veut lui arracher un pistolet dont elle est armée ; mais les efforts qu'il fait déterminent une crise, l'*anévrisme* éclate, et il meurt dans les bras de *Célestine* expirante.

Conception étrange, et peu digne d'un des premiers théâtres de la capitale ; style digne du sujet ; succès inconcevable.

La Mouche du Coche, comédie en un acte et en prose, par M. Fait-Tout ; juillet.

Un officieux comme il y en a beaucoup, se charge de faire réussir un mariage qui était déjà tout arrangé ; on conçoit qu'il en viendra aisément à bout : cela ne l'empêche pas de se donner beaucoup de mouvement, et de s'attribuer tout le succès obtenu.

La fable de *La Fontaine* mise en action ; de la gaîté et des mots heureux dans le dialogue.

Auguste, ou l'Enfant naturel, drame en trois actes, par M. *** ; 25 août.

Valmont, époux de la nièce d'un vieux marin, a eu dans les commencemens de son mariage un *enfant naturel* dont l'existence est ignorée de tout le monde. Le hasard conduit ce marin chez *Valmont*, au moment où il va donner une fête à sa femme. Un mot de l'enfant fait reconnaître son père, et jette le trouble dans la maison. Le vieux marin, furieux, fait enlever le petit *Auguste;* mais Mme *Valmont*, touchée de la douleur et des remords de son époux, lui remet son fils, et tout est pardonné.

Fond romanesque, style extrêmement négligé ; point de succès.

Le Fat en Province, comédie en trois actes et en vers, par MM. Delestre et Meliora.

Un jeune auteur, occupé d'un plan de comédie, a donné à son héroïne le nom de sa maîtresse *Adèle ;* il s'entretient avec son valet d'un projet d'enlèvement qui fait le nœud de sa pièce, lorsque le père d'*Adèle* survient. Il croit qu'on veut vent parler de sa fille, et se prépare à prévenir les ravisseurs. Un fat, à qui la main d'*Adèle* est promise, arrive pour la conduire au bal, et reçoit un billet d'une belle inconnue qui lui donne un rendez-vous. Il s'y rend ; mais c'est le valet du jeune auteur qui le reçoit sous un domino. Le père, qui croit qu'on enlève sa fille, enferme le fat et le valet, et leur fait ainsi passer la nuit, tandis que l'amant favorisé est au bal avec sa maîtresse. Tout s'explique, et le père accorde *Adèle* au jeune auteur.

Peu d'invention ; des vers heureux; mais une gaîté qui touche à la *farce*. Du succès.

Jacques II, comédie en trois actes, par MM. Bergeron et Saint-Léon.

Même fond que *la Partie de Chasse* de *Collé;* début qui annonce du talent, quoiqu'il n'ait pas été très-heureux.

Héloïse, drame en trois actes et en vers, par M. de Murville; 27 septembre.

Sujet trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner l'analyse. L'auteur n'a pas craint de choisir pour catastrophe de son drame le *malheur* d'*Abeilard.* Le parterre, qui rit quelquefois des choses les plus sérieuses, a eu pitié de ce pauvre amant, et l'a assez bien accueilli. Au surplus, de belles scènes et de beaux vers.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. 27.

Le Retour d'Arlequin, vaudeville en un acte; janvier 1812.

Jeanne d'Arc, vaud. en trois actes; février.

Le Fou de Bergame, vaud. en un acte; mars.

Le Niais espiègle, vaud. en un acte; avril.

Ils sont Sauvés, vaud. en un acte, avril.

Le Roman d'un jour, vaud. en un acte; avril.

L'Anglais à Bagdad, vaud. en un acte; mai.

L'Auberge, vaud. en un acte; mai.

La belle Allemande, vaud. en un acte; juin.

La jolie Fiancée, vaud. en un acte; juillet.

Une Matinée de Garçon, vaud. en un acte; juillet.

Arlequin Lucifer, vaud. en un acte; juillet.

Amour et Loyauté, vaud. en un acte; août.

Le Piége, vaud. en un acte; août.

Jérusalem déshabillée, parodie en un acte; octobre.

Les Rendez-vous de Minuit, vaud. en un acte; octobre.

Gaspard l'Avisé, vaud. en un acte; octobre.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. 30

Le Mariage de Dumollet, vaud. en un acte; janvier 1812.

La Famille Méromane, vaud. en un acte; février.

Jeannette, ou six mois à Paris, vaud. en un acte; février.

M. Desornières, vaud. en un acte; février.

Mon Cousin Laiure, vaud. en un acte; mars.

Les deux matinées, vaud. en deux actes; mars.

Berghen et Van-Ostade, vaud. en un acte; avril.

Le Poisson d'Avril, vaud. en un acte; avril.

Jean de Passy, vaud. en un acte; mai.

Les Époux de quinze ans, vaud. en un acte; mai.

Le ci-devant Jeune Homme, vaud. en un acte; mai.

La Corbeille d'Oranges, vaud. en un acte; juin.

Les Amis de Madame, comédie en un acte; juin.

La Femme de Chambre, vaud. en un acte; juillet.

L'Hôtel en Vente, comédie en deux actes; juillet.

Une Journée de Garnison, vaud. en un acte; juillet.

Romantine et Agoni, vaud. en un acte; juillet.

Allons voir le Diable, vaud. en un acte; août.

Jocrisse corrigé, comédie en un acte; septembre.

Péchantré, ou une Scène de Tragédie, vaud. en un acte; octobre.

THÉATRE DE LA GAÎTÉ.

Le Juif errant, mélodrame en trois actes; janvier 1812.

L'Amazone de Grenade, mélod. en trois actes; février.

Les aventures malheureuses de Mlle Fara, folie en deux actes; février.

Le Sauvage, ou l'Inconnu des Ardennes, mélod. en trois actes; avril.

Clarice, ou la Femme Précepteur, mélod. en trois actes ; mai.

Le Fanal de Messine, mélod. en trois actes ; juin.

Malbroug, folie en deux actes ; août.

Le Regard, ou la Trahison, mélod. en trois actes ; septembre.

Le Maréchal de Luxembourg, mélod. en trois actes ; octobre.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

La Princesse de Jérusalem, mélodrame en trois actes, janvier 1812.

Le double Enlèvement, comédie en un acte ; février.

Rodolphe, ou la Tour de Falkeinsten, mélod. en trois actes, mars.

La Guerrière, ou la Femme Chevalier, mélod. en trois actes ; mars.

Le Château de Pierre-Scise, mélod. en trois actes ; juillet.

FIN DE LA NOTICE.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 9.

CALENDRIER

POUR 1813.

1813. JANVIER.

N. L. le 2, à 5 h. 30 m. du s.
P. Q. le 9, à 10 h. 36 m. du s.
P. L. le 16, à 6 h. 13 m. du s.
D. Q. le 24, à 0 h. 43 m. du s.

Les jours croissent d'une heure 3 minutes.

1	v.	Circoncision.
2	s.	s. Basile.
3	D.	ste Geneviève.
4	l.	s. Rigobert.
5	m.	s. Siméon St.
6	m.	L'Épiphanie.
7	j.	s. Théau.
8	v.	s. Lucien.
9	s.	s. Josse.
10	D.	s. Paul, ermite.
11	l.	s. Théodose.
12	m.	s. Ferjus.
13	m.	Bapt. de N. S.
14	j.	s. Hilaire.
15	v.	s. Maur, abbé.
16	s.	s. Guillaume.
17	D.	s. Antoine.
18	l.	Ch. s. Pierre.
19	m.	s. Sulpice.
20	m.	s. Sébastien.
21	j.	ste Agnès.
22	v.	s. Vincent.
23	s	s. Ildefonse.
24	D.	s. Babylas.
25	l.	Ch. s. Paul.
26	m.	ste Paule.
27	m.	s. Julien.
28	j.	s. Charlemagne.
29	v.	s. Fr. de Sal.
30	s.	ste Bathilde.
31	D.	s. Pierre Nol.

FÉVRIER.

N. L. le 1, à 8 h. 45 m. du m.
P. Q. le 8, à 6 h. 11 m. du m.
P. L. le 15, à 8 h 52 m. du m.
D. Q. le 23, à 9 h. 53 m du m.

Les jours croissent d'une heure 29 minutes.

1	l.	s. Ignace.
2	m	Purification.
3	m.	s. Blaise.
4	j.	s. Aventin.
5	v.	ste Agathe.
6	s.	s. Philéas.
7	D.	s. Romuald.
8	l.	s. Jean de M.
9	m.	ste Apolline.
10	m.	ste Scolastique.
11	j.	s. Severin.
12	v.	ste Eulalie.
13	s.	s. Lézin, év.
14	D.	Septuagésime.
15	l.	s. Faustin.
16	m.	ste Julienne.
17	m.	s. Sylvain.
18	j.	s. Siméon.
19	v.	s. Gabin.
20	s.	s. Eucher.
21	D.	Sexagésime.
22	l.	Ch. s. P. à A.
23	m.	s. Mérault.
24	m.	s. Mathias.
25	j.	s. Porphyre.
26	v.	s. Alexandre.
27	s.	ste Honorine.
28	D.	Quinquagésime.

MARS.

N. L. le 2, à 9 h. 39 m. du s.
P. Q. le 9, à 1 h. 52 m. du s.
P. L. le 17, à 0 h. 57 m. du m.
D. Q. le 25, à 4 h. 55 m. du m.

Les jours croissent d'une heure 46 minutes.

1	l.	s. Aubin.
2	m.	s. Basile.
3	m.	Cendres.
4	j.	s. Casimir.
5	v.	5 Plaies de N. S.
6	s.	s. Chrodegand.
7	D.	Quadragésime.
8	l.	s. Jean de Dieu.
9	m.	ste Françoise.
10	m.	ste Doctovée.
11	j.	Les 40 Martyrs.
12	v.	s. Pol, év.
13	s.	ste Euphrasie.
14	D.	Reminiscere.
15	l.	s. Lubin.
16	m.	s. Abraham.
17	m.	ste Gertrude.
18	j.	s. Cyrille.
19	v.	s. Joseph.
20	s.	s. Joachim.
21	D.	Oculi.
22	l.	s. Victorien.
23	m.	s. Paul, évêque.
24	m.	s. Simon, m.
25	j.	Annonciation.
26	v.	s. Ludger.
27	s.	s. Ruper.
28	D.	Lætare.
29	l.	s. Eustase.
30	m.	s. Rieule.
31	m.	s. Acace.

AVRIL.

N. L. le 1, à 8 h. 4 m. du m.
P. Q. le 7, à 10 h. 37 m. du s.
P. L. le 15, à 5 h. 29 m. du s.
D. Q. le 23 N. L. le 30.

Les jours croissent d'une heure 38 minutes.

1	j.	s. Hugues.
2	v.	s. Fr. de P.
3	s.	s. Richard.
4	D.	La Passion.
5	l.	s. Ambroise.
6	m.	s. Prudent.
7	m.	ste Hégésipe.
8	j.	s. Gaultier.
9	v.	N. D. de Pit.
10	s.	s. Macaire.
11	D.	Rameaux.
12	l.	s. Jules, pape.
13	m.	s. Marcellin.
14	m.	s. Tiburce.
15	.	s. Paterne.
16	v.	Vendredi-Saint.
17	s.	s. Robert.
18	D.	PASQUES.
19	l.	s. Timon.
20	m.	s. Marcias.
21	m.	s. Anselme.
22	j.	ste Opportune.
23	v.	s. George.
24	s.	ste Beuve.
25	D.	Quasimodo.
26	l.	s. Marc, abs.
27	m.	s. Polycarpe.
28	m.	s. Vital, m.
29	j.	ste Cath. de S.
30	v.	s. Eutrope.

MAI.

P. Q le 7, à 9 h. 3 m. du m.
P. L. le 15, à 9 h. 35 m. du m.
D. Q le 24, à 8 h. 17 m. du m
N. L. le 29, à 11 h. 30 m. du m.

Les jours croissent d'une heure 16 minutes.

1	s.	s. Jacq. s. Ph.
2	D.	s. Athanase.
3	l.	Inv. ste Cr.
4	m.	ste Monique.
5	m.	Conv. s. Aug.
6	j.	s. Jean P.-L.
7	v.	s. Stanislas.
8	s.	s. Désiré.
9	D.	s. Grég. de N.
10	l.	ste Soulange.
11	m.	s Mamert.
12	m	s. Pancrace.
13	j.	s. Onésim.
14	v.	s. Servais.
15	s.	s. Isidore.
16	D.	s. Honoré.
17	l.	s. Montant.
18	m.	s. Félix.
19	m.	s. Eric.
20	j.	s. Yves.
21	v.	s. Hospice.
22	s.	ste Julie.
23	D	s. Ausone.
24	l.	Rogations.
25	m.	s. Urbain.
26	m.	s. Phil. de N.
27	j.	ASCENSION.
28	v.	s. Germain.
29	s.	s. Maximin.
30	D.	s. Hubert.
31	l.	ste Pétronille.

JUIN.

P. Q. le 5, à 9 h. 26 m. du s.
P. L. le 14, à 0 h. 41 m. du m.
D. Q. le 21, à 4 h. 25 m. du s
N. L. le 28, à 6 h. 35 m. du m

Les jours croissent de 17 m. jusqu'au 21.

1	m.	s. Pamphile.
2	m.	s. Pothin.
3	j.	ste Clotilde.
4	v.	s. Optat.
5	s.	s. Boniface.
6	D.	PENTECOTE.
7	l.	s. Claude, év.
8	m.	s. Médard.
9	m.	ste Pélagie.
10	j	s. Landry.
11	v.	s. Barnabé.
12	s.	s. Basilide.
13	D.	La Trinité.
14	l.	s. Basile, év.
15	m.	s. Guy, martyr.
16	m.	s. Ferréol.
17	j.	s. Avit, ab.
18	v.	ste Marine.
19	s.	s. Gerv. s. P.
20	D.	Fête Dieu.
21	l.	s. Leufroi.
22	m.	s. Paulin.
23	m.	s. Sylvère.
24	j.	s. Jean-Baptiste.
25	v.	Tr. s. Eloi.
26	s.	s. Anselme.
27	D.	Oct. Fête-Dieu.
28	l.	s. Irénée.
29	m	s Pierre, s. Paul.
30	m.	Com. s. Paul.

JUILLET.

P. Q. le 5, à 11 h. 49 m. du m.
P. L. le 13, à 2 h. 33 m. du s
D. Q. le 20, à 10 h. 6 m du s.
N. L. le 27, à 2 h. 52 m. du s.

Les jours diminuent de 56 minutes.

1	j.	s. Martial.
2	v.	Visit. N. D.
3	s.	s. Anatole.
4	D.	Tr. s. Mart.
5	l.	ste Zoé, m.
6	m.	s. Tranquill.
7	m.	ste Aubierge.
8	j.	s. Aquilas.
9	v.	s. Cyrille.
10	s.	ste Félicité.
11	D.	Tr. s. Benoît.
12	l.	s. Gualbert.
13	m.	s. Turiaf, év.
14	m.	s. Bonaventure.
15	j.	s. Henri.
16	v.	N. D. du C.
17	s.	s. Clair, martyr.
18	D.	s. Alexis.
19	l.	s. Vincent de P.
20	m.	ste Marguerite.
21	m.	s. Victor, m.
22	j.	ste Magdeleine.
23	v.	s. Apollinaire.
24	s.	ste Christine.
25	D.	s. Jac. s. Chr.
26	l.	Tr. s Marcel.
27	m.	s. George.
28	m.	ste Anne.
29	j.	s. Loup.
30	v.	s. Abdon.
31	s.	s. Germain Aux.

AOUT.

P. Q. le 4, à 4 h. 10 m. du m.
P. L. le 12, à 3 h. 6 m. du m.
D. Q. le 19, à 2 h 52 m. du m.
N. L. le 26, à 1 h. 17 m. du m.

Les jours diminuent d'une heure 32 minutes.

1	D.	s. Pierre-ès-L.
2	l.	s. Étienne, p.
3	m.	Inv. s. Etienne.
4	m.	s. Dominique.
5	j.	s. Yon, martyr.
6	v.	Transf. N. S.
7	s.	s. Gaëtan.
8	D.	s. Justin, mart.
9	l.	s. Romain.
10	m.	s Laurent.
11	m.	Susc. ste Cou.
12	j.	ste Claire.
13	v.	s. Hippolyte.
14	s.	s. Eusèbe.
15	D.	ASS. s. NAPOL.
16	l.	s. Roch.
17	m.	s. Mammès.
18	m.	ste Hélène.
19	j.	s. Louis, év.
20	v.	s. Bernard.
21	s.	s. Privat, év.
22	D.	s. Symphorien.
23	l.	s. Sidoine.
24	m.	s. Barthélemi.
25	m.	s. Louis, roi.
26	j.	s. Zéphyrin.
27	v.	s. Césaire.
28	s.	s. Augustin.
29	D.	s. Médéric.
30	l.	s. Fiacre.
31	m.	s. Ovide.

SEPTEMBRE.

P. Q le 2, à 10 h. 9 m. du s.
P L. le 10, à 2 h. 22 m du s.
D. Q le 17, à 8 h. 17 m. du m.
N. L le 24, à 2 h. 20 m du s.

Les jours diminuent d'une heure 44 minutes.

1	m.	s. Leu, s. Gilles.
2	j.	s. Lazare.
3	v.	s. Grégoire.
4	s.	ste Rosalie.
5	D.	s. Bertin, ab.
6	l.	s. Onésippe.
7	m.	s. Cloud, pr.
8	m.	Nativité N. D.
9	j.	s. Omer, év.
10	v.	s. Nicolas Tol.
11	s.	s. Patient.
12	D.	s. Serdot.
13	l.	s. Maurille.
14	m.	Exalt. ste Croix.
15	m.	s. Nicomède.
16	j.	s. Cyprien.
17	v.	s. Lambert.
18	s.	s. Jean-Chrysost.
19	D.	s. Janvier.
20	l.	s. Eustache.
21	m.	s. Mathieu.
22	m.	s. Maurice.
23	j.	ste Thècle.
24	v.	s. Andoche.
25	s.	s. Firmin.
26	D.	ste Justine.
27	l.	s. Côme, s. Dam.
28	m.	s. Céran, év.
29	m.	s. Michel, ar.
30	j.	s. Jérôme.

OCTOBRE.

P. Q. le 2, à 4 h. 55 m. de s.
P. L. le 10, à 0 h 40 m. du m.
D. Q le 16, à 3 h. 43 m. du s.
N. L. le 24, à 6 h. 5 m. du m.

Les jours diminuent d'une heure 44 minutes.

1	v.	s. Remi.
2	s.	ss Anges.
3	D.	s. Denis, ar.
4	l.	s. François.
5	m.	ste Aure.
6	m.	s. Bruno.
7	j.	s. Serge, m.
8	v.	s. Démètre.
9	s.	s. Denis, év.
10	D.	s. Géréon.
11	l.	s. Nicaise.
12	m.	s. Wilfride.
13	m.	s. Géraud.
14	j.	s. Calixte.
15	v.	ste Thérèse.
16	s.	s. Gal, abbé.
17	D.	s. Cerboney.
18	l.	s. Luc, évang.
19	m.	s. Savinien.
20	m.	s. Sendou.
21	j.	ste Ursule.
22	v.	s. Mellon, év.
23	s.	s. Hilarion.
24	D.	s. Magloire.
25	l.	s. Crépin.
26	m.	s. Rustique.
27	m.	s. Frumence.
28	j.	s. Simon, s. Jude.
29	v.	s. Faron, év.
30	s.	s. Lucain.
31	D.	s. Quentin.

NOVEMBRE.

P. Q. le 1, à 11 h. 7 m. du m
P. L. le 8. à 10 h. 32 m. du m
D. Q le 15, à 2 h. 10 m. du m
N. L. le 23, à 0 h. 7 m. du m

Les jours diminuent d'une heure 17 minutes.

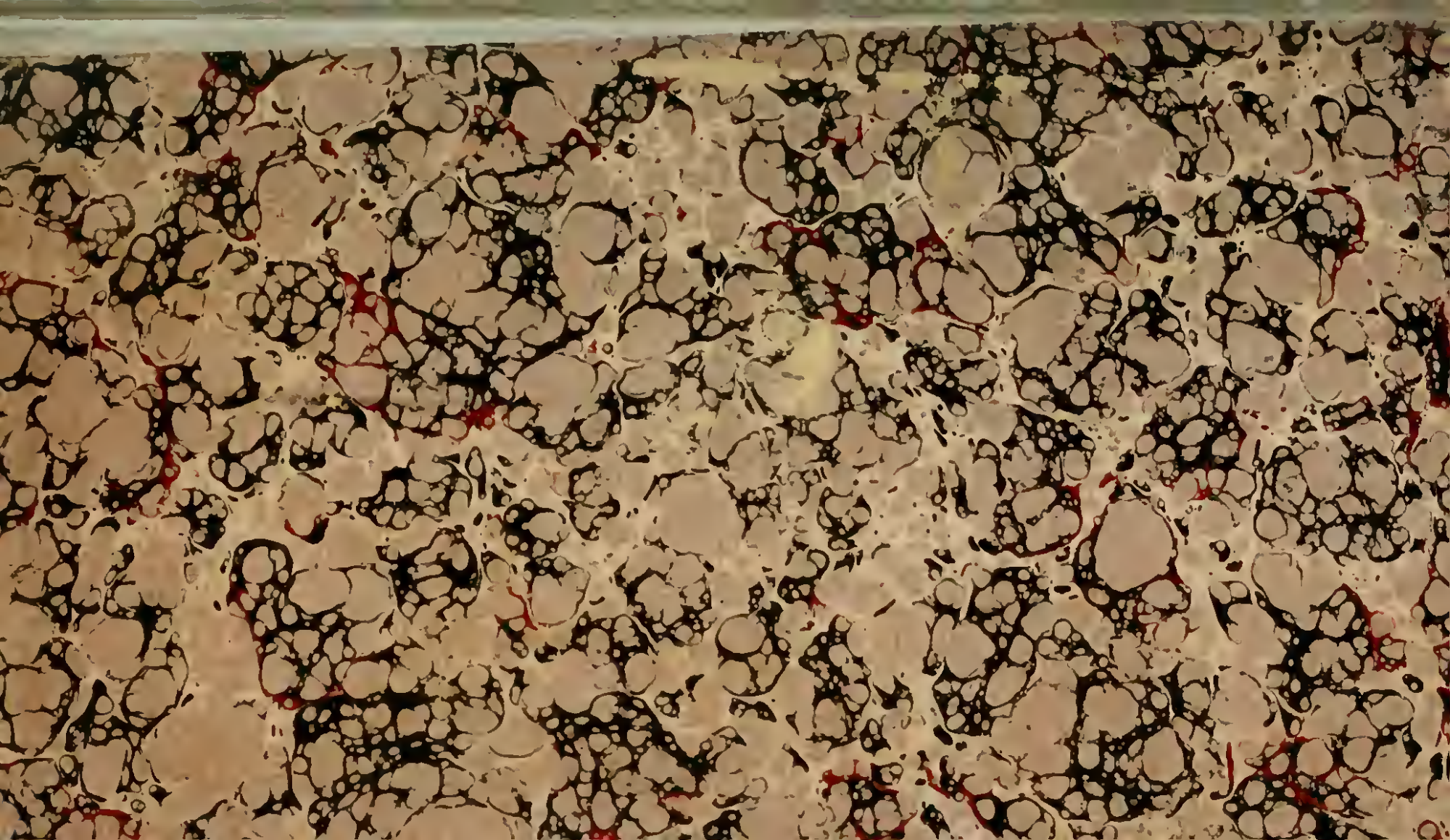
1	l.	TOUSSAINT.
2	m.	Les Trépassés.
3	m.	s. Darcel, év.
4	j.	s. Charles.
5	v.	ste Bertilde.
6	s.	s. Léonard.
7	D.	s. Villebrod.
8	l.	stes Reliques.
9	m	s. Mathurin.
10	m.	s. Léon le Gr.
11	j.	s. Martin, év.
12	v.	s. Vrain, év.
13	s.	s. Brice, év.
14	D.	s. Bertrand.
15	l.	s. Eugène.
16	m.	s. Edme, arc.
17	m.	s. Agnan.
18	j.	ste Aude, v.
19	v.	ste Elisabeth.
20	s.	s. Edmond.
21	D.	Prés. N. D.
22	l.	ste Cécile.
23	m.	s. Clément.
24	m.	s. Severin, s.
25	j.	ste Catherine.
26	v.	ste Genev. Ar.
27	s.	s. Vital.
28	D.	Avent. s. Sosthèn.
29	l.	s. Saturnin.
30	m.	s. André.

DÉCEMBRE.

P. Q. le 1, à 3 h. 12 m du m.
P. L. le 7, à 8 h 34 m. du s.
D. Q. le 14, à 4 h. 2 m. du s.
N. L. le 22 P. Q. le 30.

Les jours diminuent de 20 minutes jusqu'au 21.

1	m.	s. Eloi.
2	j.	s. Anthème.
3	v.	s. François Xav.
4	s.	ste Barbe.
5	D.	ANN. DU COUR.
6	l.	s. Nicolas.
7	m.	ste Fare, v.
8	m.	Conception.
9	j.	ste Gorgonie.
10	v.	ste Valère.
11	s.	s. Fuscien.
12	D.	s. Damase.
13	l.	ste Luce.
14	m.	s. Nicaise.
15	m.	s. Mesmin.
16	j.	ste Adélaïde.
17	v.	s. Olympiade.
18	s.	s. Gatien.
19	D.	ste Meuris.
20	l.	s. Philogone.
21	m.	s. Thomas.
22	m.	s. Ischyron.
23	j.	ste Victoire.
24	v.	s. Yves.
25	s.	NOEL.
26	D.	s. Etienne.
27	l.	s. Jean, év.
28	m.	ss. Innocens.
29	m.	s. Thomas de C.
30	j.	ste Colombe.
31	v.	s. Silvestre.



UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

P
LF
A
Almanach des Muses.
v. 1813
616814